This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

13
F-10

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

848
V94
1791
v. 3
Buhr

GL
Estate of Prof. K.T. Rowe
fren
2-15-89

ZULIME,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 8 juin 1740.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

CETTE tragédie fut repréſentée, pour la première fois, en 1740, repriſe en 1762, et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive que M. *de Voltaire* a déſavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime eſt le même ſujet que Bajazet et qu'Ariane. Dans Ariane, tout eſt ſacrifié à ce rôle : *Théſée*, *Phèdre*, *Oenarus*, *Pirithoüs* ne ſont pas ſupportables ; l'ingratitude de *Théſée*, la trahiſon de *Phèdre*, n'ont aucun motif : ils ſont odieux et avilis ; mais le rôle d'*Ariane* fait tout pardonner. Dans Bajazet, *Roxane* n'eſt point intéreſſante ; elle trahit *Amurat* ſon amant et ſon bienfaiteur. Sa paſſion eſt celle d'une eſclave violente et intéreſſée ; mais cette paſſion eſt peinte par un grand maître. Le rôle de *Bajazet*, quoique faible, eſt noble. C'eſt malgré lui qu'*Acomat* et *Atalide* l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Le perſonnage d'*Atalide* eſt touchant, d'une ſenſibilité douce et vraie.

Racine eſt le premier qui ait mis ſur le théâtre des femmes tendres ſans être paſſionnées, telles qu'*Atalide*, *Monime*, *Junie*, *Iphigénie*, *Bérénice*.

Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les paſtorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie, lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne ſont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne ſoient joués par une actrice dont la figure et la voix ſoient dignes des vers de *Racine;* mais ils feront toujours les délices des ames tendres, et des hommes ſenſibles aux charmes de la belle poëſie.

M. *de Voltaire* admirait le rôle d'*Acomat*. Ce rôle et celui de *Burrhus* ſont encore de ces beautés dont *Racine* n'avait point eu de modèles. En travaillant le même ſujet que *Racine* et *Corneille*, M. *de Voltaire* voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée ne fuſſent avilis. C'eſt d'après cette idée que toute ſa pièce a été combinée.

La fuite de *Zulime*, ſa révolte contre ſon père ſont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahiſon ni cruauté. *Hermione, Roxane, Phèdre* intéreſſent par leurs malheurs, et ſur-tout par l'excès de leur paſſion; mais les crimes qu'elles commettent ne ſont pas de ces actions où la paſſion peut conduire des ames vertueuſes. Les emportemens de *Zulime*, au contraire, ſont ceux d'une ame entraînée par ſon amour, mais

née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies : et M. *de Voltaire* est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut ; celui de ne laisser au spectateur l'idée d'aucun dénouement heureux. M. *de Voltaire* a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce, comme celle de Bajazet, est-elle susceptible de plusieurs dénouemens. Le cinquième acte, et la catastrophe de *Zulime*, telle qu'elle est dans cette édition, est d'une grande beauté ; et ce vers de *Zulime*, en arrachant le poignard à sa rivale :

C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime,

vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

Extrait d'une Lettre de M. de Voltaire, *ſur la tragédie de Zulime*, 1761.

» DANS le nombre immenſe des tragédies, » comédies, opéra comiques, diſcours moraux » et facéties, au nombre d'environ cinq cents » mille, qui font l'honneur éternel de la France, » on vient d'imprimer une tragédie ſous mon » nom, intitulée, *Zulime*. La ſcène eſt en Afri- » que. Il eſt bien vrai qu'ayant été autrefois avec » *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en » Afrique avec *Zulime*, avant que d'aller voir » *Idamé* à la Chine; mais mon voyage d'Afrique » ne me réuſſit point: preſque perſonne dans le » parterre ne connaiſſait la ville d'Arſénie qui » était le lieu de la ſcène. C'eſt pourtant une » colonie romaine nommée *Arſenaria*, et c'eſt » encore par cette raiſon-là qu'on ne la connaiſ- » ſait pas.

» Trémizène eſt un nom bien ſonore: c'eſt un » joli petit royaume; mais on n'en avait aucune » idée. La pièce ne donna nulle envie de s'in- » former du giſement de ces côtes. Je retirai pru- » demment ma flotte: *Et quæ deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.* Des corſaires ſe ſont » enfin ſaiſis de la pièce, et l'ont fait imprimer; » mais par droit de conquête, ils ont ſupprimé » deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont

„ mis autant de la leur. Je crois qu'ils ont très-
„ bien fait : je ne veux point leur voler leur gloi-
„ re, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue
„ que le dénouement leur appartient, et qu'il eſt
„ auſſi mauvais que l'était le mien. Les rieurs
„ auront beau jeu ; car au lieu d'avoir une pièce
„ à ſifler, ils en auront deux. Il eſt vrai que les
„ rieurs ſeront en petit nombre, car peu de gens
„ pourraient lire les deux pièces. Je ſuis de ce
„ nombre ; & de tous ceux qui priſent ces baga-
„ telles ce qu'elles valent, je ſuis peut-être celui
„ qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-
„ d'œuvre du ſiècle paſſé, autant que dégoûté du
„ fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais
„ expier les miennes, en me feſant le commen-
„ tateur de *P. Corneille.*

„ L'Académie agrée ce travail : je me flatte
„ que le public le ſecondera en faveur des héri-
„ tiers de ce grand nom. Il vaut mieux com-
„ menter *Héraclius* que de faire Tancrède ; on
„ riſque bien moins.

„ Le premier jour que l'on joua ce Tancrède,
„ beaucoup de ſpectateurs étaient venus armés
„ d'un manuſcrit qui courait le monde, et qu'on
„ aſſurait être mon ouvrage : il reſſemblait à cette
„ Zulime imprimée."

MADEMOISELLE CLAIRON.

CETTE tragédie vous appartient, Mademoiſelle ; vous l'avez fait ſupporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage aſſez unique, c'eſt celui de reſſuſciter les morts : c'eſt ce qui vous eſt arrivé quelquefois. Il faut avouer que ſans les grands acteurs une pièce de théâtre eſt ſans vie ; c'eſt vous qui lui donnez l'ame. La tragédie eſt encore plus faite pour être repréſentée que pour être lue ; et c'eſt ſur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il eſt bien ſingulier qu'un ouvrage qui eſt innocent à la lecture, puiſſe devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui eſt propre, celui de paraître ſur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à Mademoiſelle *de Champmêlé* de jouer Chimène, lorſqu'*Auguſtin Courbé* et *Mabre Cramoiſi* qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroiſſe; et l'on jouera peut-être un jour ſur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de *Cicéron*, dût déplaire mortellement à certaines perſonnes, qui prétendent lire avec un plaiſir extrême les

injures grossières que ce *Cicéron* dit éloquemment à *Marc-Antoine*. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guères : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres ; et ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles et les yeux : ils sont tous enfans du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grâce. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en

éloquence, en déclamation, en peinture ; la plus légère diſſonance en tout genre eſt ſentie aujourd'hui par les connaiſſeurs ; & voilà peut-être pourquoi l'on trouve ſi peu de grands artiſtes, c'eſt que les défauts ſont mieux ſentis qu'autrefois. C'eſt faire votre éloge, que de vous dire ici combien les arts ſont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'eſt que pour admirer vos talens.

Cette pièce eſt aſſez faible. Je la fis autrefois pour eſſayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à ſon gendre, ni à ſa fille, quoiqu'ils fuſſent très-eſtimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait ſans ſon conſentement un mariage que lui-même aurait dû leur propoſer.

L'aventure de *Zulime*, tirée de l'hiſtoire des Maures, préſentait au ſpectateur une princeſſe bien plus coupable ; et *Bénaſſar*, ſon père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de *Zulime*.

Malheureuſement la pièce paraît avoir quelque reſſemblance avec Bajazet ; et pour comble de malheur, elle n'a point d'*Acomat ;* mais auſſi, cet *Acomat* me paraît l'effort de l'eſprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui ſoit dans ce caractère, et la beauté

de la diction le releve encore ; pas un ſeul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne ſoit le mot propre ; jamais de ſublime hors d'œuvre, qui ceſſe alors d'être ſublime ; jamais de diſſertation étrangère au ſujet ; toutes les convenances parfaitement obſervées : enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il ſe trouve dans la ſeule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire, parce qu'il eſt le premier de cette eſpèce qu'on ait oſé mettre ſur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel, eſt une nouveauté qui n'eſt pas ſans intérêt : mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible, et c'eſt pourquoi je ne voulais plus haſarder cette pièce ſur la ſcène françaiſe. Tout n'eſt qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'eſt pas un défaut de l'art, mais ce n'eſt pas auſſi un grand mérite. Cet amour ne pêche pas contre la vraiſemblance ; il y a cent exemples de pareilles aventures, et de ſemblables paſſions ; mais je voudrais que ſur le théâtre, l'amour fût toujours tragique.

Il eſt vrai que celui de *Zulime* eſt toujours annoncé par elle-même comme une paſſion très-condamnable : mais ce n'eſt pas aſſez :

> Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
> Paraiſſe une faibleſſe, et non une vertu.

Les autres perſonnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du perſonnage de *Ramire* ſe répand ſur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émouvoir ; il ceſſe dès-lors d'être un perſonnage de tragédie : c'eſt ce qu'on peut quelquefois reprocher à *Racine*, ſi l'on peut reprocher quelque choſe à ce grand homme, qui de tous nos écrivains eſt celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ſes ouvrages. C'eſt ſur-tout le grand vice de la tragédie d'Ariane, tragédie d'ailleurs intéreſſante, remplie des ſentimens les plus touchans et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de preſque toutes les pièces dans leſquelles une amante eſt trahie, c'eſt qu'elles retombent toutes dans la ſituation d'Ariane; et ce n'eſt preſque que la même tragédie ſous des noms différens.

J'oſe croire en général que les tragédies qui peuvent ſubſiſter ſans cette paſſion, ſont ſans contredit les meilleures; non-ſeulement parce qu'elles ſont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que le ſujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuſe ferait dans *Athalie*, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple; dans cet *Oreſte*, qui venge ſon père & qui tue ſa mère; dans *Mérope*, qui pour venger la mort de ſon fils lève le bras ſur ſon fils même; enfin dans la plupart des ſujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner ſeul, on l'a déjà dit; il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. Une intrigue politique dans Ariane ſerait auſſi déplacée qu'une intrigue amoureuſe dans le parricide d'*Oreſte*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal; elles peuvent faire dans la jeuneſſe l'amuſement de la ſociété, mais les vraies paſſions ſont faites pour la ſcène; et perſonne n'a été ni plus digne que vous de les inſpirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES.

BENASSAR, Shérif de Trémizène.
ZULIME, ſa fille.
MOHADIR, Miniſtre de *Bénaſſar.*
RAMIRE, eſclave eſpagnol.
ATIDE, eſclave eſpagnole.
IDAMORE, eſclave eſpagnol.
SERAME, attachée à *Zulime.*
Suite.

La ſcène eſt dans un château de la province de Trémizène, ſur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix baſſe et entrecoupée, les yeux baiſſés, et regardant à peine Mohadir.*

ALLEZ, laiſſez Zulime aux remparts d'Arſénie;
Partez, loin de vos yeux je vais cacher ma vie:
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père et moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon deſtin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;
Conſolez les vieux ans de mon père affligé:
Je l'outrage et je l'aime; il eſt aſſez vengé.
Puiſſent les juſtes cieux changer ſa deſtinée!
Puiſſe-t-il oublier ſa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui! vous oublier! grand Dieu, qu'il en eſt loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable ſoin!
Outragez-vous ainſi le père le plus tendre,
Qui pour vous de ſon trône était prêt à deſcendre,
Qui, vous laiſſant le choix de tant de ſouverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi, dans vous, dans ſa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux deſſein ſeriez-vous affermie?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ſes bras.

Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas :
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénaſſar votre père eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs et mes pleurs pour réponſe :
C'eſt tout ce que je puis : et c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez ! vous Zulime ! et vous le trahiſſez ?

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le deſtin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage :
Par ces brigands nouveaux preſſé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts :
Et quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas ! ſuivez-le encore.
Il revient, revenez, diſſipez tant d'ennuis :
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages ;
Diſperſés, affaiblis, et laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît et va revoir ſon maître :
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats :
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.

Ces

Ces chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah ! reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche eſt trop juſte, et vous m'êtes trop chère :
Non, je ne puis penſer, ſans honte et ſans horreur
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire eſclave !

MOHADIR.

Il l'eſt, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénaſſar eſt ſon maître.
N'eſt-il pas deſcendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?
Son père à Trémizène eſt mort dans l'eſclavage,
Et la bonté d'un maître eſt ſon ſeul héritage.

ZULIME.

Ramire eſclave ! lui ?

MOHADIR.

C'eſt un titre qui rend
Notre affront plus ſenſible, et ſon crime plus grand.
Quoi donc, un Eſpagnol ici commande en maître !
A peine devant vous m'a-t-on laiſſé paraître :
A peine ai-je percé la foule des ſoldats
Qui veillent à ſa garde, et qui ſuivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire en s'indignant votre ame partagée.

A vos juſtes remords n'oſez-vous vous livrer ?
Quand on pleure ſa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Reſpectez plus ſes pleurs, et calmez votre zèle ;
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle :
Mais je ſuis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux eſclave ; et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défenſe.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut et fumans de carnage,
Délivra votre Emir, et lui donna le temps
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui comme un dieu, veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le père, a défendu la fille :
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville alarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des ſiens ont demandé la tête ;
Et de votre Divan la baſſe cruauté
Souſcrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés :
Reſpectez plus Ramire et ces guerriers ſi braves ;
Ils ſont vos défenſeurs, et non plus vos eſclaves.

MOHADIR *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé :
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu !

ZULIME.

Coupable, mais ſincère,
Je ne puis vous tromper.... tel eſt mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront ſi nouveau
Un père infortuné qui touche à ſon tombeau ?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre cœur n'eſt point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va ſe déclarer :
Il eſt des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de ſoutenir ſa vue ;
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.
Allez, votre préſence en ces funeſtes lieux
Augmente ma douleur, et bleſſe trop mes yeux.
Mohadir.... ah ! partez.

MOHADIR.

Hélas, je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah! je ſuccombe, Atide; et ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père; Atide! ah qu'il en coûte!
Que de retours ſur moi! que de triſtes efforts!
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature:
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger?
Je dois tout à Ramire: il a ſauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie:
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puiſſans, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas! ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits; mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant: de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire et moi, nous vous devons la vie;
Vous rendez un héros, un prince à ſa patrie;
Le ciel peut-il haïr un ſoin ſi généreux?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie eſt peu de choſe: et je ne ſuis encore
Qu'une eſclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'aſſez grands rois mes aïeux ſoient iſſus,
Tout ce que vous quittez eſt encore au-deſſus.

J'étais votre captive, et vous ma protectrice;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
Mais Ramire! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même;
Enfin, que vous aimez....

ZULIME.

Atide, si je l'aime?
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés.
C'est toi qui les nourris, chère Atide; et peut-être,
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître.
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire:
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire;
Et frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant, loin de moi se peut-il qu'il s'arrête?
Quoi! Ramire aujourd'hui trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi, que lui seul peut troubler!

ATIDE.

Eh! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la présence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter;
Mais pourquoi si long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous presse;

Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris,
Entre cet Océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; et les cœurs ſi troublés
Sur leurs vrais intérêts ſont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qui m'éclaire;
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire:
L'ordre dépend de lui, tout eſt entre ſes mains;
Souverain de mon ame, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il? eſt-ce vous, eſt-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici..... Ciel! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel! renferme à jamais dans ce ſein malheureux,
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

MADAME, enfin des cieux la clémence ſuprême
Semble en notre défenſe agir comme vous-même;
Et les mers et les vents, ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi long-temps ſouhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera ſon hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos ſecours,
Nous ſommes vos ſujets, nous le ſerons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Et pouvez-vous penſer que je ſois ſans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir:
Vous ſavez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, et que je ſacrifie.
Je dépends de vous ſeul... Ah, Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour;
Plus d'une amante, hélas! cruellement ſéduite,
A pleuré vainement ſa faibleſſe et ſa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de ſi juſtes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, Madame, et nos cœurs
N'ont, pour vous raſſurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'eſpérance.
Eſclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma miſère, et des fers;
Mais j'atteſte le dieu qui ſoutient mon courage,
Et qui donne à ſon gré l'empire et l'eſclavage,
Que ma reconnaiſſance et mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des ſermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards préſente?
Si mon ame aux frayeurs ſe peut abandonner,
Je ne crains que mon ſort, puis-je vous ſoupçonner?
Ah! les ſermens ſont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais beſoin, nous ſerions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſureté....

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince, ils m'ont aſſez coûté.

Peut-être que je ſuis trop faible et trop ſenſible;
Mais enfin tout m'alarme en ce jour horrible:
Vous-même, devant moi, triſte, ſombre, égaré,
Vous reſſentez le trouble où mon cœur eſt livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais eſt peut-être un rempart inutile;
Le vaiſſeau vous attend; Valence eſt votre aſyle.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur;
Vous avez tant de droits ſur nous.... et ſur ſon cœur!
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuſe!

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DANS ce moment, Madame, on vient vous aſſiéger.

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière;
On voit des tourbillons de flamme, de pouſſière;
D'étendards menaçans les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,

En

En défendront l'approche, et feront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur preſſant je goûte quelque joie.
Hé bien, pour vous ſervir le ciel m'ouvre une voie,
De vos peuples unis je brave le courroux;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos ſoins je puis tout entreprendre,
Et mon ſort en tout temps ſera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après ſoi?
Tombe ſur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant oſe attaquer mon père!
Avant que ſes ſoldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juſte ſecours.
Mon ſéjour en ces lieux me rendrait trop coupable;
D'un père courroucé fuyons l'œil reſpectable:
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE *à Atide.*

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point ſans moi: non, cruel que vous êtes,
Je ne ſouffrirai point vos fureurs indiſcrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon ſort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.

Au nom des nœuds ſecrets qu'à ſon heure dernière
De ſes mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits ſacrés que j'ai ſur votre vie;
Songez qu'elle eſt à moi, qu'elle eſt à la patrie;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreſſeur;
Quittez, ſans plus tarder cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, déſormais ma vie eſt un tiſſu d'horreurs;
Je rougis de moi-même, et ſur-tout de vos pleurs.
Je ſuis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être;
Voulez-vous me changer? chéririez-vous un traître?
J'ai ſubi l'eſclavage et ſon poids rigoureux,
Le fardeau de la feinte eſt cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les ſurmonte;
Mais quel cœur généreux peut ſupporter la honte?
Quel ſupplice effroyable, alors qu'il faut tromper
Et que tout mon ſecret eſt prêt à m'échapper!

ATIDE.

Hé bien, allez, parlez, armez ſa jalouſie,
J'y conſens, mais, cruel, n'expoſez que ma vie:
N'immolez que l'objet pour qui vous rougiſſez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïſſez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide, et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je ſuis bien malheureux, ſi votre jalouſie
Joint ſes poiſons nouveaux aux horreurs de ma vie.

Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous ſeule en doutez.
Ah! mon crime eſt trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur eſt un perfide, et c'eſt pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non, il eſt généreux, le mien n'eſt point jaloux;
La fraude et les ſoupçons ne ſont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant ſon amour malheureuſe,
N'a point reçu de vous de promeſſe trompeuſe.
Idamore a parlé: ſûre de ſes appas,
Elle a cru des diſcours que vous ne dictiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez ſu plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous ſoumit un cœur prompt à ſe déſarmer?
Ah! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de ſi ſaintes tendreſſes,
De Zulime abuſée enhardir les faibleſſes?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'eſt qu'à vous?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuſe récompenſe!
Ah! cruelle, à quel prix le jour m'eſt conſervé!

ATIDE.

Hé bien, puniſſez-moi de vous avoir ſauvé.
Idamore, il eſt vrai, n'eſt pas le ſeul coupable;
J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable;
J'engageai trop Ramire, et ſans le conſulter.
Je n'y ſurvivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je ſens qu'à vos vertus je feſais trop d'injure;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure:
Vivez, il me ſuffit..... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire;
J'y vole.....

ATIDE.

Je vous fuis, la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je fais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah! ne laiſſez qu'à moi le deſtin qui m'opprime.
Chère épouſe, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même eſt pour nous; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde et déſarme la terre.
Vous voyez les ſujets du triſte Bénaſſar
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart;
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines,
Qui des murs d'Arſénie apportaient les ruines;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le ſalut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne ſongez qu'à partir; et ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime et de ſes attentats:
Ne fuyez point les dons de ſa main bienfeſante,
Envers les ſiens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce ſéjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis ſont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu; c'eſt aſſez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel répentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

RAMIRE.

L'honneur. — Crois-tu qu'il ſoit permis
D'être injuſte, infidelle, et traître à ſes amis ?

IDAMORE.

Non, ſans doute, Seigneur, et ce crime eſt infame.

RAMIRE.

Eſt-il donc plus permis de trahir une femme ?
De la conduire au piége et de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des ſupplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs ſervices ?
Entre Zulime et nous il eſt temps de choiſir.

RAMIRE.

Hé bien, qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il ſoit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu ſans force, et prête à ſuccomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber ?
Tu ſais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout, à ſon trône, à ſon père,
A ſa gloire en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ſes bienfaits, moi, j'irais l'en punir !
C'eſt trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder, Valence vous appelle ;
Les momens ſont bien chers, et ſi vous héſitez....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, et lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile néceſſaire :
Laiſſez-lui ſon erreur, cette erreur eſt trop chère.
Pour entraîner Zulime à ſes égaremens
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Senſible, généreuſe, et ſans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaiſſance ;
Elle ne ſavait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos ſoins empreſſés la perdaient ſans retour ;
Dans ſon illuſion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime ; elle ſe croit aimée.
De quel jour odieux ſes yeux ſeraient frappés !
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés.
Réſervez pour un temps plus ſûr et plus tranquile,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez roi, jugez et décidez ;
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur, votre diſcours m'offenſe.
Je crains l'ingratitude, et non pas ſa vengeance.
Quoi qu'il puiſſe arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra ſa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc ; ſon amour peut ſe tourner en rage.
Atide de ſon ſang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de ſon moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois ſûr que de Zulime arrêtant la pourſuite,
Avant que d'expirer, j'aſſurerai ſa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaiſſez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non ; votre prudence et la faveur céleſte
Ne nous annoncent point une fin ſi funeſte.
Zulime eſt encor loin de vouloir ſe venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame toute entière à ſon eſpoir livrée,
Aveugle en ſes bontés et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux ſommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de ſon affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ſes yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie.... On approche, c'eſt elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment proſpère
Qui met en ſureté cette tête ſi chère.
En vain nos ennemis (car j'oſe ainſi nommer,
Qui voudrait déſunir deux cœurs nés pour s'aimer.)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offenſe,
De mon malheureux père ont armé la vengeance,
Profitons des inſtans qui nous ſont accordés ;
L'amour nous conduira, puiſqu'il nous a gardés :

Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi ſeule il confie.
Il ne me reſte plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux :
Grâce à ces noms ſi ſaints, ma tendreſſe épurée
En eſt plus reſpectable, et non plus aſſurée.
Le père, les amis que j'oſe abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux ſi cher oublia ſa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous ſervons tous deux par des cultes divers;
Atteſtons cet auteur de l'amour qui nous lie;
Non que votre grande ame à la mienne eſt unie,
Nos cœurs n'ont pas beſoin de ces vœux ſolemnels;
Mais que bientôt, Seigneur, aux pieds de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hymenée.
Mettons près des humains ma gloire en ſureté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
Et ceſſons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poiſon de la crainte à la douce eſpérance.

RAMIRE.

Ah ! vous percez un cœur deſtiné déſormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZUZIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez ſu plaire?
Les chagrins ſont pour moi : la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaiſirs dont mon cœur eſt touché.
Mais vous qui retrouvez un ſceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,

Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir ?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas ! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne ;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits ?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus sacrées ;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute....

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obſtacle fatal oppoſé par les cieux.

ZULIME.

Un obſtacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle eſt-elle ?

RAMIRE.

C'eſt la religion... Je ſais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette indulgence admiſe,
Déſormais parmi nous eſt un crime odieux;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon ſang dans mes Etats m'appelle au rang ſuprême,
Mais il eſt un pouvoir au-deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur,
Pour ma religion j'ai connu ton horreur :
J'en ai ſouvent gémi; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecret tu la rendis moins chère.
Soit horreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiſſe le juſte ciel excuſer mes faibleſſes !)
Du ſang en ta faveur j'ai bravé les tendreſſes;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce ſang dont je ſors :
Puiſqu'il t'eſt odieux, il doit un jour me l'être.
Fidelle à mon époux, et ſoumiſe à mon maître,

J'attendrai tout du temps et d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autre dieu que le tien ?
Je vois couler tes pleurs : tant de ſoin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adreſſons l'un et l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verſe, et ces vœux ſolemnels.
Qu'Atide y ſoit préſente ; elle approche ; elle m'aime :
Que ſon amitié tendre ajoute à l'amour même.

RAMIRE.

C'en eſt trop ; et mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SERAME.

ATIDE.

MADAME, dans ces murs votre père eſt entré.

ZULIME.

Mon père !

RAMIRE.

Lui !

ZULIME.

Grands Dieux !

ATIDE.

Sans ſoldats, ſans eſcorte,
Sa voix de ce palais s'eſt fait ouvrir la porte.
A l'aſpect de ſes pleurs et de ſes cheveux blancs,
De ce front couronné, reſpecté ſi long-temps,
Vos gardes interdits, baiſſant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ſes larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon Père, ô mon Roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie ;
Mais conſervez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je ſuis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?
Tombent, tombent ſur moi, les traits de ſa vengeance !
Allez, Atide ; et vous, évitez ſa préſence.
C'eſt le premier moment où je puis ſouhaiter
De me voir ſans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triſte Zulime,
Ce titre ſi ſacré me laiſſe au moins ſans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je ? ſon époux ?

RAMIRE.

On vient, ſuivez mes pas ;
Plaignez mon ſort, Atide, et ne m'accuſez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR, SÉRAME.

ZULIME.

LE voici, je friſſonne, et mes yeux s'obſcurciſſent
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutiſſent !
Sérame, ſoutiens-moi.

BENASSAR.

C'eſt elle.

ZULIME.

O déſeſpoir !

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs ! Ah, mon Père !

BENASSAR.

O toi, qui fut ma fille,
Cher eſpoir autrefois de ma triſte famille,
Toi, qui dans mes chagrins étais mon ſeul recours,
Tu ne me connais plus.

ZULIME *à genoux.*

Je vous connais toujours ;
Je tombe en frémiſſant à ces pieds que j'embraſſe,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever juſqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sais-tu quelle eſt l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je ſais trop qu'à vos yeux il eſt inexcuſable.

BENASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Enſevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère eſt juſte, et je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi, ta douleur commence à m'attendrir,
(*elle ſe releve.*)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu ſais ſi dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont ſu ſe faire entendre.
Je vivais dans toi ſeule; et juſques à ce jour,
Jamais père à ſon ſang n'a marqué plus d'amour.
Tu ſais ſi j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des ſoins ſuperflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendreſſe
Prévenait par ſes dons ma caduque vieilleſſe.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces tréſors, ces Etats, que je quittais pour toi;
Et tu pouvais choiſir entre les plus grands princes,
Qui des bords Syriens gouvernent les provinces;
Et c'eſt dans ces momens que fuyant de mes bras,
Toi ſeule à la révolte excites mes ſoldats,
M'arraches mes ſujets, m'enlèves mes eſclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monſtre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te ſacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reſte de vie?

Ah, Zulime! ah, mon ſang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainſi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon ſouverain, j'oſe dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous conſumez plus
Pour cette criminelle en regrets ſuperflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je ſuis tourmentée,
Et de votre tendreſſe, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos ſacrés genoux;
Mais ce crime ſi cher a ſur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, et je ſuis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu? malheureuſe! opprobre de mon ſort!
Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a ſéduite?
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite!
Non, dans ton cœur ſéduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon ſang n'eſt pas encore éteint.
Tu ne ſouilleras point d'une tache ſi noire
La race des héros, ma vieilleſſe et ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu, ſuivrait un ſort ſi beau!
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible ſalaire!
Ma fille, un ſuborneur eſt-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, ſuis mes pas, viens ſans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon ſort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais ſi le nom d'eſclave aigrit votre courroux,

Songez

Songez que cet eſclave a combattu pour vous ;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos perſécuteurs ont demandé ſa vie ;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'aſſez grands honneurs ſes jours ſont réſervés ;
Qu'il eſt du ſang des rois ; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant ſoit un jour mon vengeur !
Il le ſera ſans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſe la perfidie et la diviſion
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'eſpère que le ciel, ſenſible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler ſon opprobre et ſa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours ; et nous verrons ſi tes lâches ſoldats
Seront aſſez hardis pour l'ôter de mes bras,
Et ſi pour ſe ranger ſous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père, et leur maître.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

SEigneur... Ah! cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel eſt le fruit de mes triſtes amours!
Dieu qui l'as entendu, Dieu puiſſant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort et les enfers paraiſſent devant moi:
Ramire, avec plaiſir j'y deſcendrai pour toi.
Tu me plaindras ſans doute.... Ah! paſſion funeſte!
Quoi! les larmes d'un père, et le courroux céleſte,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler!
Dieu! je me livre à toi; ſi tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HELAS ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces ſoulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'eſt cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je ? l'outrager ! j'avance ſon trépas !
Malheureuſe !

ATIDE.

Après tout, ſi votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour ſa vie,
Pardonnez ; mais je ſens qu'en de tels déplaiſirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ſes ſoupirs,
Qu'on peut ſacrifier.....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels conſeils, grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? oſe-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous propoſez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit de lui je me ſépare ?
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conſeil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidelle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié.....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins,
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais?

ZULIME.

Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits;
Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux,
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.

Chère Atide, eſt-ce ainſi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas:
Si de quelque intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MADAME, votre père appelle ſes ſoldats;
Réſolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre.
Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts en rougiſſant ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage;
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'eſpoir,
Il revient vous ſervir, ſur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, et mon ame eſt en proie,
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des ſoupçons indignement conçus,
Ils ſont évanouis, ils ne renaîtront plus.

J'ai douté, j'en rougis; je craignais, et l'on m'aime!
Ah! Prince!....

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE *à Ramire.*

J'AI parlé, Seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les justes sentimens;
Zulime en est bien digne; achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance;
Rien ne nous retient plus: je cours, je vous devance.
(*il sort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah c'est pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je fuis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père, et le désespérer;
Pour le salut des miens, je ne puis différer....

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône ?

ATIDE.

Eh ! Madame, eſt-il temps
De s'oublier ici dans ces périls preſſans ?
Songez....

ZULIME.

De ce péril ſoyez moins occupée :
Il en eſt un plus grand. Ciel ! ſerais-je trompée ?
Ah, Ramire !

RAMIRE.

Attendez qu'au ſein de ſes Etats
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je ? Quels diſcours à tous les trois funeſtes !
Ramire ! attendais-tu, qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi !
Sur ces rochers déſerts, ingrât, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une eſclave à ta ſuite ?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine ; et mon peuple à genoux
Avec ſon ſouverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits....

ZULIME.

Ah ! c'en eſt trop, Atide ;
C'eſt trop vous efforcer d'excuſer un perfide ;

Le voile eſt déchiré : je vois mon ſort affreux.
Quel père j'offenſais ! et pour qui ? malheureux,
Des plus ſacrés devoirs la barrière eſt franchie ;
Mais il reſte un retour à ma vertu trahie ;
Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs ;
Il eſt ſenſible, il m'aime ; il vengera mes pleurs :
Et de ſa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! ta mort ? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame !

RAMIRE.

Atide ! ô Ciel !

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel ?
C'eſt votre ouvrage, hélas ! que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi, vous balancez, Ramire !

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés ;
Son ſilence et vos pleurs m'en ont appris aſſez.
Je vois ſur mon malheur ce qu'il faut que je penſe,
Et je n'ai pas beſoin de tant de confidence,
Ni des ſecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié ;
Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
Eſclaves, redoutez mes ordres abſolus ;
A mes yeux indignés ne vous préſentez plus :
Laiſſez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.

Vous

Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah! vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas;
Vous expirez tous deux mes feux illégitimes:
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir...
Tu me braves encore; et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés:
Tu te trompes, barbare..... A moi, Gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père:
Que mon sang satisfasse à sa juste colère;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

AH! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure;
Ramire, il faut me perdre, et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaiſſance,
Avec ce triſte hymen n'entrent point en balance.
Nos liens ſont ſacrés, et je les briſe tous :
Mon cœur vous idolâtre.... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez ſous ces auſpices :
Ma rivale aura fait de moindres ſacrifices.
Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens;
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.

Vos bienfaits ſont affreux! l'idée en eſt un crime.
O chère et tendre épouſe! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr enſemble, il faut qu'un noble effort
Aſſure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y conſens : mais eſpérez encore,
Tout eſt entre vos mains; Zulime vous adore :
Ce n'eſt pas votre ſang qu'elle prétend verſer.
Penſez-vous qu'à ſon père elle oſât s'adreſſer?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre aſile,
Sont-ils pleins d'ennemis? tout n'eſt-il pas tranquille?
A-t-elle ſeulement marché de ce côté?
Sa colère trompait ſon eſprit agité.
Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, ſouffrez que je vous quitte,
Souffrez.....

(*elle ſort.*)

RAMIRE.

Non... je vous ſuis.

SCENE V.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

DEMEURE, malheureux, Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :
L'honneur eſt dans ce cœur qui brava la miſère.

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laiſſes le poignard dans ce cœur déchiré ;
Tu pars, et cet aſſaut eſt encore différé.
La mer t'ouvre ſes flots, pour enlever ta proie ;
Hé bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel ſait ſi mon cœur abhorrait l'injuſtice,
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.

Ma fille a cru, ſans doute, une indigne terreur;
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel, une plainte impuiſſante:
Ton fol amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir?
Que veux-tu? je me mets moi-même en ton pouvoir:
Accepte tous mes biens, je te les ſacrifie;
Rends-moi mon ſang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.
Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore ſon père, et le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble ſalaire,
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux père.

BENASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite,
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le temps fera le reſte; et tu verras un jour
Qu'il ſoutient la nature, et qu'il détruit l'amour:
Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable,
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah! ſi je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
Du plus ſenſible père au déſeſpoir en proie,
Qui, noyé ſi long-temps dans des pleurs ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout ſon crime.
Va, tout eſt oublié; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes ſermens me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'eſt point parjure?
Quel cœur n'eſt point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien ſe raſſure.
Atide eſt dans ces lieux, Atide eſt comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en ôtage, et la mets dans tes mains.
Toi, ſi je fais un pas contraire à tes deſſeins,
Sur mon corps tout ſanglant verſe le ſang d'Atide:
Mais ſi je ſuis fidelle, et ſi l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps preſſe: peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me ſeconder?

BENASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaiſſent leur maître, et ſont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame aſſez cruelle,

Pour abuſer encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes ſoupçons.

RAMIRE.

Va, ne ſoupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! Prince, on vous attend.
Il n'eſt plus de danger, l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt appaiſée; et tant de violence,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage;
Et l'amour à ſon cœur en diſait davantage.
Ses yeux auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant, favorable à la fuite:
Juſqu'au pied du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié ſuit mes pas,

L'autre moitié s'embarque, ainſi que vos ſoldats;
On n'attend plus que vous : la voile ſe déploie.

RAMIRE.

Ah Ciel ! qu'avez-vous fait ?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant, je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les ſermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi ! vous l'avez conduite à ce vaiſſeau funeſte ?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O Puiſſance céleſte !
Elle part, dites-vous ?

ATIDE.

Oui, ſauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous ſeul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide ? en ce moment c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh ! ne ſavez-vous pas que je la ſacrifie ?

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Bénaſſar.
Il n'eſt plus d'eſpérance, il n'eſt plus de départ :
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Comment ?

RAMIRE.

Où courir? et que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, et quel engagement?

RAMIRE.

Ah Ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux, la flamme dans les mains:
Il attestait le ciel vengeur des souverains:
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous cotés commençait le carnage;
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons.... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux;

Ils ont ſuivi ſon père, ils marchent aux vaiſſeaux.
D'où peut naître un revers ſi prompt et ſi funeſte?

RAMIRE.

Allons le réparer, le déſeſpoir nous reſte;
Sauvons du moins Atide, et le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puiſſant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O Ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour eſt encore trop heureux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

REMERCIEZ le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-temps perdu l'uſage de vos ſens.
Il vous a dérobé, propice en ſa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME *jetée dans un fauteuil, & revenant de ſon évanouiſſement.*

O jour! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O ſommeil des douleurs! mort douce et paſſagère!
Seul moment de repos goûté dans ma miſère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laiſſes-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?
(*ſe relevant.*)
Où ſuis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monſtre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuſe! et moi ſeule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

SERAME.

Plus le combat, Madame, et le péril eſt proche,
Plus il veut vous ſauver de ces objets d'horreur,
Qui préſentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'eſt devenu Ramire?

SERAME.

Ai-je donc pu ſonger,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre ſeul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

ZULIME.

Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé, quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes tranſports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?
J'accuſais mon amant, j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi: je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funeſtes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juſte Ciel! je partais, et ſur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!...
N'importe: apprends-moi tout, ne me déguiſe rien:
Rapporte-moi ma mort; va, cours, vole, et reviens.

SERAME.

Je vous laiſſe à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je: Ah! j'en mérite encor de plus cruelles!

SCENE II.

ZULIME *ſeule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs;
L'impoſture, après tout, ne verſe point de pleurs.

Ton ame m'eſt connue, elle eſt ſans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil ſacrifice !
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainſi ſe peut-on ſéparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouſe fureur s'eſt trop tôt allumée.
J'aſſaſſine Ramire.

SCENE III.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

HE bien ! que t'a-t-on dit ? Parle.

SERAME.

Un déſordre horrible accable mon eſprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au dedans, aux portes, ſur les rives,
Au palais, ſur le port, autour de ce rempart ;
On ſe raſſemble, on court, on combat au haſard.
La mort vole en tous lieux. Votre eſclave perfide,
Par-tout oppoſe au nombre une audace intrépide.
Preſſé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le ſecourir ?
Atide....

ZULIME.

Atide ! ô Ciel !

SERAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,

S'élançant dans la foule, étonnant les ſoldats,
Sa beauté, ſon audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui penſaient venger votre querelle,
Unis avec les ſiens, ſe rangent autour d'elle:
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'eſt une autre qu'il aime!
Et c'eſt Atide!.... Allons, le charme eſt diſſipé;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé:
Je revois la lumière, et je ſors de l'abyme
Où me précipitaient ma faibleſſe et leur crime.
Ciel, quel tiſſu d'horreurs! ah! j'en avais beſoin,
De guérir ma bleſſure ils ont pris l'heureux ſoin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance.
Je verrai leur ſupplice avec l'indifférence
Qu'inſpirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas?
C'en eſt fait.

SCENE IV.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez, que fait mon père?
Puiſſe ſur moi le ciel épuiſant ſa colère,
Sur ſes jours vertueux prodiguer ſa faveur!
Qu'il ſoit vengé ſur-tout.

MOHADIR.

Madame, il eſt vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire eſt donc mort?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuſe
A cherché vainement une mort glorieuſe.
Laſſé, couvert de ſang, l'eſclave révolté
Eſt tombé dans les mains de ſon maître irrité.
Je ne vous dirai point que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de ſon courroux,
Reſpecter votre père, en détourner ſes coups;
Je l'ai vu, des ſiens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le ſoin de ſa propre défenſe.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant, on dit qu'il nous a trahi tous,
Qu'il trompait à la fois et Bénaſſar et vous.
Mais ſans approfondir tant de ſujets d'alarmes,
Sans plus empoiſonner la ſource de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il faut le mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés pourſuivre ce qui reſte.
Terminons ſans retour un trouble ſi funeſte.
Zulime, avec un père il n'eſt point de traité;
Votre repentir ſeul eſt votre ſureté;
La nature dans lui reprendra ſon empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me ſuffit: je ſais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénaſſar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrette;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense, heureuse et nécessaire,
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère.
Vous devez obéir, et sur-tout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai, mais après tant d'injures,
Si vos ressentimens s'échappaient en murmures;
Frémissez pour vous-même: un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être...?

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protège un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle.
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.
(*il sort.*)

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas. Juste Ciel, qu'ai-je fait?

SERAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

Dieu ! qu'Atide eſt coupable!

SERAME.

Tous deux ſeront punis ; ne ſongez plus qu'à vous :
D'un père infortuné déſarmez le courroux ;
Détournez.....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie,
Il ne ſait point, hélas! combien je ſuis punie ;
Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats :
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SERAME.

Hé bien, de leurs forfaits ſéparez votre cauſe.
Quelque punition qu'un père ſe propoſe,
Aux traits de ſon courroux ſon ſang doit échapper ;
Et ſa main s'amollit ſur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grace eſt ſûre.
Uniſſez-vous à lui pour venger ſon injure ;
Abandonnez les jours, juſtement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïſſez.

ZULIME.

De Ramire !

SERAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous feſait ſa victime, ainſi que ſa complice.

ZULIME.

Je ne le ſais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SERAME.

Que j'aime à voir vos yeux deſſillés pour jamais !
Des pleurs que vous verſiez ſa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SERAME.

Qui ? vous !

ZULIME.

Un dieu barbare aſſemble dans mon cœur
L'excès de la faibleſſe, et celui de l'horreur.
C'eſt en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteſte mon crime, et je ſens que je l'aime :
Je n'y réſiſte plus : ce poiſon déteſté,
Par mes tremblentes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embraſe et me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel eſt dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré ;
Que ſi pour couronner ſa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
S'il m'eut aux pieds d'Atide immolée en fuyant ;
S'il eût inſulté même à mon dernier moment ;
Je l'euſſe aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégoutantes.
Quoi ! c'eſt ainſi que j'aime, et c'eſt moi qu'il trahit !
Et c'eſt moi qui le perds ! c'eſt par moi qu'il périt !
Non.... je le ſauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me déteſter, et m'en punir lui-même.
Mais Atide eſt aimée !

SCENE VI.

ZULIME, ATIDE *amenée par des gardes.*

ZULIME.

Ah ! qu'eſt-ce que je vois!
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je ſuis votre rivale ;
Le malheur nous rejoint, le deſtin nous égale.
Je ſens les mêmes feux ; je meurs des mêmes coups:
Et Ramire eſt perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver ſon deſtin, qui ne pouvait l'abattre ;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il eſt chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus ſanglante ;
Vous le voulez, Madame, et vous ſerez contente.
Il ne vous reſte ici qu'à terminer mon ſort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! ſi vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame ; vous l'aimez, et je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour :
Et quelque ſentiment qu'un père vous inſpire,
Le plus grand des forfaits eſt de trahir Ramire.

Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui ;
Et n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous ſervir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie,
Je me ſuis immolée à votre jalouſie ;
Quand j'oſais en ces lieux vous preſſer à genoux
De m'abandonner ſeule et de ſuivre un époux ;
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes tranſports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous ſers, vous, Madame ; il le faut ; et j'y cours.
Mais vous me répondrez.....

ATIDE.

Ah ! c'en eſt trop, barbare !
Hé bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez !
J'ai ſauvé votre amant, et vous vous en plaignez !

Quel temps pour les fureurs de votre jalouſie !
Quel temps pour le reproche ! il s'agit de ſa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger ;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il oſait me donner ſon cœur et ſon empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous ſacrifierais ſon empire et ſon cœur.
Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit, et s'il vous aime ?
Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui ſauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point ; je vois tout mon outrage ;
Je vois juſqu'en vos pleurs un triomphe odieux :
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais ceſſez de prétendre au ſuperbe partage,
A l'honneur inſultant d'exciter mon courage ;
Ce courage intrépide, autant qu'il eſt jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas beſoin de vous.
Suivez-moi ſeulement : je vous ferai connaître
Que je ſais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier ; je devrais le punir ;
Et je cours le ſauver, le venger, ou périr.
Sérame ! quelle horreur a glacé ton viſage ?

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAMÉ.

SERAME.

MADAME, il faut du fort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace;
Tous les chefs irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire....

SERAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conseils, n'en doutez point, Madame;
Ne les prodiguez, plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, ſans doute, eſt le plus criminel.
Je ſens le déſeſpoir, de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant ſon trouble et ſa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père ;
Et tous les attentats de ce funeſte jour
Ne ſont qu'un même crime, et ce crime eſt l'amour.
Dans ſon aveuglement Zulime enſevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie ;
Et ſi votre bonté parlait à votre cœur.....

BENASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, et fit tout mon malheur.
Je me reproche aſſez mon excès d'indulgence ;
Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompenſe.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout ſacrifié.
Je lui tendais les bras, quand ſa main ennemie
Me plongeait au tombeau, chargé d'ignominie.
Ah ! l'homme inexorable eſt le ſeul reſpecté :
Si j'euſſe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur eſt le frein légitime
Qui peut épouvanter l'inſolence et le crime.
Ma facile tendreſſe enhardit aux forfaits :
Le temps de la clémence eſt paſſé pour jamais.

Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Egaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible ;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu ;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu :
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BENASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ses mains le reste de mon sang !
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore ?
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour, à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé ;
Et se précipitant d'abymes en abymes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.

Que dis-je ? au moment même où tu viens en ſon nom
De tant d'iniquités implorer le pardon ;
Son amour furieux la fait conduire aux armes.
Les ſuborneurs appas de ſes trompeuſes larmes
Ont ſéduit les ſoldats à ſa garde commis ;
Sa voix a raſſemblé ſes perfides amis.
Elle vient m'arracher ſon indigne conquête ;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour inſenſé ne connaît plus de frein ;
Zulime contre un père oſe lever ſa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide !
Ah ! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

BENASSAR, ZULIME *ſuivie de ſes ſoldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME *les armes à la main, & jetant ſes armes.*

NON, n'allez pas plus loin, frappez ; & vous, Soldats,
Laiſſez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il ſuffit : votre zèle a ſervi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BENASSAR.

Ah, cruelle ! eſt-ce toi que je voi ?

ZULIME.

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous ſa main déſeſpérée :
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.

Ou

Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime ;
La nature en tremblait ; mais je volais au crime.
Je vous vois ; un regard a détruit mes fureurs ;
Le fer m'est échappé ; je n'ai plus que des pleurs ;
Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse ?
Ah ! peut-être il est loin d'en être le complice ;
Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
Etouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre ;
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire !
Perdez de tant d'erreurs sa honteuse mémoire ;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas ! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire ;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire ;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O Ciel, qui l'entendez ! ô faiblesse d'un père !
Quoi ! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux ?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie !
L'une est ma fille, hélas ! l'autre a sauvé ma vie,

La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, et Ramire, et les ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCENE III et dernière.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR. Suite.

RAMIRE *enchaîné.*

ACHEVE de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je ſuis né, trahi par la fortune,
Sorti du ſang des rois, j'ai vécu dans les fers;
Et je meurs en coupable au fond de ces déſerts.
Mais de mon triſte état l'outrage et la baſſeſſe
N'ont point de mon courage avili la nobleſſe:
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains je remettais Atide.
Ni ſon cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénaſſar, nos ſermens m'étaient plus chers qu'à toi:
Je ſentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la bleſſure.
Tout était réparé. Mes funeſtes deſtins
Ont tourné contre moi mes innocens deſſeins.

Tu m'as trop mal connu ; c'eſt ta ſeule injuſtice :
Que ce ſoit la dernière ; et que dans mon ſupplice
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés.

BENASSAR.

Le ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes ſervices paſſés ;
Et quoique par ton crime ils fuſſent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeſte,
Que de ce ſang glacé tu reſpectais le reſte.
Un amour emporté, ſource de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puiſſant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire, et ma fille.
C'eſt par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; et pour comble d'horreur
Il faut verſer mon ſang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reſte qu'un choix, la mort, ou l'hymenée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois ſon époux, Ramire, et règne en mes Etats.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah ! grand Dieu !

BENASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'Etat l'emporta ſur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.

J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre:
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah Seigneur! ah Ramire! ah jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des Etats conquis par mes aïeux:
Mais pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts;

Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré, dans ses derniers momens,
Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ses traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaissez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent, qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O Ciel!

ATIDE.

Ramire, et moi, Seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(*à Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds: et moi pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes.

J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre:
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah Seigneur! ah Ramire! ah jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des Etats conquis par mes aïeux:
Mais pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts;

Quand ſon père, uniſſant notre eſpoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes deſtins à ſes charmes.
Lui-même a reſſerré, dans ſes derniers momens,
Ces nœuds chers et ſacrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du ſecret nous était impoſée.

ZULIME.

Ton épouſe! à ce point ils m'auraient abuſée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront inſulté!
Vous ſouffrirez qu'Atide, à ma honte, jouiſſe
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ſes traîtres appas,
De cet affreux tiſſu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuſe rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne puniſſez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaiſſez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponſe.
Votre père eſt préſent, qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O Ciel!

ATIDE.

Ramire, et moi, Seigneur, ſi nous vivons,
C'eſt votre auguſte fille à qui nous le devons.
(*à Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds: et moi pour récompenſe,
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahiſſant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de ſoins, le prix de tant de larmes.

Et lorſque vous ſortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout ſemble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous ; ce mot me juſtifie :
Et d'un lien ſacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus ; vous le ſavez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout ; je vous ai fait ſerment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant :
J'ai promis de ſervir votre fatale flamme ;
Le ſerment eſt affreux, vous le ſentez, Madame !
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'eſt un effort trop grand, vous ne l'eſpérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendreſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de tenir ma promeſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(elle tire un poignard pour ſe tuer.)

RAMIRE *la déſarmant avec Zulime.*

Chère Atide !

ZULIME *ſe ſaiſiſſant du poignard.*

O Ciel ! que faites-vous ?

BENASSAR.

Hélas ! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je aſſez confondue ?
Tu l'emportes, cruelle, et Zulime eſt vaincue.
Oui, je le ſuis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite ſon bonheur.

(à Atide.)

J'admire en périſſant juſqu'à ton amour même :

C'eſt à moi de mourir, puiſque c'eſt toi qu'on aime.
(*à Ramire et à Atide.*)
Hé bien, ſoyez unis : hé bien, ſoyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce ſpectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie eſt horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez, craignez encor Zulime au déſeſpoir.
Mon Père, ayez pitié du moment qui me reſte ;
Sauvez mes yeux mourans d'un ſpectacle funeſte.
(*elle tombe ſur ſa confidente.*)

ATIDE.

Nos deux cœurs ſont à vous.

RAMIRE.

Vivez ſans nous haïr.

ZULIME.

Moi te haïr, cruel ! ah ! laiſſe-moi mourir ;
Va, laiſſe-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funeſte et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon Père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi :
Hélas ! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon Père !
J'en ſuis indigne.
(*elle ſe frappe.*)

BENASSAR.

O Ciel !

RAMIRE et ATIDE.

Zulime ! ô déſeſpoir !

BENASSAR.

Ah ma fille !

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurois dû plutôt.... Pardonnez à Zulime.....
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

LE

FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois,
le 9 août 1742.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

On trouvera des détails hiſtoriques ſur Mahomet dans l'*Avis de l'Editeur*. On y reconnaît la main de M. *de Voltaire*. Nous ajouterons ici qu'en 1741 *Crébillon* refuſa d'approuver la tragédie de Mahomet, non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt à faire ſupprimer la pièce, ni même qu'il les craignît; mais uniquement parce qu'on lui avait perſuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. *d'Alembert* fut chargé d'examiner la pièce, et il jugea qu'elle devait être jouée : c'eſt un de ſes premiers droits à la reconnaiſſance des hommes, et à la haine des fanatiques qui n'ont ceſſé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle eſt ici. Quelque temps après, les comédiens ſupprimèrent le délire de *Séide*, parce qu'il leur paraiſſait difficile à bien rendre ; et la Police trouva mauvais que *Mahomet* dît à *Zopire :*

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conſéquence on a dit pendant long-temps :

Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers;

ce qui feſait un ſens ridicule.

Le quatrième acte de Mahomet eſt imité du Marchand de Londres de *Lillo ;* ou plutôt le moment où *Zopire* prie pour ſes enfans, celui où *Zopire* mourant les embraſſe et leur pardonne, ſont imités de la pièce anglaiſe. Mais qu'un homme qui aſſaſſine ſans défenſe un vieillard vertueux et ſon bienfaiteur, ſoit toujours intéreſſant et noble ; c'eſt ce qu'on voit dans Mahomet, et qu'on ne voit que dans cette pièce. Le fanatiſme eſt le ſeul ſentiment qui puiſſe ôter l'horreur d'un tel crime, et la faire tomber toute entière ſur les inſtigateurs.

AVIS DE L'EDITEUR.

J'AI cru rendre ſervice aux amateurs des belles-lettres de publier une tragédie du Fanatiſme, ſi défigurée en France par deux éditions ſubreptrices. Je ſais très-certainement qu'elle fut compoſée par l'auteur en 1736, et que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Pruſſe, qui cultivait les lettres avec des ſuccès ſurprenans, et qui en fait encore ſon délaſſement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. *de Voltaire* y vint paſſer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle repréſenta cet ouvrage d'une manière qui ſatisfit beaucoup une très-nombreuſe aſſemblée: le gouverneur de la province et l'intendant y aſſiſtèrent pluſieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût ſi nouveau, et ce ſujet ſi délicat parut traité avec tant de ſageſſe, que pluſieurs prélats voulurent en voir une repréſentation par les mêmes acteurs dans une maiſon particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore aſſez heureux pour faire parvenir ſon manuſcrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe et de l'Egliſe (*a*), qui ſoutenait le poids des affaires avec fermeté,

(*a*) Le cardinal de *Fleuri*.

et qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, et où l'on conserve encore plus rarement son esprit et sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, et qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poésie, il y avait encore des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, et qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres même y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva (*b*) à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de

(*b*) Le fait est que l'abbé *des Fontaines* et quelques hommes aussi méchans que lui dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux et impie; et cela fit tant de bruit que le cardinal de *Fleuri*, premier ministre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage; soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que *Mahomet* ordonnât un meurtre, et se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, et que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés; mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des *Ravaillac* et des *Jacques Clément*.

On est bien surpris d'un tel jugement, et ces Messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire qu'*Hermione* enseigne à assassiner un roi, qu'*Électre* apprend à tuer sa mère, que *Cléopatre* et *Médée* montrent à tuer leurs enfans; ce serait dire qu'*Harpagon* forme des avares, le *Joueur* des joueurs, *Tartuffe* des hypocrites. L'injustice même contre Mahomet serait bien plus grande que contre toutes ces pièces; car le crime

du faux prophète y eſt mis dans un jour beaucoup plus odieux, que ne l'eſt aucun des vices et des dérèglemens que toutes ces pièces repréſentent. C'eſt préciſément contre les *Ravaillac* et les *Jacques Clément* que la pièce eſt compoſée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'eſprit, que ſi Mahomet avait été écrit du temps de *Henri III* et de *Henri IV*, cet ouvrage leur aurait ſauvé la vie. Eſt-il poſſible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la HENRIADE? lui qui a élevé ſa voix ſi ſouvent dans ce poëme et ailleurs, je ne dis pas ſeulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractériſés par l'amour du bien public. Il inſpire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la perſécution et du fanatiſme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu? Mahomet me paraît écrit entièrement dans le même eſprit, et je ſuis perſuadé que ſes plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il ſe formait contre lui une cabale dangereuſe: les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la repréſentation de la pièce, devaient les en croire. L'illuſtre

L'illuſtre *Molière*, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorſqu'on joua le Tartuffe; il eut recours directement à *Louis le grand*, dont il était connu et aimé. L'autorité de ce Monarque diſſipa bientôt les interprétations ſiniſtres qu'on donnait au Tartuffe. Mais les temps ſont différens; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été long-temps cultivés. D'ailleurs, tel artiſte n'eſt pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aiſément. Il eût fallu des mouvemens, des diſcuſſions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer ſa pièce lui-même, après la troiſième repréſentation, attendant que le temps adoucît quelques eſprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation auſſi ſpirituelle et auſſi éclairée que la françoiſe (*c*). On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de Mahomet avait été défendue par le gouvernement: je puis aſſurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-ſeulement il n'y a pas eu le moindre ordre

(*c*) Ce que l'éditeur ſemblait eſpérer en 1742 eſt arrivé en 1751. La pièce fut repréſentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales et les perſécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à ſentir quelque honte d'avoir forcé à quitter ſa patrie un homme qui travaillait pour elle.

donné à ce ſujet ; mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'Etat, qui virent la repréſentation, aient varié un moment ſur la ſageſſe qui règne dans cet ouvrage.

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs ſcènes aux repréſentations, et ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie eſt précédée de pluſieurs pièces intéreſſantes, dont une des plus curieuſes, à mon gré, eſt la lettre que l'auteur écrivit à ſa majeſté le roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce Monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpère qu'elles feront aux véritables philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam, 20 *janvier* 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux pélerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de Mahomet, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſur-tout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la tragédie ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la comédie du Tartuffe, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de *Henri le Grand:* voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux : c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcède* le blessa au front d'un coup de pistolet : et *Strada* raconte que *Salcède* (ce sont ses propres mots) *n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un Dominicain, et l'avoir fortifié par le pain céleste. Herrera* dit quelque chose de plus insensé et de plus atroce : *Estando firme con el exemplo de nuestro Salvador Jesu-Christo y de sus Santos. Balthazar Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que *Salcède.*

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme *Séide. Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui assassina le grand-duc de *Guise*, en avait vingt-cinq ; c'est le temps de la séduction et de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune et faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé *Shepherd*

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam, 20 *janvier* 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux pélerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de Mahomet, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſur-tout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la tragédie ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la comédie du Tartuffe, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a

fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture, qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomet*, de *Jean de Leide*, etc. que les flammes des guerres de religion sont éteintes, sont, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévènes tuer au nom de DIEU ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ?

L'action que j'ai peinte est atroce; et je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de servir DIEU, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, et qui

promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre ; et VOTRE MAJESTÉ est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Séide* ne fait pas du moins que celui qu'il assassine est son père ; et quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais *Mézeray* rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connait l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz*, apprenant à Rome que son frère donnait dans les opinions de *Luther* à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive et l'assassine. J'ai lu dans Herrera, auteur espagnol, que ce *Barthelemi Diaz risquait beaucoup par cette action, mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une religion toute sainte et toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir et non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide : et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

la pauvreté le ſavant et philoſophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une floriſſante jeuneſſe qui court à ſes leçons, le ſucceſſeur du grand *Leibnitz*; et il faut pour le rétablir que le ciel faſſe naître un roi philoſophe; vrai miracle qui ſe fait bien rarement. En vain la raiſon humaine ſe perfectionne par la philoſophie qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous ſur-tout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inſpirer cette philoſophie ſi humaine; on voit dans ce même ſiècle, où la raiſon élève ſon trône d'un côté, le plus abſurde fanatiſme dreſſer encore ſes autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il eſſaya de le faire paſſer pour un grand homme que la Providence avait choiſi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. *Sale*, qui nous a donné une excellente verſion de l'alcoran en anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* et comme un *Théſée*. J'avoue qu'il faudrait le reſpecter, ſi né prince légitime, ou appellé au gouvernement par le ſuffrage des ſiens, il avait donné des lois paiſibles comme *Numa*, ou défendu ſes compatriotes, comme on

le

e dit de *Théſée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une ſédition dans ſa bourgade; qu'aſſocié à quelques malheureux coracites, il leur perſuade qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il ſe vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre intelligible, qui fait frémir le ſens commun à chaque page; que pour faire reſpecter ce livre il porte dans ſa patrie le fer et la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il raviſſe les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de ſa religion ou de la mort; c'eſt aſſurément ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né turc, et que la ſuperſtition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je ſais que *Mahomet* n'a pas tramé préciſément l'eſpèce de trahiſon qui fait le ſujet de cette tragédie. L'hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Séide*, l'un de ſes diſciples, et qu'il perſécuta *Abuſoſan*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, et oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraie ſur la ſcène, mais des mœurs vraies; faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, et repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

la pauvreté le ſavant et philoſophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une floriſſante jeuneſſe, qui court à ſes leçons, le ſucceſſeur du grand *Leibnitz*; et il faut pour le rétablir que le ciel faſſe naître un roi philoſophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raiſon humaine ſe perfectionne par la philoſophie qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous ſur-tout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inſpirer cette philoſophie ſi humaine; on voit dans ce même ſiècle, où la raiſon élève ſon trône d'un côté, le plus abſurde fanatiſme dreſſer encore ſes autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il eſſaya de le faire paſſer pour un grand homme que la Providence avait choiſi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. *Sale*, qui nous a donné une excellente verſion de l'alcoran en anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* et comme un *Théſée*. J'avoue qu'il faudrait le reſpecter, ſi né prince légitime, ou appellé au gouvernement par le ſuffrage des ſiens, il avait donné des lois paiſibles comme *Numa*, ou défendu ſes compatriotes, comme on

e dit de *Théſée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une ſédition dans ſa bourgade; qu'aſſocié à quelques malheureux coracites, il leur perſuade qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il ſe vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre intelligible, qui fait frémir le ſens commun à chaque page; que pour faire reſpecter ce livre il porte dans ſa patrie le fer et la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il raviſſe les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de ſa religion ou de la mort; c'eſt aſſurément ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né turc, et que la ſuperſtition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je ſais que *Mahomet* n'a pas tramé préciſément l'eſpèce de trahiſon qui fait le ſujet de cette tragédie. L'hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Séide*, l'un de ſes diſciples, et qu'il perſécuta *Abuſoſian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, et oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraie ſur la ſcène, mais des mœurs vraies; faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, et repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompenſé de mon travail, ſi quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impreſſions d'une fureur étrangère qui n'eſt pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funeſtes ſéductions par la lecture de cet ouvrage; ſi, après avoir eu en horreur la malheureuſe obéiſſance de *Séide*, elle ſe dit à elle-même: pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: haïſſez, perſécutez, perdez celui qui eſt aſſez téméraire pour n'être pas de notre avis ſur des choſes même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je ſervir à déraciner de tels ſentimens chez les hommes! L'eſprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monſtres.

C'eſt ainſi que penſe VOTRE MAJESTÉ. Ce ſerait pour moi la plus grande des conſolations de vivre auprès de ce roi philoſophe. Mon attachement eſt égal à mes regrets; et ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que je dois à ce prince, qui penſe et qui parle en homme, qui fuit cette fauſſe gravité ſous laquelle ſe cachent toujours la petiteſſe et l'ignorance, qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'inſtruire, et qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ſerai toute ma vie avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, etc.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
AU
PAPE BENOIT XIV.

B^mo PADRE,

LA SANTITA VOSTRA perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di ſottomettere al capo della vera religione queſta opera contro il fondatore d'una falſa e barbara ſetta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la ſatira della crudeltà e degli errori d'un falſo profeta, che al vicario ed imitatore d'un DIO di verità e di manſuetudine?

VOSTRA SANTITA mi conceda dunque di poter mettere a i ſuoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la ſua protezzione per l'uno, e le ſue benedizioni per l'altro. In tanto profundiſſimamente m'inchino, e le baccio i ſacri piedi.

Parigi, 17 *agoſto* 1745.

TRADUCTION

DE LA LETTRE PRECEDENTE.

TRES-SAINT PERE,

VOTRE SAINTETÉ voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de conſacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fauſſe et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adreſſer la ſatire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophête, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un DIEU de paix et de vérité ?

Que VOTRE SAINTETÉ daigne permettre que je mette à ſes pieds et le livre et l'auteur. J'oſe lui demander ſa protection pour l'un, et ſa bénédiction pour l'autre. C'eſt avec ces ſentimens d'une profonde vénération, que je me proſterne, et que je baiſe vos pieds ſacrés.

Paris, 17 *août* 1745.

REPONSE

DU SOUVERAIN PONTIFE

BENOIT XIV

A M. DE VOLTAIRE.

Benedictus P. P. XIV, dilecto filio ſalutem et apoſtolicam benedictionem.

Settimane ſono ci fu preſentato da ſua parte la ſua belliſſima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con ſommo piacere. Poi ci preſentò il cardinale *Paſſionei* in di lei nome il ſuo excellente poëma di *Fontenoy*... Monſignor *Leprotti* ci diede poſcia il diſtico fatto da lei ſotto il noſtro ritratto; ièri mattina il cardinale *Valenti* ci preſentò la dilei lettera del 17 agoſto. In queſta ſerie d'azzioni ſi contengono molti capi per ciaſcheduno de' quali ci reconoſciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti aſſieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per coſi ſingolare bontà verſo di noi, aſſicurandola che abbiamo tutta la dovuta ſtima del ſuo tanto applaudito merito.

Publicato in Roma il di lei diſtico (*) ſopradetto, ci fu riferito eſſervi ſtato un ſuo paeſano

letterato che in una publica converſazione aveva detto peccare in una ſillaba, avendo fatta la parola *hic* breve, quando ſempre deve eſſer longa.

Riſpondemmo che sbagliava, potendo eſſere la parola e breve e longa, conforme vuole il poëta, avendola *Virgilio* fatta breve in quel verſo:

Solus hic inflexit ſenſus animumque labantem.

Avendola fatta longa in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci ſembra d'aver riſpoſto ben eſpreſſo, ancor che ſiano più di cinquanta anni che non abbiamo letto *Virgilio*. Benche la cauſa ſia propria della ſua perſona, abbiamo tanta buona idea della ſua ſincerità e probità che facciamo la ſteſſa giudice ſopra il punto della ragione a chi aſſiſta, ſe a noi o al ſuo oppoſitore, ed in tanto reſtiamo col dare a lei l'apoſtolica benedizione.

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam-majorem, die 19 ſeptembris 1745; pontificatus noſtri anno ſexto.

TRADUCTION.

BENOIT XIV, PAPE, à son cher fils, salut et bénédiction apostolique.

IL y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de *Mahomet*, que j'ai lue avec un très-grand plaisir. Le cardinal *Passionei* me donna ensuite en votre nom le beau poëme de *Fontenoi*. M. *Leprotti* m'a communiqué votre distique pour mon portrait; et le cardinal *Valenti* me remit hier votre lettre du 17 d'août. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remercîment particulier; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions, pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique (*) fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

(*) Voici le Distique:

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette syllabe était indifféremment brève ou longue dans les poëtes, *Virgile* ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem.

Et long dans cet autre :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

C'était peut-être assez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans. Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différend, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture, que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de notre pontificat.

LETTRE

DE REMERCIMENT

DE M. DE VOLTAIRE

AU PAPE.

NON vengono tanto meglio figurate le fatezze di Voſtra Beatitudine ſu i medaglioni che ho ricevuti dalla ſua ſingolare benignità, di quello che ſi vedono eſpreſſi l'ingegno e l'animo ſuo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i ſuoi piedi le più vive ed umiliſſime grazie.

Veramente ſono in obbligo di riconoſcere la ſua *infallibilità nelle deciſioni di letteratura*, ſi come nelle altre coſe più riverende: V. S. è più prattica del latino che quel franceſe il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come ſi ricordi coſi appuntino del ſuo *Virgilio*. Tra i più letterati monarchi furono ſempre ſegnalati i ſummi pontifici; ma tra loro, credo che non ſe ne trovaſſe mai uno che adornaſſe tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

Agnoſco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Franceſe che sbaglió nel riprendere queſto *hic*, aveſſe tenuto a mente *Virgilio* come fa

Voſtra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adattò verſo dove *hic* è breve. Queſto bel verſo mi pareva un preſagio de i favori a me conferiti dalla ſua beneficenza. Eccolo :

Hic vir, hic eſt, tibi quem promitti ſæpius audis.

Coſi Roma doveva gridare quando *BENEDETTO XIV* fù eſaltato. In tanto baccio con ſomma riverenza e gratitudine i ſuoi ſacri piedi, etc.

TRADUCTION.

TRES-SAINT PERE,

LES traits de VOTRE SAINTETÉ ne ſont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de ſon eſprit et de ſon caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer. Je mets à ſes pieds mes très-humbles et très-vives actions de grâces.

Je ſuis forcé de reconnaître ſon infaillibilité dans les déciſions littéraires, comme dans les autres choſes plus reſpectables. VOTRE SAINTETÉ a plus d'uſage de la langue latine que le cenſeur français, dont elle a daigné relever la mépriſe. J'admire comment elle s'eſt rappelée ſi à propos de ſon Virgile. Parmi les monarques amateurs des lettres, les ſouverains pontifes ſe

ſont toujours ſignalés; mais aucun n'a paré comme V. S. la plus profonde érudition des plus riches ornemens de la belle littérature.

Agnoſco rerum dominos, gentemque togatam.

Si le Français qui a repris avec ſi peu de juſteſſe la ſyllabe *hic* avait eu ſon Virgile auſſi préſent à la mémoire, il aurait pu citer fort à propos un vers où ce mot eſt à la fois bref et long; ce beau vers me ſemblait contenir le préſage des faveurs dont votre bonté généreuſe m'a comblé. Le voici:

Hic vir, hic eſt, tibi quem promitti ſæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de BENOIT XIV. C'eſt avec les ſentimens de la plus profonde vénération, et de la plus vive gratitude, que je baiſe vos pieds ſacrés.

PERSONNAGES.

MAHOMET.

ZOPIRE, Sheich ou Shérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de *Mahomet.*

SEIDE, } Eſclaves de *Mahomet.*
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Muſulmans.

La ſcène eſt à la Mecque.

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui moi, baiſſer les yeux devant ces faux prodiges?
Moi, de ce fanatique encenſer les preſtiges?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni?
Non. Que des juſtes dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main, juſqu'ici libre et pure,
Careſſer la révolte, et flatter l'impoſture!

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte et ſaint du Sénat d'Iſmaël;
Mais ce zèle eſt funeſte, et tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des lois,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la première étincelle.

Mahomet, citoyen, ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux :
Aujourd'hui c'eſt un prince ; il triomphe, il domine ;
Impoſteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il ſait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme et la ſédition,
Appelle ſon armée, et croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous ſont unis ;
Mais les meilleurs conſeils, ſont-ils toujours ſuivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont déſolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à ſon père, et demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ! Ah ! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage :
Allez, portez en pompe, et ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie eſt trop cruelle :
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfans ;
Et moi, juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage :
La mort de ſon fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine, entre nous allumés,
Jamais des mains du temps ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans feront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouſe, fille;
Ne perdez point l'état: c'eſt-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périſſons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triſte courage,
Quand vous touchez au port, vous expoſe au naufrage?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ſes camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble une ange de paix deſcendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiſer le courroux.
Déjà par ſes hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle ſoit accordée?
Tu veux que d'un ſi cher et ſi noble tréſor
Ses criminelles mains s'enrichiſſent encor?
Quoi! lorſqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorſque ſon bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront ſa faveur,
Et la beauté ſera le prix de la fureur?

Ce n'eſt pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuſe envie;
Ce cœur triſte et flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut ſentir les feux d'un déſir inſenſé.
Mais ſoit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfans je cherche à diſſiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne ſais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit faibleſſe ou raiſon, je ne puis ſans horreur
La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureuſement docile,
Elle-même en ſecret pût chérir cet aſile;
Je voudrais que ſon cœur, ſenſible à mes bienfaits,
Déteſtât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ces ſacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domeſtiques;
Elle vient, et ſon front, ſiége de la candeur,
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE et charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; et s'il me reſte encor quelque puiſſance,

De vos juſtes déſirs ſi je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos lois priſonnière
Je dus à mes deſtins pardonner ma miſère:
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens:
Il vous a demandé de briſer mes liens;
Puiſſiez-vous l'écouter, et puiſſé-je lui dire,
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déſerts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers ſentimens,
Et ſes femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure eſt un temple, où ces femmes ſacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le ſeul jour
Où le ſort des combats a troublé leur ſéjour:
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entends: vous eſpérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante

Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand hymen mon cœur n'eſt point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous ſoyez, il n'eſt point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des lois
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiſſons point l'orgueil de la naiſſance:
Sans parens, ſans patrie, eſclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers;
Tout nous eſt étranger, hors le dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous ſervez un maître, et n'avez point de père?
Dans mon triſte palais, ſeul et privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père! juſtes Dieux! lui? ce monſtre impoſteur?

PALMIRE.

Ah! quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur!
Lui dans qui tant d'Etats adorent leur prophète;
Lui, l'envoyé du ciel, et ſon ſeul interprète!

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône, échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, et de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaiſſance
Vous donnaient ſur mon cœur une juſte puiſſance;
Vos blaſphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.
Que je vous plains, Palmire, et que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verſer de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refuſez!

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre:
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encore plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUE voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a préſenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un ôtage.
Séide eſt avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu! deſtin plus doux!
Quoi! Séide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux! qu'oſera-t-il me dire?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans!
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité!

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

Hé bien, après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteurs de nos dieux, déserteurs de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle; que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, sur-tout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser,
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE.

Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grace!
Souffrirez-vous, grands Dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, et pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encore, homme faible et ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes, et rien par leurs aïeux.
Tel eſt l'homme, en un mot, que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être:
Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar: en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique,
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute impoſture, et d'un coup d'œil plus ſage,
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître;
Tu verras de chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa première épouſe inſolent impoſteur,
Qui, ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;

Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errans de cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine,
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon.
Je te vis plus heureux, et plus juſte, et plus brave,
Attaquer le tiran dont je te vois l'eſclave.
S'il eſt un vrai prophète, oſas-tu le punir?
S'il eſt un impoſteur, oſes-tu le ſervir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet eſt né
Pour changer l'univers à ſes pieds conſterné;
Quand mes yeux, éclairés du feu de ſon génie,
Le virent s'élever dans ſa courſe infinie;
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en dieu;
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes:
Des trônes, des autels en ſont les récompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi;
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainſi que moi:
Et ſans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta perſécution ſi vaine et ſi cruelle,
Nos frères gémiſſans, notre Dieu blaſphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.

Viens baiſer cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre :
Le poſte qu'il te reſte eſt encore aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous ſommes.
Le peuple aveugle et faible eſt né pour les grands hommes.
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, ſi tu crains de ſervir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inſpirer quelqu'effroi.
Tu veux que du ſénat le Shérif infidelle
Encenſe un impoſteur, et couronne un rebelle !
Je ne te nirai point que ce fier ſéducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur:
Je connais comme toi les talens de ton maître ;
S'il était vertueux, c'eſt un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence,
Le grand art qu'il poſſède eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre, un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Hé bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,

Parti

Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire,
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits?
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette?
Elle a trop de vertus pour être ſa ſujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les lois, et corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parle toujours comme un juge implacable,
Qui ſur ſon tribunal intimide un coupable.
Penſe et parle en miniſtre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage ſa puiſſance, et reſpecte ſa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée eſt encore aux bords du Saïbare,
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare;
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler:
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui? Mahomet?

OMAR.

Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!

Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu;
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis, nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer, les armes à la main.
(*à Phanor.*)
Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître;
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Séide!

SEIDE.

O charme de ma vie et de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris, mal entendus sur cette infame rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive!
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abymé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte et mon impatience
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtais l'assaut si long-temps différé,
Cette heure de-carnage, où, de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un ôtage;

J'entre, je me préſente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta préſence
Vint de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſecrets de mon cœur :
Ma vie eſt dans les camps dont vous m'avez tirée,
Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds ;
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumière obſcurcie ;
Mon cœur, ſans mouvemens, ſans chaleur et ſans vie,
D'aucune ombre d'eſpoir n'était plus ſecouru ;
Tout finiſſait pour moi quand Séide a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire ; il ſemblait touché de mes alarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe, et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux ;)
Nous briſerons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les ſacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar eſt dans la ville, et le peuple à ſa vue

N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur,
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briſerait ma chaîne,
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui ſont offerts:
Mais il eſt loin de nous, et nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance;
Le ciel vous favoriſe, et Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui?

PALMIRE.

Notre auguſte père!

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
„ Ce favori du dieu qui préſide aux batailles,
„ Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans vos murailles.
„ Il s'eſt rendu des rois le maître et le ſoutien,
„ Et vous lui refuſez le rang de citoyen!
„ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
„ Il vient vous protéger, mais ſur-tout vous inſtruire:
„ Il vient dans vos cœurs même établir ſon pouvoir „.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les eſprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raiſon l'inévitable empire,

Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, et j'arrive avec lui :
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite ;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différent ;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème, et le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse et l'adore.
Nous fesons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main :
La trève est publiée, et le voici lui-même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SÉIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INVINCIBLES soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne ;
Qu'on adore mon dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux !

SEIDE.

O mon Père! ô mon Roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me servir.
J'obéis à mon dieu; vous, fachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux:
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière,
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière;
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur:
Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
Allez; malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.
(*à Séide.*)
Vous, suivez mes guerriers; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reſte, brave Omar; il eſt temps que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma cŏurſe et borner ma carrière:
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, ſont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu.
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;
De tous tes Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs et toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encenſoir, et le ſceptre, et les armes:
Ma vie eſt un combat, et ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe:
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le dieu de Mahomet; et cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet et lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Eſt leur père : Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux ;
Déjà ſans ſe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raſſembler tous ſes crimes.
Je veux... Leur père vient, ſes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.
Obſerve tout, Omar, et qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiège cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah, quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, et puiſqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, et parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A trainé ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi de qui la main ſème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les mères et les filles ;
Et la trève pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.

La discorde civile est par-tout sur ta trace ;
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, et m'annoncer un dieu ?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre ;
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser ;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et sur-tout par la guerre ;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.

En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, et ſans culte, et ſans rois,
Donnèrent aiſément d'inſuffiſantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois groſſières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie,
Je détruis ſa faibleſſe et ſon idolâtrie :
Sous un roi, ſous un dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deſſeins ! c'eſt donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penſer comme toi :
Tu ravages le monde et tu prétends l'inſtruire.
Ah ! ſi par des erreurs il s'eſt laiſſé ſéduire,
Si la nuit du menſonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enſeigner, de prédire,
De porter l'encenſoir, et d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte, et ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui penſe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ; je connais ton peuple, il a beſoin d'erreur ;
Du véritable ou faux, mon culte eſt néceſſaire.

Que t'ont produit tes dieux ? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Enerve le courage, et rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin :
Penses-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis ! nous ? cruel ! ah, quel nouveau prestige !
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La néceſſité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les enfers et les cieux ſeront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſerait le ciment, réponds-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Réponds; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Qui, connais un myſtère,
Dont ſeul dans l'univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes enfans; ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô Ciel, ô jour heureux!
Ils vivraient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp, tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourraient te ſervir!

MAHOMET.

Mes bienfeſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point ſur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

e tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;
'u n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

loi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
aut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

on, mais il faut m'aider à tromper l'univers.
faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
e la crédulité donner à tous l'exemple,
nnoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
ie servir en prophète, et tomber à mes pieds:
: te rendrai ton fils, et je ferai ton gendre.

ZOPIRE.

lahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
près quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
es revoir et mourir dans leurs embrassemens,
'est le premier des biens pour mon ame attendrie;
ais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
ı de ma propre main les immoler tous deux,
nnais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux;
lieu.

MAHOMET *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
: ferai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAHOMET, il faut l'être, ou nous sommes perdus;
s secrets des tyrans me sont déjà vendus.

Demain la trève expire, et demain l'on t'arrête;
Demain Zopire eſt maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du ſénat vient de te condamner;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment ſupplice,
Et ce complot obſcur, ils l'appellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne; ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les ſoupçons du vulgaire.

OMAR.

Il eſt trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire;
Et j'ai beſoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, et m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, et te venger de lui.

Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le temps de ces illuſions.
Séide eſt tout en proie aux ſuperſtitions;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils odacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Séide, et ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abymes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits,
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne;
Et la religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout eſt permis.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeler:
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ſerment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds ſermens ne feront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du ſénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bientôt la trève expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper:
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide?
Ce matin, comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe et ſon humanité:

Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendit, ne vit plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SEIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable;
Et le pontife roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'UN noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité n'eſt qu'un jour de terreur.
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Séide?
Tout m'eſt ſuſpect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, et cependant mon cœur
Éprouve à ſon nom même une ſecrète horreur.
Dans les profonds reſpects que ce héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis;
Hélas! daigne eſſuyer les pleurs où je me noie.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon ſecours un dieu propice envoie,
Seigneur. Séide....

MAHOMET.

Hé bien, d'où vous vient cet effroi.
Et que craint-on pour lui, quand on eſt près de moi?

PALMIRE.

O Ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame eſt interdite;
Mahomet eſt troublé pour la premiere fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe ?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous ? ſurpriſe et tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Eh quoi ! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, et conſentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper ; l'amour et ſes douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du ſang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un et l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Devançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le ſecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne ſaurait changer ; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître ?

Ce qui fut innocent peut-il ceſſé de l'être?
Pourrais-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler
Attendez les ſecrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit ſe défendre.
Ne croyez que moi ſeul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Eſclave de vos lois, ſoumiſe à vos genoux,
Mon cœur d'un ſaint reſpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de reſpect ſouvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Que Séide à vos yeux s'empreſſe à m'en punir!

MAHOMET.

Séide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil ſévère?

MAHOMET.

Allez, raſſurez-vous, je n'ai point de colère.
C'eſt éprouver aſſez vos ſentimens ſecrets;
Repoſez-vous ſur moi de vos vrais intérêts.
Je ſuis digne du moins de votre confiance;
Vos deſtins dépendront de votre obéiſſance.
Si j'eus ſoin de vos jours, ſi vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide:
Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon Père, il les remplira tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime;
Il voit en vous ſon roi, ſon père, ſon appui:
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *ſeul.*

QUOI! je ſuis malgré moi confident de ſa flamme?
Quoi! ſa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur?
Père, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENFIN, voici le temps, et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire:
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout eſt déſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Séide ici te peut ſervir ſans doute,
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obſcur détour,
Qui peut de ton palais conduire à ſon ſéjour;

Là, cette nuit, Zopire à ſes dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, et des vœux chimériques:
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut; il eſt né pour le crime:
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma ſureté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut. Mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encore ſa main.
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe;
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENFANT d'un dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême;
Il faut venger ſon culte, il faut venger Dieu même.

SEIDE.

SEIDE.

Roi, pontife et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah! sans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, et frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, et le dieu des armées.

SEIDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre, et quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis:
De Zopire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même, et pour voir par leurs yeux:

Quiconque ose penser n'eſt pas né pour me croire.
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis? ſavez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si, malgré ſes erreurs et ſon idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque eſt la patrie;
Si ce temple du monde eſt promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife et le roi;
Si la Mecque eſt ſacrée, en ſavez-vous la cauſe?
Ibrahim y naquit, et ſa cendre y repoſe:
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna ſon fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour ſon dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger ſon injure,
Quand je demande un ſang à lui ſeul adreſſé,
Quand Dieu vous a choiſi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne muſulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Lâche et faible inſtrument des vengeances ſuprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber ſur vous-mêmes;
Fuyez, ſervez, rampez ſous mes fiers ennemis.

SEID.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéiſſez, frappez: teint du ſang d'un impie,
Méritez par ſa mort une éternelle vie.
(*à Omar.*)
Ne l'abandonne pas; et non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMMOLER un vieillard, de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans défenſe, appeſanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe ſans défenſe, et ſon ſang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choiſi pour ce grand ſacrifice,
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermiſſez ma main ſaintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide;
Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a ſuſpendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage:
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſile unique.

Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux;
Ne me refuſe pas.

SEIDE.

O mon devoir! ô Cieux!
Ah Zopire! eſt-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller ſur ma vie?
Prêt à verſer ſon ſang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je ſuis homme, et c'eſt aſſez de l'être
Pour aimer à donner des ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes!

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puiſque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes!
Ton eſprit, faſciné par les lois d'un tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine?

SEIDE.

Ah! je ſens qu'à ce dieu je vais déſobéir;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſaurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas! plus je lui parle, et plus il m'intéreſſe;
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel ſang les dieux t'ont-ils fait naître?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que juſqu'à ce moment j'avais toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connais point de qui tu tiens la vie?

SEIDE.

Son camp fut mon berceau, ſon temple eſt ma patrie:
Je n'en connais point d'autre; et parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnaiſſance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits ſur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaiteur?
Il t'a ſervi de père, auſſi bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur ſoupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu ſembles déchiré.

SEIDE.

Et, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEIDE.

Juſte Ciel! et c'eſt moi qui répandrais le ſien!
O ſermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble si tu balances!
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR, *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je, et que dois-je résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance !
Mes enfans ! tendre espoir, que je n'ose écouter ;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie ?
O mon sang ! où porter mes larmes et ma joie ?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux qui s'appaisent peut-être.
Dieux ! rendez-moi mes fils ; Dieux ! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

Fin du troisième acte.

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble si tu balances!
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR, *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je, et que dois-je résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un arabe en ſecret m'a donné dans l'inſtant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin ſoixante ans de ſouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce ſein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient ſous ſa puiſſance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naiſſance !
Mes enfans ! tendre eſpoir, que je n'oſe écouter ;
Je ſuis trop malheureux, je crains de me flatter.
Preſſentiment confus, faut-il que je vous croie ?
O mon ſang ! où porter mes larmes et ma joie ?
Mon cœur ne peut ſuffire à tant de mouvemens ;
Je cours, et je ſuis prêt d'embraſſer mes enfans.
Je m'arrête, j'héſite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux qui s'appaiſent peut-être.
Dieux ! rendez-moi mes fils ; Dieux ! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne ſont point à moi, ſi telle eſt ma miſère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

Fin du troiſième acte.

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble si tu balances!
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR, *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je, et que dois-je résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance !
Mes enfans ! tendre espoir, que je n'ose écouter ;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie ?
O mon sang ! où porter mes larmes et ma joie ?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux qui s'appaisent peut-être.
Dieux ! rendez-moi mes fils ; Dieux ! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira: mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O Ciel!

OMAR.

Hercide l'aime: il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Hé bien, que pense Hercide?

OMAR.

Il paraît effrayé;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.

S'il meurt, c'en eſt aſſez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais ſi-tôt que Séide
Aura rougi ſes mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide ſoit livré?
Réponds-tu du poiſon qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtères ſombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ſes ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Prends ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance:
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps eſt fondé ſur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force et ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras
Sur la cendre des ſiens, qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée:
De l'ardeur d'obéir ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET et OMAR *sur le devant, mais retirés de côté;* SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.
(*il sort avec Omar.*)

SEIDE *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur:
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance! ô Ciel! et qu'il en coûte!

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

Palmire, que veux-tu? Quel funeste transport!
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir?

SEIDE.

O dé mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Eclairez mon eſprit, et conduiſez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choiſi? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'interprète?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos ſoupirs, il obſerve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même;
C'eſt tout ce que je ſais, le doute eſt un blaſphème:
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, eſt le vrai dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire, et le croit, et l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore:
Comment ce dieu ſi bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains.
Je ne le ſais que trop que mon doute eſt un crime;
Qu'un prêtre ſans remords égorge ſa victime,
Que par la voix du ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et tout fier de ſervir la céleſte colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas:
Un autre dieu, peut-être a retenu mon bras.
Du moins, lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!

Avec quelle grandeur, et quelle autorité
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la religion eſt terrible et puiſſante!
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;
Palmire, je ſuis faible, et du meurtre effrayé.
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié;
De ſentimens confus, une foule m'aſſiége;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilége.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi! dit-on, l'ordonne, et j'ai promis ma main;
J'en verſe encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe et qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes:
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire!

SEIDE.

Le ciel et Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SEIDE.

Mais ſi le ciel l'ordonne,
Si je ſers et l'amour et la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SEIDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance;
S'il exige le sang que ta bouche a promis...

SEIDE.

Hé bien, pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SEIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fuis, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé!

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein, lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel disperfé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste Ciel!...

(*le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *sur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie!
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux! si d'un scélérat vous respectez le sort....

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphème?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière:
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE *à Séide.*

Que dit-il ? ſes enfans !

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore !
Je mourrais du plaiſir de les revoir encore.
Arbitre des deſtins, daignez veiller ſur eux ;
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux !

SEIDE.

Il court à ſes faux dieux ! frappons.
(*il tire ſon poignard.*)

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?
Hélas !

SEIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être conſacré.
Que l'ennemi de dieu ſoit par lui maſſacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures ſombres
Ces traits de ſang, ce ſpectre, et ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous ſuis, miniſtre du trépas ;
Vous me montrez l'autel, vous conduiſez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus temps, avançons ; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel ſe manifeſte, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pouſſe-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de dieu la voix ſe fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire !

PALMIRE.

Hé bien ?

SEIDE.

Au ciel adreſſez tous vos vœux.
Je vais frapper.

(il ſort & va derrière l'autel où eſt Zopire.)

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève !
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſoulève ?
Si le ciel veut un meurtre, eſt-ce à moi d'en juger ?
Eſt-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur ſait jamais s'il eſt juſte ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide.... hélas !...

SEIDE *revient d'un air égaré.*

Où ſuis-je, et quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi ! méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SEIDE.

Où ſommes-nous ?

PALMIRE.

Hé bien, cette effroyable loi,
Cette triſte promeſſe eſt-elle enfin remplie ?

SEIDE.

SEIDE.

Que me dis-tu ?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

SEIDE.

Qui ? Zopire ?

PALMIRE.

Ah, grand Dieu ! Dieu de ſang altéré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.
(*il s'aſſied*).
Ah ! je revois le jour, et mes forces renaiſſent.
Quoi ! c'eſt vous ?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SEIDE.

(*il ſe relève.*)
Moi ! je viens d'obéir....
D'un bras déſeſpéré je viens de le ſaiſir.
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O Ciel ! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant, ſaiſi d'effroi, j'ai plongé dans ſon flanc
Le glaive conſacré, qui dut verſer ſon ſang.
J'ai voulu redoubler ; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri ſi lamentable ;
La nature a tracé dans ſes regards mourans
Un ſi grand caractère, et des traits ſi touchans !...
De tendreſſe et d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Plus mourant que lui, je déteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
Près de ce corps ſanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

SEIDE *en pleurant.*

Ah ! ſi tu l'avais vu, le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin !
Je fuyais. Croirais-tu que ſa voix affaiblie,
Pour m'appeler encore a ranimé ſa vie ?
Il retirait ce fer de ſes flancs malheureux.
Hélas ! il m'obſervait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide !
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait !

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour et du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce ſacrifice affreux !
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler ?
Hélas ! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue !

SEIDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?
(*Zopire paraît appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.*)

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEIDE.

Hé quoi, tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je ſuis déchirée.
Je n'y puis réſiſter, elle entraîne mes ſens.

ZOPIRE *avançant & ſoutenu par elle.*

Hélas, ſervez de guide à mes pas languiſſans !
(*il s'aſſied.*)
Séide, ingrat ! c'eſt toi qui m'arrache la vie !
Tu pleures ! ta pitié ſuccède à ta furie !

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIEL ! quels affreux objets ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide !... Ah, Phanor, eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtère !
Aſſaſſin malheureux, connaiſſez votre père.

SEIDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEIDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il en eſt encor temps, préviens un parricide,
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide eſt ſon fils, et frère de Palmire.

SEIDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah malheureux Séide !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SEIDE, *ſe jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaiſſance, et ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable
M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux, arrêtant le bras de Séide.*

Ah! mon père, ah! Seigneur, plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trève rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue;
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas;
Le punir, vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! et qu'eſt-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, et ſon juſte courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.
Auprès de votre roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(*on emmène Palmire & Séide.*)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève ? O Ciel ! ô père malheureux !
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance ;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Quoi ! Séide est mon fils !

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas !
O forfaits ! ô Nature !... allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite dans le fond.

OMAR.

Zopire eſt expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà ſon front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance;
Nous ventons ta juſtice, ainſi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérinité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée ?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée :
Oſman la conduiſait par de ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains !
Séide ne ſait point qu'aveugle en ſa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

OMAR.

Lui pourrait l'en inſtruire ? un éternel oubli!
Tient avec ce ſecret Hercide enſeveli :
Séide va le ſuivre, et ſon trépas commence.
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance.
Tu ſais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avait ſu mêler.
Le châtiment ſur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait ſa victime,
Tandis qu'au ſein d'un père il enfonçait ſon bras,
Dans ſes veines, lui-même, il portait ſon trépas.
Il eſt dans la priſon, et bientôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes deſſeins va même encor ſervir ;
Croyant ſauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais eſpérer la grâce de Séide.
Le ſilence eſt encor ſur ſa bouche timide :
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En ſecret ſeulement n'oſera murmurer.
Légiſlateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va raſſembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire et de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL, où fuis-je ! ah grand Dieu !

MAHOMET.

Soyez moins consternée;
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre : et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Séide et du reste étouffez la mémoire :
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles lois, ô Ciel, et quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va; ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.

Le voilà donc, grand Dieu! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
De ma faible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève, on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, et les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

On fait tout, Mahomet:
Hercide en expirant révéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut; une foule inſenſée,
Elevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Portent le corps ſanglant de ſon chef malheureux.
Séide eſt à leur tête, et d'une voix funeſte,
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps, ſouillé de ſang, eſt l'horrible ſignal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, je ſuis un parricide;
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi;
On déteſte ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte Ciel! et ſoutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Hé bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,

Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaiſſez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE IV et dernière.

MAHOMET, OMAR, ſa ſuite *d'un côté*, SEIDE, *et* le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poiſon.*

PEUPLE, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me ſuivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monſtre, et ſuivez-moi.. Grands Dieux!
Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux!
(*il avance, il chancelle.*)
Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah! mon frère,
N'auras-tu pu verſer que le ſang de ton père?

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler!
(*il tombe entre les bras des ſiens.*)

MAHOMET.

Ainſi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules eſprits, qu'un zèle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphémer, et qui vengez Zopire,
Ce ſeul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter.
Dieu qui m'a confié ſa parole et ſa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaiſſez ſon prophète et ſa loi ;
Et que ce dieu ſoit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'inſtant, que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh quoi ! ſur eux ce monſtre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à ſa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ſes lois.
Et toi, Séide, auſſi !

SEIDE, *entre les bras des ſiens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, ſcélérat, ſi Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artiſans des crimes :
Tremble ; ſon bras s'eſſaye à frapper ſes victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me ſuit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'eſt point un dieu qui le pourſuit :
Non ; le poiſon ſans doute....

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adreſſant au peuple.*

Apprenez, infidelles,
A former contre moi, des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnaiſſez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.

La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défenſe,
Sur ce front pâliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux, prête à fondre ſur vous.
Ainſi mes ennemis ſentiront mon courroux;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, et les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grâce au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiſer ma colère.

(*le peuple ſe retire.*)

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoiſonna mon frère.
Monſtre, ainſi ton trépas t'aura juſtifié;
A force de forfaits tu t'es édifié.
Malheureux aſſaſſin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reſte de lumière.
O Frère! ô triſte objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te ſuive au moins.

(*elle ſe jette ſur le poignard de ſon frère.*)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réſerve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner; le monde eſt fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eſt enlevée.... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le ſeul prix de mon crime.
De ſes jours pleins d'appas déteſtable ennemi,
Vainqueur et tout puiſſant, c'eſt moi qui ſuis puni.

Il eſt donc des remords ! ô fureur ! ô juſtice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon ſupplice!
Dieu que j'ai fait ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi que j'ai blaſphémé, mais que je crains encore,
Je me ſens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faibleſſe, et ſauve encor ma gloire;
Je dois régir en dieu l'univers prévenu ;
Mon empire eſt détruit ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du cinquième et dernier acte.

MEROPE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois,
le 20 février 1743.

LETTRE

DU PERE DE TOURNEMINE,

JESUITE,

AU PERE BRUMOY,

ſur la tragédie de Mérope.

Je vous renvoie, mon révérend Père, Mérope, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au ſoir ; j'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque ſuccès que lui donne le goût inconſtant de Paris, elle paſſera juſqu'à la poſtérité comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Ariſtote*, ce ſage législateur du théâtre, a mis ce ſujet au premier rang des ſujets tragiques. *Euripide* l'avait traité ; et nous apprenons d'*Ariſtote*, que toutes les fois qu'on repréſentait ſur le théâtre de l'ingénieuſe Athènes le Creſphonte d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques était frappé, ſaiſi, tranſporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort ſans doute. Le Creſphonte d'*Euripide* eſt perdu : M. *de Voltaire* nous le rend. Vous, mon Père, qui nous avez donné en français Euripide, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la Mérope de

notre illuſtre ami, la ſimplicité, le naturel, le pathétique d'*Euripide*. M. *de Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet; il l'a débarraſſé non-ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encore de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſthe* occupe ſeul le théâtre. L'intérêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout ſe paſſe ſur le théâtre comme il ſe paſſa dans Meſſène. Les coups de théâtre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance: ils naiſſent du ſujet; c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger? dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le feſant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus ſur le théâtre. Tout ſe paſſe hors du théâtre; et l'auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Iſménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contre-temps, qui ralentiſſent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iſménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification; le poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé;

jamais ſa verſification ne fut plus belle et plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſés dans pluſieurs perfections de la poéſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs: tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand poëte, un poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie ſans amour. (*)

Il n'a point haſardé imprudemment une entrepriſe ſi utile; aux ſentimens de l'amour, il ſubſtitue des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (et nous l'avons ſouvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leurs ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre théâtre, et auſſi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti, il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant:

(*) La première édition avait pour épigraphe:

Legite hoc auſteri; crimen amoris abeſt.

n'oſant encore bannir du théâtre l'amour, il a banni l'amour heureux; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe; il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme aimant mieux paſſer le naturel, que de s'abaiſſer à un naturel trop tendre et contagieux.

Voilà, mon révérend Père, le jugement que votre illuſtre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'eſt une preuve de ma déférence; mais l'amitié paternelle, qui m'attache à lui depuis ſon enfance, ne m'a point aveuglé. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entièrement à vous,

TOURNEMINE, *jéſuite.*

Ce 23 décembre 1738.

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS SCIPION MAFFEI,

Auteur de la Mérope italienne, et de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.

MONSIEUR,

CEUX dont les Italiens modernes, et les autres peuples ont preſque tout appris, les Grecs et les Romains, adreſſaient leurs ouvrages, ſans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis, et aux maîtres de l'art. C'eſt à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope françaiſe.

Les Italiens qui ont été les reſtaurateurs de preſque tous les beaux arts, et les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui ſous les yeux de *Léon X* firent renaître la tragédie ; et vous êtes le premier, Monſieur, qui dans ce ſiècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, ſouvent étrangères au ſujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuſe nation ; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie ſans galanterie, une tragédie digne des

beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'Athalie : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie, c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'Athalie ; et si notre admirable *Racine* a mis plus d'art de poésie et de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (et il faut de tels précepteurs aux rois) *Aristote*, cet esprit si étendu, si juste et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, *Aristote*, dans sa poétique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de *Mérope* et de son fils étaient le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient

de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très-peu de fragmens, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide*; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le cardinal de *Richelieu* qui recherchait toute sorte de gloire, et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du palais-royal, pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une Mérope sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, *Desmarêts* et de *Chapelain*; mais toute la puissance du cardinal de *Richelieu* ne pouvait

donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; et tout ce qu'il pouvait et devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

M. *Gilbert*, résident de la célèbre reine *Christine*, donna en 1643 sa Mérope, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'académie française, auteur d'une Cléopâtre, jouée avec quelque succès, fit représenter sa Mérope en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage, c'était en effet le défaut de génie, et la froideur de la versification; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, et le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. *de la Grange* fit jouer son Amasis, qui n'est autre chose que le sujet de Mérope, sous d'autres noms: la galanterie règne aussi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle

de *la Chapelle ;* mais auſſi elle eſt conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt ; elle eſt écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un ſuccès éclatant, *et habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudiſſemens, et c'eſt une des pièces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au public.

Avant et après Amaſis, nous avons eu beaucoup de tragédies ſur des ſujets à peu près ſemblables, dans leſquels une mère va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même, et le reconnaît dans l'inſtant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir ſur notre théâtre cette ſituation frappante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même, et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réuſſir, du moins pour un temps, le Camma de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un petit épiſode d'amour, ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout ſe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monſieur, que cette malheureuſe coutume d'accabler nos tragédies d'un épiſode inutile de galanterie ſoit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie ; c'eſt lui, au con-

ſont faits, ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, et j'ajoute que je reſpecte plus *Corneille*, et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au haſard de ſes défauts.

On a donné une Mérope ſur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de *Charles II*, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint ſi mal cette paſſion. L'amour ridiculement amené, et traité de même, eſt encore le défaut le moins monſtrueux de la Mérope anglaiſe. Le jeune *Egiſthe*, tiré de ſa priſon par une fille d'honneur, amoureuſe de lui, eſt conduit devant la reine, qui lui préſente une coupe de poiſon et un poignard, et qui lui dit: „ Si tu n'avales le poiſon, ce poignard va „ ſervir à tuer ta maîtreſſe. " Le jeune homme boit, et on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte, annoncer froidement à *Mérope*, qu'il eſt ſon fils, et qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'eſt opéré? „ Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avait „ mis du jus de pavot au lieu de poiſon dans la „ coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru

„ mort: j'ai appris en m'éveillant que j'étais votre „ fils, et ſur le champ j'ai tué le tyran." Ainſi finit la tragédie.

Elle fut ſans doute mal reçue : mais n'eſt-il pas bien étrange qu'on l'ait repréſentée ? N'eſt-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'eſt pas encore épuré ? Il ſemble que la même cauſe, qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la muſique, leur ôte auſſi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philoſophes de la terre, n'eſt pas auſſi fertile pour les beaux arts ; et ſi les Anglais ne s'appliquent ſérieuſement à ſuivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addiſſon* et *Pope*, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais tandis que le ſujet de Mérope était ainſi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie ſelon le goût des anciens. Dans ce ſeizième ſiècle, qui ſera fameux dans tous les ſiècles, le comte de *Torelli* avait donné ſa Mérope avec des chœurs. Il paraît que ſi M. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre français, qui ſont l'air romaneſque, l'amour inutile, et les épiſodes ; et que ſi l'auteur anglais a pouſſé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'abſurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui ſont le vide d'action, et la déclamation. Enfin, Monſieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos

compatriotes des modèles en plus d'un genre ; vous leur avez donné dans votre Mérope l'exemple d'une tragédie ſimple et intéreſſante.

J'en fus ſaiſi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux ſur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je ſuis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des tréſors qui ne ſont point nés dans ſon ſein. Mon envie de traduire votre Mérope redoubla, lorſque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'apperçus qu'en aimant l'auteur, je me ſentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage ; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abſolument impoſſible de la faire paſſer ſur notre théâtre français. Notre délicateſſe eſt devenue exceſſive : nous ſommes peut-être des Sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons ſupporter cet air naïf et ruſtique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne ſouffrit pas chez nous le jeune *Egiſthe*, feſant préſent de ſon anneau à celui qui l'arrête, et qui s'empare de cette bague. Je n'oſerais haſarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonſtance où il ſe trouve autoriſe cette mépriſe.

Nos uſages, qui probablement permettent tant de choſes que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de repréſenter le tyran de *Mérope*.

l'aſſaſſi-

l'assassin de son époux & de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par *Mérope* au tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le temps que la fleur de la jeunesse ornait encore mon visage?* Ces entretiens sont naturels; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que *Mérope* fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuit deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettaient encore moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egisthe* à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; et ces traits sont bien différens à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences, que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre

ouvrage, qui me paraiſſent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Creſphonte*, et qui lui prend ſa bague, lui dit :

Or dunque in tuo paeſe i ſervi
Han di coteſte gemme ? Un bel paeſe
Fia queſto tuo ; nel noſtro una tal gemma
Ad un dito regal non ſconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce eſt écrite; parce que le temps qui me preſſe ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

„ Les eſclaves chez vous portent de tels joyaux !
„ Votre pays doit être un beau pays, ſans doute ;
„ Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuſe d'épouſer après vingt ans l'aſſaſſin reconnu de ſa famille :

La donna, come ſai, ricuſa e brama.

„ La femme, comme on ſait, nous refuſe et déſire.

La ſuivante de la reine répond au tyran, qui la preſſe de diſpoſer ſa maîtreſſe au mariage :

. . . . . *Diſſimulato in vano*
Soffre di febre aſſalto ; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar ſuoi ſpirti.

„ On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
„ Accordez quelque temps pour lui rendre ſes forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard *Polydore* demande à un homme de la cour de *Mérope*, qui il eſt ? Je ſuis *Euriſes*, le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polydore* alors, en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Neſtor* d'*Homère*.

. . . . . Egli era umano
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quando ei feſteggiò con bella pompa
Le ſue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque ſei quel fanciullin che in carro
Silvia condur ſolea quaſi per pompa:
Parmi l'altr' ieri. O quanto ſiete preſti,
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
Che noi diam loco!

„ Oh ! qu'il était humain ! qu'il était libéral !
„ Que dès qu'il paraiſſait on lui feſait d'honneur !
„ Je me ſouviens encor du feſtin qu'il donna,
„ De tout cet appareil, alors qu'il épouſa
„ La fille de Glicon et de cette Olimpie,
„ La belle-ſœur d'Hipparque. Euriſes, c'eſt donc vous ?
„ Vous, cet aimable enfant, que ſi ſouvent Silvie
„ Se feſait un plaiſir de conduire à la cour ?
„ Je crois que c'eſt hier. O que vous êtes prompte !
„ Que vous croiſſez, jeuneſſe ! et que dans vos beaux jours
„ Vous nous avertiſſez de vous céder la place !

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond :

. . . . . *Oh curioſo*
Punto t' non ſon : paſſò ſtagione : aſſai
Veduti ho ſagrificj, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Creſfonte
Incominciò a regnar. Quella fù pompa.
Ora più non ſi fanno a queſti tempi
Di cotai ſagrificj. Più di cento
Fur le beſtie ſvenate : i Sacerdoti
Riſplendean tutti, e dove ti volgeſſi
Altro non ſi vedea che argento ed oro.

» . . . . . Je ſuis ſans curioſité.
» Le temps en eſt paſſé, mes yeux ont aſſez vu
» De ces apprêts d'hymen, et de ces ſacrifices.
» Je me ſouviens encore de cette pompe auguſte,
» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du règne de Creſphonte. Ah, le grand appareil!
» Il n'eſt plus aujourd'hui de ſemblables ſpectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés :
» Tous les prêtres brillaient, et les yeux éblouis
» Voyaient l'argent et l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits ſont naïfs : tout y eſt convenable à ceux que vous introduiſez ſur la ſcène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles euſſent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris et notre parterre veulent une autre eſpèce de ſimplicité. Notre ville pourrait même ſe vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la

Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, et Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, et notre ville eſt peuplée de près de huit cents mille habitans, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent preſque tous les jours.

Vous avez pu dans votre tragédie traduire cette élégante et ſimple comparaiſon de *Virgile :*

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui eſt le public.

Neſcis, heu neſcis noſtræ faſtidia Romæ :
Et pueri naſum rhinocerotis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir preſque tous leurs actes par une comparaiſon; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce ſoit les héros qui parlent, et non le poëte; et notre public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les princes, les miniſtres ne font point de comparaiſons poétiques.

Comment pourrais-je encore faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre

les principaux acteurs ; ce ſont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile qu'elle eſt depuis long-temps raſſaſiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité réprouve, combien de beautés je regrettais ! combien me plaiſait la ſimple nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, Monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de vous ſuivre, en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle : je l'ai donc faite différemment, mais je ſuis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait préſent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de ſon pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle eſt aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raiſon qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuſes, dans leſquelles on avait vu depuis peu le même ſujet ſous des noms différens. Enfin j'ai haſardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la

même matière différemment traitée. Il eſt arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où pluſieurs tableaux repréſentent le même ſujet. Les connaiſſeurs ſe plaiſent à remarquer les diverſes manières ; chacun ſaiſit ſelon ſon goût le caractère de chaque peintre ; c'eſt une eſpèce de concours qui ſert à la fois à perfectionner l'art, et à augmenter les lumières du public.

Si la Mérope françaiſe a eu le même ſuccès que la Mérope italienne, c'eſt à vous, Monſieur, que je le dois ; c'eſt à cette ſimplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a ſervi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, et je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du *Rucellai*.

Tu ſai pur che l'imagin della voce
Che riſponde da i ſaſſi, dove l'echo alberga,
Sempre nemica fù del noſtro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me ſuis apperçu, et j'ai dit, il y a longtemps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de ſuccès en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation françaiſe. Notre poéſie n'a

aucune des libertés de la vôtre, et c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiècles dans cet art ſi aimable et ſi difficile.

Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous ſuivre dans vos autres connaiſſances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former ſur votre goût dans la ſcience de l'hiſtoire; non pas dans cette ſcience vague et ſtérile des faits et des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeſte au monde, ſcience uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit! Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu, ont cauſé de maux, et qui ſuit ſur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puiſſances, et ce bouleverſement de tant d'empires.

C'eſt par-là que l'hiſtoire m'eſt précieuſe, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs et de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une ſtatue, avec cette

Inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT : inſcription auſſi belle, en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV APRES SA MORT.

Daignez ajouter, Monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

LETTRE

DE M. DE LA LINDELLE

A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS avez eu la politeſſe de dédier votre tragédie de Mérope à M. *Maffei*, et vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie et de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du théâtre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène françaiſe, et celles de la ſcène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour M. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vue que la vérité, et les progrès des arts, je ne

craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de penſer vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la Mérope de M. *Maffei*; mais à ſon ordinaire, avec plus de groſſièreté que de juſteſſe, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce ſatirique décrié n'avait ni aſſez de connaiſſance de la langue italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain et exempt d'erreur.

Voici ce que penſent les littérateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France et delà les monts. La Mérope leur paraît ſans contredit le ſujet le plus touchant et le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre; il eſt fort au-deſſus de celui d'Athalie, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas aſſaſſiner le petit *Joas*, et qu'elle eſt trompée par le grand-prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés; au lieu que dans la Mérope, c'eſt une mère qui, en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour et ſon eſpérance. L'intérêt de Mérope eſt tout autrement touchant que celui de la tragédie d'Athalie; mais il paraît que M. *Maffei* s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, et qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées, et le théâtre ſe trouve vide; défaut qui ne ſe pardonne aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, et partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue, et cela dès la première scène, où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le le mari et les enfans, et lui parler d'amour ; cela serait sifflé à Paris par les moins connaisseurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne sait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'est un voleur qui voulait lui prendre ses habits. Quelle petitesse ! quelle bassesse ! quelle stérilité ! Cela ne serait pas supportable dans une farce de la foire.

5. Le *Barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau ; ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle est écrite d'une manière digne de la scène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, est son fils. Il est pardonnable à une mère de tout craindre ; mais il fallait à une reine-mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes, le tyran *Polyphonte* raisonne de son prétendu amour avec la suivante de *Mérope*. Ces scènes froides et indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir

un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas presser les noces; parce que, dit-elle, sa maîtresse a *un assaut de fièvre*: et moi, Monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue, et une telle réponse, ne sont dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encore que quand la reine, croyant son fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, et le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encore qu'en mère affligée, et qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egisthe*, qui a été annoncé comme un voleur, et qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois; il est mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, et avant de le tuer elle l'interroge. *Egisthe* lui dit que son père est un vieillard; et à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, et de soupçonner qu'*Egisthe* pourrait bien être son fils? ne voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a substitué cette faute, et ce manque d'art et de génie, à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. *Egisthe* disait à la reine: *Ah! Polydore*,

mon père. Et ce *Polydore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiſthe.* Au nom de *Polydore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egiſthe* ne fût ſon fils ; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté ; mais on y a ſubſtitué un défaut encore plus grand.

10. Quand la reine eſt ridiculement et ſans raiſon en ſuſpens ſur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egiſthe* ſous ſa protection. Le jeune homme, qu'on devait repréſenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, et le remercie avec un aviliſſement et une baſſeſſe qui fait mal au cœur, et qui dégrade entièrement *Egiſthe.*

11. Enſuite *Mérope* et le tyran paſſent leur temps enſemble. *Mérope* évapore ſa colère en injures qui ne finiſſent point. Rien n'eſt plus froid que ces ſcènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ce ſont des ſcènes d'écolier. Toute ſcène qui n'eſt pas une eſpèce d'action, eſt inutile.

12. Il y a ſi peu d'art dans cette pièce, que l'auteur eſt toujours forcé d'employer des confidentes et des confidens pour remplir ſon théâtre. Le quatrième acte commence encore par une ſcène froide et inutile entre le tyran et la ſuivante: enſuite cette ſuivante rencontre le jeune *Egiſthe*, je ne ſais comment, et lui perſuade de ſe repoſer dans le veſtibule, afin que, quand il ſera endormi, la reine puiſſe le tuer tout à ſon aiſe. En effet

il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! et la reine vient pour la seconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette situation répétée deux fois est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie et de variété dans cette situation répétée; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, et la seconde fois avec une hache: quel effort de génie!

13. Enfin le vieillard *Polydore* arrive tout à propos, et empêche la reine de faire le coup: on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressans entre la mère et le fils, entr'eux deux et le tyran. Rien de tout cela: *Egisthe* s'enfuit et ne voit point sa mère; il n'a aucune scène avec elle, ce qui est encore un défaut de génie insupportable. *Mérope* demande au vieillard quelle récompense il veut; et ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son temps une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé et ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser; et pour y parvenir, il fait dire à *Mérope* qu'il va faire égorger tous les domestiques et les courtisans de cette princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur

la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15. Autre puérilité de collége. Le tyran dit à son confident : *Je sais l'art de régner, je ferai mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats*, &c. Quel homme a jamais pensé et prononcé de telles sottises ? Cette déclamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans Athalie fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encore *Mathan* parle-t-il raisonnablement ; mais ici, c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; et on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, Monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très-beau sujet, et une très-mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris que la représentation n'en serait pas achevée, et tous les gens sensés d'Italie en font très-peu de cas. C'est très-vainement que l'auteur dans ses voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa pièce bonne.

REPONSE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraiſſez bien redoutable; et ſi vous traitez ainſi M. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous! J'avoue que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces et d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs? Il y en a ſans doute dans la pièce de M. *Maffei*, et que j'oſe croire immortelles: telles ſont les ſcènes de la mère et du fils, et le récit à la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans et bien pathétiques. Vous prétendez que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté; mais Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres auteurs qui ont traité la Mérope? Pourquoi, avec les mêmes ſecours, n'ont-ils pas eu le même ſuccès? Cette ſeule raiſon ne prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet?

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que M. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penſer à *Mérope* que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils même. Je n'ai pu me ſervir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* ſe moque dans

dans ſes Satires, cela ſemblerait trop petit ſur notre théâtre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiècle et de ſa nation : mais par cette raiſon-là même, il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi, n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le tyran *Polyphonte* veuille abſolument épouſer *Mérope*. C'eſt peut-être là un défaut du ſujet ; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'intérêt qu'il produit eſt conſidérable. Le grand point eſt d'émouvoir et de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone et à Paris : voilà une grande réponſe aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections ! Il eſt vrai qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie, qu'on ne paſſerait pas en France : premièrement parce que les goûts, les bienſéances, les théâtres n'y ſont pas les mêmes ; ſecondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on repréſente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être auſſi exercés que nous en ce genre. Le beau monſtre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène* ; et il y a tant de *caſtrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Eſope* et les *Roſcius*. Mais ſi jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres ſont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aiſés à faire, leur nation plus ſenſible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance et la paix, etc.

PERSONNAGES.

MEROPE, veuve de *Creſphonte* Roi de Meſſène.

EGISTHE, fils de *Mérope*.

POLYPHONTE, tyran de Meſſène.

NARBAS, vieillard.

EURYCLES, favori de *Mérope*.

EROX, favori de *Polyphonte*.

ISMENIE, confidente de *Mérope*.

La ſcène eſt à Meſſène, dans le palais de Mérope.

MEROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRANDE Reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages.
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix:
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits:
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois,
Vous que tant de constance, et quinze ans de misère,
Font encor plus auguste, et nous rendent plus chère;
Vous pour qui tous les cœurs en secret réunis.....

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'eſpérer : déjà, d'un pas rapide,
Vos eſclaves en foule ont couru dans l'Elide ;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis, ſans doute, en de fidelles mains
Ce dépôt ſi ſacré, l'objet de tant d'alarmes.

MEROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes?
Egiſthe eſt-il vivant? Avez-vous conſervé
Cet enfant malheureux, le ſeul que j'ai ſauvé?
Ecartez ſoin de lui la main de l'homicide.
C'eſt votre fils, hélas! c'eſt le pur ſang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reſte précieux
Du plus juſte des rois, et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais quoi! cet intérêt, et ſi juſte, et ſi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

Je ſuis mère; et tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortez l'auguſte caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette;
Ses périls nourriſſaient ma tendreſſe inquiète:
Un ſi juſte intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot ſeul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la ſolitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.

Egiſthe, écrivait-il, mérite un meilleur ſort:
Il eſt digne de vous et des dieux dont il ſort:
En butte à tous les maux, ſa vertu les ſurmonte:
Eſpérez tout de lui: mais craignez Polyphonte.

ISMENIE.

De Polyphonte au moins prévenez les deſſeins;
Laiſſez paſſer l'empire en vos auguſtes mains.

MEROPE.

L'empire eſt à mon fils. Périſſe la marâtre,
Périſſe le cœur dur, de ſoi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le ſuprême rang,
Le barbare plaiſir d'hériter de ſon ſang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je reſpire?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours préſente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris: " Sauvez le roi, ſon épouſe et ſes fils. „
Je vois ces murs ſanglans, ces portes embraſées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écraſées,
Ces eſclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans ſon ſang, et fouillé de pouſſière,
Tournant encor vers moi ſa mourante paupière,
Creſphonte en expirant me ſerra dans ſes bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union ſi chère,
Sanglans et renverſés ſur le ſein de leur père,
A peine ſoulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs aſſaſſins.

Egiſthe échappa ſeul : un dieu prit ſa défenſe.
Veille ſur lui, grand Dieu, qui ſauvas ſon enfance ;
Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ſes déſerts au rang de ſes aïeux !
J'ai ſupporté quinze ans mes fers et ſon abſence ;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompenſe.

SCÈNE II.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLES.

MEROPE.

Hé bien ! Narbas ? mon fils ?

EURICLES.

Vous me voyez confus,
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, Madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olimpie, aux murs de Salmonée ;
Narbas eſt inconnu : le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas ! Narbas n'eſt plus ; j'ai tout perdu ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
Peut-être, ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas ramène un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURYCLES.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée et diſcrète,
A caché ſon voyage ainſi que ſa retraite :
Il veille ſur Egiſthe ; il craint ces aſſaſſins,
Qui du roi votre époux ont tranché les deſtins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.

Autant que je l'ai pu, j'assure son passage;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLES.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son trône; en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe, et ce peuple à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MEROPE.

Et le fort jusque-là pourrait nous avilir?
Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir?
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres?
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres?
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles Sujets, a donc péri pour vous?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire?

EURYCLES.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MEROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrais la justice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour;
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé ; Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes.
La fière ambition dont il eſt dévoré
Eſt inquiète, ardente, et n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pylos et d'Amphryſe,
S'il a ſauvé Meſſène, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir :
Il touche à la couronne ; et pour mieux la ravir,
Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De lois qu'il ne corrompe, et de ſang qu'il ne verſe :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi ! par-tout ſous mes pas le ſort creuſe un abyme !
Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte, un ſujet de qui les attentats....

EURYCLÈS.

Diſſimulez, Madame, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX

POLYPHONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur ſe déploie.
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis oppoſés qui déſolaient Meſſène,
Qui verſaient tant de ſang, qui formaient tant de haine,
Il ne reſte aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel ſoutien :

N.

Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raiſon, tout nous lie :
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais, je ſais que, blanchi ſous les armes,
Ce front triſte et ſévère a pour vous peu de charmes ;
Je ſais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans :
Mais la raiſon d'Etat connaît peu ces caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le ſceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire ;
Vous êtes de nos rois, et la fille, et la mère ;
Mais l'Etat veut un maître, et vous devez ſonger
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MEROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire et de vous épouſer ?
Moi, j'irai de mon fils, du ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte ?
Je mettrais en vos mains ſa mère et ſon Etat,
Et le bandeau des rois ſur le front d'un ſoldat ?

POLYPHONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat quand il l'a ſu défendre.
Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays, n'a pas beſoin d'aieux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie :
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie :

Ce ſang coula pour vous ; et malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti ! Vous, barbare, au mépris de nos lois !
Eſt-il d'autres parti que celui de vos rois ?
Eſt-ce là cette foi, ſi pure et ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ſes mânes trahis,
A ſa veuve éperdue, à ſon malheureux fils,
A ces dieux dont il ſort, et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire.
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander ſon trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Meſſène veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : et j'oſe me flatter
Que le vengeur du trône a ſeul droit d'y monter.
Egiſthe jeune encore, et ſans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage,
Tranſmis par la nature, ainſi qu'un héritage ;
C'eſt le fruit des travaux et du ſang répandu ;
C'eſt le prix du courage : et je crois qu'il m'eſt dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes ſurpriſe
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryſe,
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Preſque en votre préſence aſſaſſinés par eux,

Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chaſſant vos ennemis, défendant la patrie,
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, et mon rang, et mon titre :
La valeur fit ces droits, le ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne, il apprendra ſous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra ſi mon front ſoutiendra la couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, et plus noble, et plus grand ;
Je ſonge à reſſembler au dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mère,
Et de ſervir au fils, et d'exemple, et de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des ſoins ſi généreux,
Et ceſſez d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſez marcher ſur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu dont vous feriez l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point raviſſeur.
Imitez ſa juſtice ainſi que ſa vaillance,
Défendez votre roi, ſecourez l'innocence,
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez ſa mère à force de vertu ;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître :
Alors juſques à vous je deſcendrai peut-être.
Je pourrais m'abaiſſer ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLYPHONTE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que ſon ame fléchiſſe?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de ſon caprice?
Vous avez ſu du trône applanir le chemin;
Et pour vous y placer, vous attendez ſa main?

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchiſſe.
Mérope attend Egiſthe: et le peuple aujourd'hui,
Si ſon fils reparaît, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon père et ſes deux frères,
De ce trône ſanglant je m'ouvris les barrières:
En vain, dans ce palais, où la ſédition
Rempliſſait tout d'horreur et de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et ſombre
Couvrit mes attentats du ſecret de ſon ombre:
En vain, du ſang des rois, dont je ſuis l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont cru le défenſeur:
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide.
S'il reſte un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſſène eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de ſang et de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe.
Le ſouvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos dieux;
Les cris, le déſeſpoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.

Egiſthe eſt l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me ſervaient arracha ſon enfance:
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes couriers; ma juſte prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort, il peut ſe démentir;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

EROX.

Ah! livrez-vous ſans crainte à vos heureux deſtins.
La prudence eſt le dieu qui veille à vos deſſeins.
Vos ordres ſont ſuivis: déjà vos ſatellites
D'Elide et de Meſſène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, ſi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egiſthe, ils périſſent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle:
Aucun d'eux ne connaît ce ſang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge;
L'autre, comme un eſclave, et comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des lois il faut ſacrifier.

POLYPHONTE.

Hé bien encor ce crime, il m'eſt trop néceſſaire.
Mais en perdant le fils, j'ai beſoin de la mère;

J'ai beſoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'uſurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils ſont à moi :
Echauffés par l'eſpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême,
Appui de mes projets par tes ſoins dirigés,
Erox, va réunir les eſprits partagés ;
Que l'avare en ſecrette vende ſon ſuffrage ;
Aſſure au courtiſan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les eſprits :
Promets, donne, conjure, intimide, ébloui.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a ſu conduire ;
C'eſt encor peu de vaincre, il faut ſavoir ſéduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pouſſer l'art enfin juſqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE.

MEROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Egisthe !
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLES.

On n'a rien découvert, et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégoûtante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infectés ;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force ; et nos champs, et nos villes
Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLES.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe, quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe:
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLES.

(*à Iſménie.*)

Vous ſerez obéie. Allez, et qu'on l'amène.
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la reine.

MEROPE.

Je ſens que je vais prendre un inutile ſoin.
Mon déſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin:
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURYCLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je ſais que cet hymen offenſe votre gloire:
Mais je vois qu'on l'exige; et le ſort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maître.

Tel eſt le ſentiment des chefs et des ſoldats;
Et l'on croit....

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hymenée.

EURYCLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite,
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix
Et la néceſſité ſouveraine des lois,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah! que me dites-vous?

EURYCLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MEROPE.

Quoi! vous me demandez que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte!
Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs!

EURYCLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs;
Mais il eſt tout-puiſſant; mais rien ne lui réſiſte:
Il eſt ſans héritier, et vous aimez Egiſthe.

MEROPE.

Ah! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Ne parlez-vous toujours, et d'hymen, et d'empire?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il reſpire.

Cruel! apprenez-moi....

EURYCLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURYCLES, EGISTHE *enchaîné*, ISMENIE, Gardes.

EGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Iſménie.*

EST-CE là cette reine auguſte et malheureuſe,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuſe,
Retentit juſqu'à moi dans le fond des déſerts?

ISMENIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle. (*elle ſort.*)

EGISTHE.

O Dieu de l'univers!
Dieu, qui forma ſes traits, veille ſur ton image:
La vertu ſur le trône eſt ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'eſt-là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors ſi doux ait un cœur ſi cruel?
Approche, malheureux, et diſſipe tes craintes.
Réponds-moi: de quel ſang tes mains ſont-elles teintes?

EGISTHE.

O Reine! pardonnez. Le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.
(*à Euryclès.*)
Mon ame, en ſa préſence, étonnée, attendrie....

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?

EGISTHE.

Non: les champs de Messène,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?

EGISTHE.

J'en atteste le ciel, il fait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvais offrir ni présens ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,

Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être punis d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps enſanglanté.
Je fuyais; vos ſoldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLES.

Eh! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes?

MEROPE.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Creſphonte, ô Ciel!.. j'ai cru.. Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Creſphonte.
Jeux cruels du haſard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image et des rapports ſi doux?
Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe!

EURYCLES.

Rejetez donc, Madame, un ſoupçon qui l'accuſe;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

EGISTHE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends-je! en Elide! Ah! peut-être...
L'Elide... répondez... Narbas vous eſt connu?
Le nom d'Egiſthe au moins juſqu'à nous eſt venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

EGISTHE.

Mon père eſt un vieillard accablé de miſère;
Polyclète eſt ſon nom; mais Egiſthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triſte mortelle !
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

EGISTHE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits mon père vertueux
Fait le bien, ſuit les lois, et ne craint que les dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit eſt plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes ?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTHE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parlait ſouvent des troubles de Meſſène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Sur-tout de ſes vertus, dignes d'un autre prix :
Je me ſentais ému par ces triſtes récits.
De l'Elide en ſecret dédaignant la molleſſe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneſſe,
Servir ſous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;
Voilà le ſeul deſſein qui conduiſit mes pas.
Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours :
C'eſt ma première faute, elle a troublé mes jours.

Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable,

MEROPE.

Il ne l'eſt point, j'en crois ſon ingénuité :
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfeſante ;
C'eſt un infortuné que le ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, et qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiſthe ; Egiſthe eſt de ſon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage.
Pour le ſang de nos dieux quel horrible partage !
Si du moins...

SCENE III.

MEROPE, EGISTHE, EURYCLES, ISMENIE.

ISMENIE.

Ah ! Madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien....

MEROPE.

Quel trouble alarme tes eſprits ?

ISMENIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volagés
A ſon ambition prodiguent leurs ſuffrages.
Il eſt roi, c'en eſt fait.

EGISTHE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ſes aïeux.

Dieux! que plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre!
Errant, abandonné, je ſuis le moins à plaindre.
Tout homme a ſes malheurs.
(*on emmène Egiſthe.*)

EURYCLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit:
Vous avez trop bravé ſon offre et ſon crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous ſommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais juſtice; ils la refuſent tous.

EURYCLES.

Permettez que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'ETAT n'eſt point ingrat; non, Madame, on vous aime;
On vous conſerve encor l'honneur du diadème:
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez sa voix, Madame; elle eſt la voix des dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCENE V.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE.

EURYCLES.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous:
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups,
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus; les maux ont laſſé mon courage:
Mais, n'importe; parlez.

EURYCLES.

C'en eſt fait; et le ſort...
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi! mon fils!

EURYCLES.

Il eſt mort.
Il eſt trop vrai: déjà cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, et glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURYCLES

EURYCLES.

D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

EURYCLES.

Hélas! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez!

MEROPE.

Ce monstre est l'assassin?

EURYCLES.

Oui, Madame, on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Egisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux:
(*on apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)
Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MEROPE.

Ah! que me dites-vous? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.

O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
Quoi, ce monstre avait pris cette armure sacrée?

EURYCLES.

Celle qu'Egisthe même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux!
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLES.

C'était Narbas, c'était son déplorable guide;
Polyphonte l'avoue.

MEROPE.

Affreuse vérité!
Hélas! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture!
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin!

EURYCLES.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin?

SCENE VI.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE, EROX, Gardes de Polyphonte.

EROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être;
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Egisthe on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MEROPE.

Il y prend part, Erox, et je le crois ſans peine ;
Il en jouit du moins, et les deſtins l'ont mis
Au trône de Creſphonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage ;
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable,
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable :
C'eſt le devoir des rois, le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis :
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte eſt roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſſède, et mes biens, et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare ;
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

EROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.

SCENE VII.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE.

MEROPE.

NON, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURYCLES.

Madame, au nom des dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un ſceptre étranger au ſceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires!
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, et la mort un devoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
e n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
ette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
e l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
le quel front aborder la mère de ſon maître ?
uels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
e reviens ſans Egiſthe ; et Polyphonte eſt roi !
et heureux artiſan de fraudes et de crimes,
et aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
ui, nous perſécutant de climats en climats,
ema par-tout la mort, attachée à nos pas :
règne : il affermit le trône qu'il profane ;
y jouit en paix du ciel qui le condamne !
ieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
ieux ! dérobez Egiſthe au fer de ſes tyrans.
uidez-moi vers ſa mère, et qu'à ſes pieds je meure.
: vois, je reconnais cette triſte demeure ;
ù le meilleur des rois a reçu le trépas,
ù ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
élas ! après quinze ans d'exil et de miſère,
viens coûter encor des larmes à ſa mère.
qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
elque ami, dont la main me conduiſe à ſes yeux ;
icun ne ſe préſente à ma débile vue.
vois près d'une tombe une foule éperdue :
ntends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMENIE.

Quel est cet inconnu, dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite ?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, Madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouſe de Creſphonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ſes malheurs inouis ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Egiſthe, ô Dieux ! le malheureux Egiſthe !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus ?

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſſène a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O déſeſpoir ! ô mort que ma crainte a prédite !
Il eſt aſſaſſiné ? Mérope en eſt inſtruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ſes affreux deſtins.
C'eſt vous en dire aſſez ; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins !

ISMENIE.

Au déſeſpoir livrée
Mérope va mourir, ſon courage eſt vaincu :
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée ;
Mais avant de mourir elle ſera vengée :
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler ;
Au tombeau de Creſphonte elle va l'immoler.

Le roi qui l'a permis cherche à flatter ſa peine ;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir !
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *ſeule.*

Ce vieillard eſt ſans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle:
Il pleure ; et tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſthe un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLES, EGISTHE *enchaîné*, Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTHE.

EGISTHE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURYCLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui ſans doute, il le faut. Monſtre ! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

EGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins ſi ma bouche a connu l'impoſture.
J'avais dit à vos pieds la ſimple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez ſur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice ?
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en ſa faveur ?

MEROPE.

Quel intérêt ? barbare !

EGISTHE.

Hélas ! ſur ſon viſage
J'entrevois de la mort la douloureuſe image :
Que j'en ſuis attendri ! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon ſang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel ! à quel point on l'inſtruiſit à feindre !
Il m'arrache la vie, et ſemble encor me plaindre.
(*elle ſe jette dans les bras d'Iſménie.*)

EURYCLES.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois et la nature, et le ſang de nos rois.

EGISTHE.

A la cour de ces rois telle eſt donc la juſtice ?
On m'accueille, on me flatte, on réſout mon ſupplice.
Quel deſtin m'arrachait à mes triſtes forêts ?
Vieillard infortuné, quels ſeront vos regrets ?
Mère trop malheureuſe, et dont la voix ſi chère
M'avait prédit....

MEROPE.

Barbare ! il te reſte une mère.
Je ſerais mère encor ſans toi, ſans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTHE.

Si tel eſt mon malheur,
S'il était votre fils, je ſuis trop condamnable.
Mon cœur eſt innocent, mais ma main eſt coupable.
Que je ſuis malheureux ! Le ciel ſait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, et pour vous, et pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure....

EGISTHE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

EGISTHE.

Son nom eſt Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur !
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.
(*levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés....

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.
Hélas ! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère,
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTHE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MEROPE.

Son père !

EGISTHE *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime ;
Que je vous parle.

EURYCLES *emmène Egiſthe, et ferme le fond du théâtre.*

O Ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.

NARBAS *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egiſthe...

MEROPE *laiſſant tomber le poignard.*

Hé bien, Egiſthe?

NARBAS.

O Reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſthe...

MEROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Iſménie.*

Je me meurs!

ISMENIE.

Dieux puiſſans!

NARBAS *à Iſménie.*

Rappelez ſes eſprits.
Hélas! ce juſte excès de joie et de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remords qui la preſſe,
Vont conſumer ſes jours uſés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, barbare! eſt-ce vous? eſt-ce un ſonge trompeur?
Quoi! c'eſt vous? c'eſt mon fils? qu'il vienne, qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juſte tendreſſe.
(*à Iſménie.*)
Vous, cachez à jamais ce ſecret important,
Le ſalut de la reine et d'Egiſthe en dépend.

MEROPE.

Ah! quel nouveau danger empoiſonne ma joie!

Cher Egiſthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas, vous alliez l'égorger ;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,
En le reconnaiſſant vous aſſurez ſa perte.
Malgré la voix du ſang, feignez, diſſimulez ;
Le crime eſt ſur le trône, on vous pourſuit, tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURYCLES, NARBAS, ISMENIE.

EURYCLES.

Ah ! Madame, le roi commande qu'on ſaiſiſſe . . . .

MEROPE.

Qui ?

EURYCLES.

Ce jeune étranger qu'on deſtine au ſupplice.

MEROPE *avec tranſport.*

Hé bien, cet étranger, c'eſt mon fils, c'eſt mon ſang.
Narbas, on va plonger le couteau dans ſon flanc !
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'eſt mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi ? quelle entrepriſe exécrable et ſoudaine !
Pourquoi m'ôter Egiſthe ?

EURYCLES.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger ! qui ? lui ? ſait-il quelle eſt ſa mère ?

EURYCLES.

Nul ne ſoupçonne encor ce terrible myſtère.

MEROPE.

Courons à Polyphonte, implorons ſon appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLES.

Si les droits de ce fils ſont au roi quelque ombrage,
De ſon ſalut au moins votre hymen eſt le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le ſien.
Et dût ſa politique en être encor jalouſe,
Il faut qu'il ſerve Egiſthe, alors qu'il vous épouſe.

NARBAS.

Il vous épouſe ! lui ? quel coup de foudre ! ô Ciel !

MEROPE.

C'eſt mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLES.

Narbas, elle eſt forcée à lui donner la main.
Il peut venger Creſphonte.

NARBAS.

Il en eſt l'aſſaſſin.

MEROPE.

Lui ? ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même ; oui, ſes mains ſanguinaires
Ont égorgé d'Egiſthe, et le père, et les frères :
Je l'ai vu ſur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monſtre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Aſſaſſin de ſon prince, il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée ;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiſſans.
Les dieux ont pris pitié de ſes jours innocens ;
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite,
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte eſt ſon maître, et devient votre époux !

MEROPE.

Ah ! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURYCLES.

On vient : c'eſt Polyphonte.

MEROPE.

O Dieux ! eſt-il poſſible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe ſur-tout ta vue à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas ! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin diſſimulez, Madame.

EURYCLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Eurycles.*

Ah! cours; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas! J'espère en ta prudence:
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux! ce monstre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices, déjà par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MEROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MEROPE.

Vous?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

MEROPE.

Puiſſent ſes ennemis périr dans les ſupplices !
Mais ſi ce meurtrier, Seigneur, a des complices ;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas.....
Ceux dont la race impie a maſſacré le père,
Pourſuivront à jamais, et le fils, et la mère.
Si l'on pouvait.....

POLYPHONTE.

C'eſt-là ce que je veux ſavoir ;
Et déjà le coupable eſt mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il eſt entre vos mains ?

POLYPHONTE.

Oui, Madame, et j'eſpère
Percer en lui parlant ce ténébreux myſtère.

MEROPE.

Ah ! barbare !... A moi ſeule il faut qu'il ſoit remis.
Rendez-moi... Vous ſavez que vous l'avez promis.
(*à part.*)
O mon ſang ! ô mon fils ! quel ſort on vous prépare !
(*à Polyphonte.*)
Seigneur, ayez pitié.....

POLYPHONTE.

Quel tranſport vous égare ?
Il mourra.

MEROPE.

Lui ?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'inſtant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendreſſe,

Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en ſoupçonner ?
Quel eſt-il ?

MEROPE.

Eh ? Seigneur, à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déjà vous environne ?

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône : et ſûr de mon bonheur
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Creſphonte ;
Il y manquait ſa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.....

ISMENIE.

Eh, Madame !

MEROPE.

Ah ! Seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'aſſaſſin.

POLYPHONTE.

Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux ! dans l'horreur qui me preſſe,
Secourez une mère, et cachez ſa faibleſſe.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

A ſes emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin;
Je croirais que ſes yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux;
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux:
Telle eſt la loi du peuple; il le faut ſatisfaire.
Cet hymen m'aſſervit, et le fils, et la mère;
Et par ce nœud ſacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une eſclave utile à mes deſſeins.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine;
Au char de ma fortune il eſt temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler?
Que penſez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ſes diſcours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en ſuis frappé, Seigneur, et je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.
J'avoûrai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,

C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance ?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'Etat les veſtiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriſte.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſthe ?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le fort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

EROX.

Mérope, dans les pleurs mourant déſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos ſoins, le haſard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le haſard va ſouvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laiſſer le haſard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte ;
Elle affermit mon trône : il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple, ſous mes lois pour jamais engagé,
Croira ſon prince mort, et le croira vengé.
Mais répondez : Quel eſt ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de myſtère ?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main ?
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père :

venait implorer la grâce de ſon fils.

POLYPHONTE.

grâce ? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache.
ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
meurtrier, ſur-tout, excite mes ſoupçons.
urquoi, par quel capri e, et par quelles raiſons
reine, qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice ?
pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs,
joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

l'importe ſa pitié, ſa joie et ſa vengeance ?

POLYPHONTE.

ut m'importe, et de tout je ſuis en défiance.
le vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCENE II.

OLYPHONTE, EROX, EGISTHE, EURYCLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

REMPLISSEZ vos ſermens, ſongez à me venger :
à mes mains, à moi ſeule, on laiſſe la victime.

POLYPHONTE.

voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
gez-vous, baignez-vous au ſang du criminel ;
ur ſon corps ſanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Dieux !

EGISTHE *à Polyphonte.*

Tu vends mon ſang à l'hymen de la reine ;

Ma vie eſt peu de choſe, et je mourrai ſans peine:
Mais je ſuis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'eſt pour me protéger.
J'ai tué juſtement un injuſte adverſaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuſe, elle eſt mère:
Je bénirai ſes coups prêt à tomber ſur moi;
Et je n'accuſe ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oſes-tu, dans ta rage inſolente.....

MEROPE.

Eh! Seigneur, excuſez ſa jeuneſſe imprudente.
Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne ſait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je! quel diſcours! quelle ſurpriſe extrême!
Vous, le juſtifier!

MEROPE.

Qui moi, Seigneur?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement ſortirez-vous enfin?
De votre fils, Madame, eſt-ce ici l'aſſaſſin?

MEROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reſte,
Mon fils enveloppé dans un piége funeſte,
Sous les coups d'un barbare....

ISMENIE.

O Ciel! que faites-vous!

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards ſur lui ſe tournent ſans courroux!
Vous tremblez à ſa vue, et vos yeux s'attendriſſent!
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliſſent!

MEROPE.

ne les cache point; ils paraiſſent aſſez :
cauſe en eſt trop juſte, et vous la connaiſſez.

POLYPHONTE.

ur en tarir la ſource, il eſt temps qu'il expire.
'on l'immole, Soldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel ! qu'oſez-vous dire ?

EGISTHE.

oi ! de pitié pour moi tous vos ſens ſont ſaiſis !

POLYPHONTE.

'il meure.

MEROPE.

Il eſt....

POLYPHONTE.

Frappez.

EROPE, *ſe jetant entre Egiſthe & les ſoldats.*

Barbare ! il eſt mon fils.

EGISTHE.

)i ! votre fils ?

MEROPE *en l'embraſſant.*

Tu l'es: et ce ciel que j'atteſte,
ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
qui trop tard, hélas ! a deſſillé mes yeux,
remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTHE.

el miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

e telle impoſture a de quoi me ſurprendre.
is, ſa mère ? Qui ? vous, qui demandiez ſa mort ?

EGISTHE.

! ſi je meurs ſon fils, je rends grâce à mon ſort.

MEROPE.

Je ſuis ſa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Creſphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux ſi tu le veux m'accuſer d'impoſture :
Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut être frappé.
Oui, c'eſt mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, et ſur quelles alarmes ?

EGISTHE.

Va, je me crois ſon fils ; mes preuves ſont ſes larmes.
Mes ſentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était déſarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant ſera ſeule punie.
C'eſt trop.

MEROPE, *ſe jetant à ſes genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux ſont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope eſt à vos pieds :
Mérope les embraſſe et craint votre colère.
A cet effort affreux, jugez ſi je ſuis mère,
Jugez de mes tourmens : ma déteſtable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ſes jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'aſſaſſinez.
Son père eſt mort, hélas ! par un crime funeſte ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reſte :

Sauvez

Sauvez le ſang des dieux, et de vos ſouverains ;
Il eſt ſeul, ſans défenſe, il eſt entre vos mains.
Qu'il vive, et c'eſt aſſez. Heureuſe en mes miſères,
Lui ſeul il me rendra mon époux, et ſes frères.
Vous voyez avec moi ſes aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

EGISTHE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Creſphonte eſt mon père,
En ceſſant d'avilir, et ſa veuve, et ma mère.
Je ſais peu de mes droits quelle eſt la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouis.
Je me ſens né des rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière ;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-dieux dont on me fait ſortir.

POLYPHONTE *à Mérope.*

Hé bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte ;
Son courage me plaît ; je l'eſtime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prends ſous ma garde, il m'eſt déjà remis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTHE.

Vous, m'adopter ?

MEROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hymenée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver ?

MEROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître
Daignez...

POLYPHONTE.

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'appui,
Ou je dois me venger, et de vous, et de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grâce ou ſon ſupplice.
Vous êtes en un mot ſa mère ou ſa complice.
Choiſiſſez : mais ſachez qu'au ſortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en préſence des dieux.
Vous, Soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me ſuive.
(*à Mérope.*)
Je vous attends : voyez ſi vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon eſprit incertain;
Confirmez ſa naiſſance en me donnant la main.
Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'opprime.

Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.
Rendez-le à mon amour, à mon vain déſeſpoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTHE, *que les ſoldats emmènent.*

O Reine auguſte et chère !
O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, et de vous, et de moi :
Si je ſuis votre fils, je ſais mourir en roi.

SCENE III.

MEROPE *ſeule.*

CRUELS, vous l'enlevez, en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant déſiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réſervée au bourreau de ſon père.
Ah ! privez-moi de lui, cachez ſes pas errans
Dans le fond des déſerts, à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURYCLES.

MEROPE.

SAIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je ſais que de mon roi la perte eſt aſſurée,

Que déjà dans les fers Egiſthe eſt retenu,
Qu'on obſerve mes pas.

MEROPE.

C'eſt moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MEROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre ſon fils, peut le voir et ſe taire ?
J'ai parlé, c'en eſt fait : et je dois déformais
Réparer ma faibleſſe à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURYCLES, ISMENIE.

ISMENIE.

VOICI l'heure, Madame,
Qu'il vous faut raſſembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hymenée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il ſemble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inſpiré
A fait parler le dieu dans ſon temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteſte,
Il vient de déclarer cette union funeſte.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos ſermens ;
Meſſène en eſt témoin, les dieux en ſont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'alégreſſe ;
Et ne ſoupçonnant pas le chagrin qui vous preſſe,

Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur:
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour ſauver votre fils quelle funeſte voie !

MEROPE.

C'eſt un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eſt un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Hé bien, le déſeſpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi, ſous la garde des dieux.
Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe;
Ils ont aſſez long-temps trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs:
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je friſſonne. Ah! tout me déſeſpère.
On m'appelle, et mon fils eſt au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
(*aux ſacrificateurs.*)
Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendreſſe! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir ?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLES.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre deſtinée eſt encore incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran déſarmez la colère,
Conſervez une tête, hélas! ſi néceſſaire,
Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire!
Qui, moi, né de Mérope? et Creſphonte eſt mon père!
Son aſſaſſin triomphe; il commande, et je ſers!
Je ſuis le ſang d'Hercule, et je ſuis dans les fers!

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTHE.

Hé quoi! tous les malheurs aux humains réſervés!
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés?

Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai languis dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père;
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah! mon Père! ah! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissaient, mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdus: le tyran vient ici.

SCENE II.

POLYPHONTE, EGISTHE, NARBAS, EURYCLES, Gardes.

POLYPHONTE.

RETIREZ-VOUS (*); et toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Mon roi veut bien encor pour la derniere fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.

(*) Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.

Le préſent, l'avenir, et juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des cours, et ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu:
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître.
Si le haſard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en ſervant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ſes pas et les miens, viens aux pieds de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les dieux atteſte leur puiſſance,
Prends-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, et réponds-moi.

EGISTHE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre?
Tes diſcours, je l'avoue, ont de quoi me confondre.
Mais rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître.
Si c'eſt à Polyphonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des rois punit les aſſaſſins.

POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,

P..

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Hé bien, cette bonté qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCENE III.

ÆGISTHE, NARBAS, EURYCLES.

ÆGISTHE.

Ah! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule, instruis mon bras à me venger du crime:
Éclaire mon esprit du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle aux pieds de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon Prince, êtes-vous las de vivre?

EURYCLES.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez....

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTHE.

Ils m'éprouvaient sans doute.

MEROPE.

Eh! quel est ton dessein?

EGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis, vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
(*à Narbas, en l'embrassant.*)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURYCLES.

NARBAS.

QUE va-t-il faire? Hélas! tous mes soins sont trahis,
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifirait les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Egisthe reprendrait son empire usurpé:
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Egisthe va se perdre à force de courage:
Il désobéira, la mort est son partage.

EURYCLES.

Entendez-vous ces cris, dans les airs élancés?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYCLES.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte,
La reine en expirant a prévenu sa honte.
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah! son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURYCLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les sons de la trompette, et les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

EURYCLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLES.

Grâces aux immortels! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.
(*il sort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre!
O Dieux! rendez la force à ces bras énervés,

Pour le ſang de mes rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

Quel ſpectacle! Eſt-ce vous, Iſménie?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois?

ISMENIE.

Ah! laiſſez-moi reprendre, et la vie, et la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant? Que devient notre reine?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....

NARBAS.

Que fait Egiſthe?

ISMENIE.

Il eſt.... le digne fils des dieux;
Egiſthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMENIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hymenée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main;
Le prêtre prononçait les paroles ſacrées;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,

S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hymenée invoquait le trépas:
Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence.
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, ſemblable aux immortels:
Il court, c'était Egiſthe; il s'élance aux autels;
Il monte, il y ſaiſit d'une main aſſurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs ſont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monſtre audacieux.
Meurs, tyran, diſait-il; Dieux prenez vos victimes.
Erox, qui de ſon maître a ſervi tous les crimes,
Erox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager,
Lève une main hardie, et penſe le venger.
Egiſthe ſe retourne, enflammé de furie;
A côté de ſon maître il le jette ſans vie.
Le tyran ſe relève, il bleſſe le héros;
De leur ſang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inſpire de courage!
Quel tranſport animait ſes efforts et ſes pas!
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils, arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine;
C'eſt mon fils; déchirez ſa mère, et votre reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité;
Une foule d'amis, que ſon danger excite,
Entr'elle et ces ſoldats vole et ſe précipite.
Vous euſſiez vu ſoudain les autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans;

On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans;
On veut fuir; on revient, et la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule et dérobe Egiſthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée:
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris:
Venez. J'ignore encor ſi la reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le tyran n'eſt plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et ſoutiens l'innocence:
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O Ciel! conſerve Egiſthe, et que je meure en paix.
Ah! parmi ces ſoldats ne vois-je point la reine?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe ſanglante.)

MEROPE.

GUERRIERS, prêtres, amis, citoyens de Meſſène,
Au nom des dieux vengeurs, Peuples, écoutez-moi.

Je vous le jure encore, Egiſthe eſt votre roi:
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voyez traîné ſur la pouſſière,
C'eſt un monſtre ennemi des dieux et des humains:
Dans le ſein de Creſphonte il enfonça ſes mains.
Creſphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.
Il opprimait Meſſène, il uſurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.
(en courant vers Egiſthe qui arrive la hache à la main.)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'eſt le fils de vos rois, c'eſt le ſang de Creſphonte;
C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha ſon enfance.
Les dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces dieux
Que c'eſt-là votre roi qui combattait pour eux.

EGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés;
A votre délivrance, à ſon ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la miſère, à peine en ſon printemps,
Eût pu venger Meſſène, et punir les tyrans?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre.
Ecoutez: le ciel parle; entendez ſon tonnerre.

Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCENE VIII et dernière.

MEROPE, EGISTHE, ISMENIE, NARBAS, EURYCLES, Peuple.

EURYCLES.

Ah! montrez-vous, Madame, à la ville calmée!
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris:
Le peuple impatient verse des pleurs de joie;
Il adore le roi que le ciel lui renvoye,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour,
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est par-tout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O Roi! venez jouir du prix de la victoire.
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTHE.

Elle n'est point à moi; cette gloire est aux dieux:
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Fin du cinquième et dernier acte.

SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

Repréſentée, pour la première fois,
le 29 août 1748.

DISSERTATION

SUR

LA TRAGEDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL QUIRINI,

NOBLE VENITIEN, EVEQUE DE BRESCIA,

BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

Il était digne d'un génie tel que le vôtre, et d'un homme qui eſt à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'Egliſe ſous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais ſi tous les lettrés vous doivent de la reconnaiſſance, je vous en dois plus que perſonne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en ſi beaux vers la Henriade et le Poëme de Fontenoy. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés ſont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus reſpectables aux nations les noms de

Henri IV et de *Louis XV*, et pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, et ſur-tout aux premiers pontifes et à leurs miniſtres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces et groſſières de nos peuples ſeptentrionaux, et auxquelles nous devons aujourd'hui notre politeſſe, nos délices et notre gloire.

C'eſt ſous le grand *Léon X* que le théâtre grec renaquit, ainſi que l'éloquence. La Sophonisbe du célèbre prélat *Triſſino*, nonce du pape, eſt la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de ſiècles de barbarie, comme la Calandra du cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, et qui donnâtes au monde quelque idée de cette ſplendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ſes ſolemnités, et qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'eſt pas que votre langue harmonieuſe, féconde et flexible, ne ſoit propre à tous les ſujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la muſique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'eſt un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre Eminence dans une diſcuſſion littéraire Quelques perſonnes, accoutumées au ſtyle des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les uſages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maiſon ; mais je parle à un ſavant, à un ſage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, et dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent ſouvent de ſemblables recherches : je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des inſtructions que de recevoir des éloges.

PREMIERE PARTIE.

Des tragédies grecques imitées par quelques opéra italiens et français.

Un célèbre auteur de votre nation dit que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante et abandonnée cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, et qui lui rende ſes premiers honneurs; mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres, où des chœurs occupent preſque toujours la ſcène, et chantent des ſtrophes, des épodes et des antiſtrophes accompagnées d'une danſe grave; qu'aucune nation ne fait paraître ſes acteurs ſur des

eſpèces d'échaſſes, le viſage couvert d'un maſque qui exprime la douleur d'un côté et la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'eſt point notée et ſoutenue par des flûtes; il a ſans doute raiſon: je ne ſais ſi c'eſt à notre déſavantage. J'ignore ſi la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus impoſant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'eſt pas auſſi conſidéré depuis la renaiſſance des lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois uſé d'ingratitude envers les ſucceſſeurs des *Sophocles* et des *Euripides*; que nos théâtres ne ſont point de ces édifices ſuperbes dans leſquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes ſoins qu'eux de ces ſpectacles devenus ſi néceſſaires dans nos villes immenſes: on doit être entièrement de ſon opinion. *Et ſapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.*

Où trouver un ſpectacle qui nous donne une image de la ſcène grecque? c'eſt peut-être dans vos tragédies, nommées opéra, que cette image ſubſiſte. Quoi, me dira-t-on, un opéra italien aurait quelque reſſemblance avec le théâtre d'Athènes? oui. Le récitatif italien eſt préciſément la mélopée des anciens; c'eſt cette déclamation notée et ſoutenue par des inſtrumens de muſique. Cette mélopée, qui n'eſt ennuyeuſe que dans vos mauvaiſes tragédies-

tragédies-opéra, eſt admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis quelques années, et qui ſont liés eſſentiellement au ſujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils ſont exprimés avec une muſique différente du récitatif, comme la ſtrophe, l'épode et l'antiſtrophe étaient chantés chez les Grecs tout autrement que la mélopée des ſcènes. Ajoutez à ces reſſemblances, que dans pluſieurs tragédies-opéra du célèbre abbé *Métaſtaſio*, l'unité de lieu, d'action et de temps, eſt obſervée : ajoutez que ces pièces ſont pleines de cette poéſie d'expreſſion, et de cette élégance continue, qui embelliſſent le naturel ſans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le ſeul *Racine* a poſſédé parmi nous, et le ſeul *Addiſſon* chez les Anglais.

Je ſais que les tragédies ſi impoſantes par les charmes de la muſique, et par la magnificence du ſpectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité ; je ſais que ce défaut a fait des monſtres des pièces les plus belles, et d'ailleurs les plus régulières : il conſiſte à mettre dans toutes les ſcènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, et qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt et du bon ſens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, et qui a tiré beaucoup de ſes pièces de notre théâtre tragique,

a remédié, à force de génie, à ce défaut qui eſt devenu une néceſſité. Les paroles de ſes airs détachés ſont ſouvent des embelliſſemens du ſujet même: elles ſont paſſionnées, elles ſont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace*; j'en apporterai pour preuve cette ſtrophe touchante que chante *Arbace* accuſé et innocent:

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
E ſenza ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte:
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar.
Infelice in queſto ſtato,
Son da tutti abbandonato;
Meco ſola è l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encore cette autre ariette ſublime que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire ſervir ſa défaite même à ſa vengeance:

Spezza il furor del vento
Robuſta quercia avvezza
Di cento venti e cento
L'injurie a tolerar.
E ſe pur cade al ſuolo,
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento iſteſſo
Va contraſtando il mar.

Il y en a beaucoup de cette eſpèce ; mais que ſont des beautés hors de place ? et qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi *Œdipe* et *Oreſte* avaient, au moment de la reconnaiſſance, chanté des petits airs fredonnés, et débité des comparaiſons à *Jocaſte* et à *Electre* ? Il faut donc avouer que l'opéra, en ſéduiſant les Italiens par les agrémens de la muſique, a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il feſait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort, notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ; elle eſt plus languiſſante ; elle ne permet jamais que les ſcènes aient leur juſte étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une eſpèce de chanſon.

Que ceux qui ſont au fait de la vraie littérature des autres nations, et qui ne bornent pas leur ſcience aux airs de nos ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans la Clemenza di Tito, entre *Titus* et ſon favori, qui a conſpiré contre lui ; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles.

Siam ſoli, il tuo Sovrano
Non è preſente ; apri il tuo core a Tito,
Confida ti all' amico ; io ti prometto
Qu'Auguſto no'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle

leçon de tous les rois, et le charme de tous les hommes.

. . . . *Il torre' altrui la vita*
E facoltà commune
Al più vil della terra; il darla è solo
De' numi, e de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont pas ſupérieures; ces deux ſcènes dignes de *Corneille* quand il n'eſt pas déclamateur, et de *Racine* quand il n'eſt pas faible; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'opéra, mais ſur les nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les ſcènes les plus étendues de nos tragédies en muſique. De pareils morceaux ne ſeraient pas ſupportés ſur notre théâtre lyrique, qui ne ſe ſoutient guère que par des maximes de galanterie, et par des paſſions manquées, à l'exception d'*Armide*, et de belles ſcènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui ſont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils ſont moins liés au ſujet. Les paroles y ſont preſque toujours aſſervies aux muſiciens, qui, ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles et énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oiſives, vagues, étrangères à l'action, et ajuſtées comme

on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Thésée*, reconnu par son père sur le point d'être emprisonné par lui, et ces ridicules paroles :

Le plus sage
S'enflamme et s'engage,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'Atis, Armide, Thésée, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse, ressemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enseigne pas la vertu, *et regat iratos, et amet peccare timentes*; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité, que ces tragédies-opéra sont la copie et la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en sont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités: elles en sont la destruction,

parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à ſe connaître en ſons plus qu'en eſprit, à préférer leurs oreilles à leur âme, les roulades à des penſées ſublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus inſipides et les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce mélange heureux de ſcènes, de chœurs, de danſes, de ſymphonies, et de cette variété de décorations, ſubjugue juſqu'au critique même; et la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'eſt jamais fréquentée par les mêmes perſonnes auſſi aſſidument qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, ſévères, ne ſont pas les plus recherchées par le vulgaire: ſi on repréſente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois les Fêtes Vénitiennes: un poëme épique eſt moins lu que des épigrammes licencieuſes; un petit roman ſera mieux débité que l'hiſtoire du préſident de *Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres; mais on ſe diſpute des figures eſtropiées qui viennent de la Chine, et des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent ſur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.

HEUREUSEMENT la bonne et vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur, nommé *Mairet*, fut le premier qui, en imitant la Sophonisbe du *Trissino*, introduisit la règle des trois unités que vous aviez prises des Grecs. Peu à peu notre scène s'épura et se défit de l'indécence et de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres, et qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans et plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste*,

Cinna, *Céſar*, *Cornélie*, plus reſpectables que des héros fabuleux, parlèrent ſouvent ſur notre ſcène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la ſcène françaiſe l'ait emporté en tout ſur celle des Grecs, et doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque reſpect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont ſuivis ne faſſent ſouvent beaucoup plus de plaiſir. On reſpecte *Homère*, mais on lit le Taſſe; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expreſſions plus adroites, à lier les ſcènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laiſſe jamais le théâtre vide, et qui fait venir et ſortir avec raiſon les perſonnages. C'eſt à quoi les anciens ont ſouvent manqué, et c'eſt en quoi le *Triſſino* les a malheureuſement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* et *Euripide* euſſent regardé la première ſcène de Bajazet comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les queſtions qu'il fait, qu'il médite une grande entrepriſe.

Que

Que feſaient cependant nos braves janiſſaires ?
Rendent-ils au Sultan des hommages ſincères ?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu ?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me ſuivraient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir ?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe enſuite ſes deſſeins, et rend compte de ſes actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des paſſions, ces combats de ſentimens oppoſés, ces diſcours animés de rivaux et de rivales, ces conteſtations intéreſſantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces ſituations ſi bien ménagées les auraient étonnés. Ils euſſent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolyte* ſoit amoureux aſſez froidement d'*Aricie*, et que ſon gouverneur lui faſſe des leçons de galanterie ; qu'il diſe :

Vous-même, où ſeriez-vous,
Si toujours votre mère, à l'amour oppoſée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théſée ?

Paroles tirées du Paſtor fido, et bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils euſſent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale !
. . . . . Hippolyte aime, et je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offenſait le reſpect, qu'importunait la plainte ;
Ce tigre ; que jamais je n'abordai ſans crainte,
Soumis, apprivoiſé, reconnaît un vainqueur.

Ce déſeſpoir de *Phèdre*, en découvrant ſa rivale, vaut certainement un peu mieux que la ſatire des femmes que fait ſi longuement et ſi mal-à-propos l'*Hippolyte* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais perſonnage de comédie. Les Grecs auraient ſur-tout été ſurpris de cette foule de traits ſublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point ſur eux ce vers:

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût.

Et cette réponſe, peut-être encore plus belle et plus paſſionnée, que fait *Hermione* à *Oreſte*, lorſqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureuſement qu'elle eſt obéie, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'aſſaſſiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O Dieux ! quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné ſon trépas ?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante inſenſée ?

Je citerai encore ici ce que dit *Céſar*, quand on lui préſente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais, je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, et je dis que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, et qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même dans quelques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages, du temps du cardinal de *Richelieu;* c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le Venceslas de *Rotrou* est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes et de mauvaises qualités; un père tendre et faible; et il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid* et *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encore des sujets feints : il est bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine espagnol qui eut le nom de *Cid;* mais presqu'aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans Zaïre et dans Alzire, si j'ose en parler, et je

n'en parle que pour donner des exemples connus, tout eſt feint juſqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le père *Brumoy* a pu dire dans ſon théâtre des Grecs que la tragédie ne peut ſouffrir de ſujets feints, et que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuiſe à chercher la raiſon d'une choſe qui n'eſt pas. „ Je crois en „ trouver une raiſon, dit-il, dans la nature de „ l'eſprit humain : il n'y a que la vraiſemblance „ dont il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vrai- „ ſemblable que des faits auſſi grands que ceux „ de la tragédie ſoient abſolument inconnus ; ſi „ donc le poëte invente tout le ſujet juſqu'aux „ noms, le ſpectateur ſe révolte, tout lui paraît „ incroyable, et la pièce manque ſon effet faute „ de vraiſemblance."

Premièrement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement, il eſt faux que ces ſujets ne réuſſiſſent point ; l'expérience du contraire dépoſe contre le père *Brumoy*. En troiſième lieu, la raiſon qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, eſt encore très-fauſſe ; c'eſt aſſurément ne pas connaître le cœur humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un ſujet de pure invention, et un ſujet vrai, mais ignoré, font abſolument la même choſe pour les ſpectateurs ;

et comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les temps et de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres avant qu'il fût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique. Il ne prend pas aſſurément cette peine; il ſe laiſſe attendrir quand la pièce eſt touchante, et il ne s'aviſe pas de dire, en voyant Polyeucte, je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* et de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait ſeulement remarquer que les pièces de ce genre ſont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans Sénèque le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* et de *Cinna* dans Sénèque le philoſophe; mais il fallait tirer *Sévère* et *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit et dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs et des plus utiles que nous ayons; et je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail et ſon goût.

Je reviens, et je dis que ce ſerait manquer d'ame et de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène françaiſe eſt au-deſſus de la ſcène grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui ſont ſans nombre. Mais auſſi on ſerait bien partial et bien injuſte, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a preſque par-tout affaibli tous les avantages que nous

avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'eſt preſque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalouſie et une rupture, et dénoué par un mariage : c'eſt une coquetterie continuelle, une ſimple comédie où des Princes ſont acteurs, et dans laquelle il y a quelquefois du ſang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces reſſemblent ſi fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique ; ils ont par-là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe et la magnificence de la déclamation ont été miſes en oubli. On s'eſt piqué de réciter des vers comme de la proſe : on n'a pas conſidéré qu'un langage au-deſſus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-deſſus du ton familier. Et ſi quelques acteurs ne s'étaient heureuſement corrigés de ces défauts, la tragédie ne ſerait bientôt parmi nous qu'une ſuite de converſations galantes, froidement récitées : auſſi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles ns la tragédie n'étaient connus que ſous le nom

de *l'Amoureux* et de *l'Amoureuſe*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel eſt votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans Oedipe, et dans Electre ? on n'aurait pas même compris le ſens d'une telle demande. La ſcène françaiſe s'eſt lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour eſt une paſſion furieuſe et terrible, et vraiment digne du théâtre ; et par d'autres où le nom d'amour n'eſt pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verſer tant de larmes que la nature. Le cœur n'eſt qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il eſt profondément attendri de la douloureuſe ſituation d'une mère, prête de perdre ſon fils ; c'eſt donc aſſurément par condeſcendance pour ſon ami, que *Deſpréaux* diſait :

..... De l'amour la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.

La route de la nature eſt cent fois plus ſûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frappans d'Iphigénie, ſont ceux où *Clytemneſtre* défend ſa fille, et non pas ceux où *Achille* défend ſon amante.

On a voulu donner dans Sémiramis un ſpectacle encore plus pathétique que dans Mérope ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il ſerait triſte, après que nos grands maîtres ont ſurpaſſé les Grecs en tant de choſes dans la

tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs repréſentations. Un des plus grands obſtacles qui s'oppoſent ſur notre théâtre à toute action grande et pathétique eſt la foule des ſpectateurs, confondue ſur la ſcène avec les acteurs : cette indécence ſe fit ſentir particulièrement à la première repréſentation de Sémiramis. La principale actrice de Londres, qui était préſente à ce ſpectacle, ne revenait point de ſon étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes aſſez ennemis de leurs plaiſirs, pour gâter ainſi le ſpectacle ſans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la ſuite aux repréſentations de Sémiramis, et il pourrait aiſément être ſupprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là ſeul, a ſuffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait ſans doute haſardés, ſi on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il eſt chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'eſt pas aſſurément le ſeul qui doive être corrigé. Je ne puis aſſez m'étonner ni me plaindre du peu de ſoin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y repréſente, et de la nation qui en fait ſes délices. Cinna, Athalie méritaient d'être repréſentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques

décorations du plus mauvais goût, et dans lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre et contre toute reiſon, les uns debout ſur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils ſont gênés et preſſés indécemment, et où ils ſe précipitent quelquefois en tumulte les uns ſur les autres, comme dans une ſédition populaire. On repréſente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, et avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin ſur-tout de l'intelligence et du bon goût qui règnent en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encore ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente et ſi polie. La dixième partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles et peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche et peuplé, et pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'oſe me flatter qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les arts et pour ma patrie; et que peut-être même un jour elle inſpirera aux magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville la noble envie d'imiter les magiſtrats d'Athènes et de Rome, et ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre conſtruit ſelon les règles doit être très-vaſte ; il doit repréſenter une partie d'une place publique, le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage, vu par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toujours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir et entendre également, en quelqu'endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de place aux acteurs ? De-là vient que la plupart des pièces ne ſont que de longues converſations ; toute action théâtrale eſt ſouvent manquée et ridicule. Cet abus ſubſiſte, comme tant d'autres, par la raiſon qu'il eſt établi, et parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus public n'eſt jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſte, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire à la pièce, et non pas de ces vains ſpectacles plus puérils que pompeux, de ces reſſources du décorateur qui ſuppléent à la ſtérilité du poëte, et qui amuſent les yeux, quand on ne ſait parler aux oreilles et à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on repréſentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans

toute l'exactitude poſſible. Un chevalier armé de toutes pièces entrait à cheval ſur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait paſſer au galop plus de deux cents gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère qui, ayant rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-temps qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſottiſes qui leurrent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilentа, petorrita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus;
Spectaret populum ludis attentius ipſis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monſeigneur, vous voyez que c'était une entrepriſe aſſez hardie de repréſenter *Sémiramis* aſſemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer ſon mariage ; l'ombre de *Ninus* ſortant de ſon tombeau, pour prévenir un inceſte, et pour venger ſa mort ; *Sémiramis* entrant dans ce mauſolée, et en ſortant expirante, et percée de

la main de ſon fils. Il était à craindre que ce ſpectacle ne révoltât : et d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les ſpectacles, accoutumés à des élégies amoureuſes, ſe liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grèce, on propoſait des prix pour ceux qui inventeraient des plaiſirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait fait pour faire tomber cette eſpèce de drame, vraiment terrible et tragique, on a pu y réuſſir ; on diſait et on écrivait de tous côtés que l'on ne croit plus aux revenans, et que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, et il ne ſera pas permis de ſe conformer à l'antiquité ? Quoi ! notre religion aura conſacré ces coups extraordinaires de la Providence, et il ſerait ridicule de les renouveler?

Les Romains philoſophes ne croyaient pas aux revenans du temps des Empereurs, et cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la Pharſale. Les Anglais ne croient pas aſſurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voient tous les jours avec plaiſir, dans la tragédie d'Hamlet, l'ombre d'un roi qui paraît ſur le théâtre dans une occaſion à peu près ſemblable à celle où l'on a vu à Paris le ſpectre de *Ninus*. Je ſuis bien loin aſſurément de juſtifier en tout la

tragédie d'Hamlet; c'eſt une pièce groſſière et barbare, qui ne ſerait pas ſupportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. *Hamlet* y devient fou au ſecond acte, et ſa maîtreſſe devient folle au troiſième; le prince tue le père de ſa maîtreſſe feignant de tuer un rat, et l'héroïne ſe jette dans la rivière. On fait ſa foſſe ſur le théâtre; des foſſoyeurs diſent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince *Hamlet* répond à leurs groſſièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps-là, un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, ſa mère et ſon beau-père boivent enſemble ſur le théâtre: on chante à table, on s'y querelle, on ſe bat, on ſe tue; on croirait que cet ouvrage eſt le fruit de l'imagination d'un ſauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités groſſières, qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais ſi abſurde et ſi barbare, on trouve dans Hamlet, par une bizarrerie encore plus grande, des traits ſublimes, dignes des plus grands génies. Il ſemble que la nature ſe ſoit plue à raſſembler dans la tête de *Shakeſpeare* ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que la groſſièreté ſans eſprit peut avoir de plus bas et de plus déteſtable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* eſt un des coups de

théâtre des plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits, et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule nature, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'Eschyle, intitulée *les Perses*. Pourquoi ? parce que *Darius*, dans Eschyle, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que dans Shakespeare, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets : elle n'est ni inutile, ni amenée par force ; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps et en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement ; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel, établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis*, le Pontife de Babylone, et ce que le successeur de *Samuel*

aurait pu dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer ſa condamnation.

Je vais plus avant, et j'oſe affirmer que lorſqu'un tel prodige eſt annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il eſt préparé, quand on eſt parvenu enfin juſqu'au point de le rendre néceſſaire, de le faire déſirer même par les ſpectateurs, il ſe place alors au rang des choſes naturelles.

On ſait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindici modus.

Je ne voudrais pas aſſurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire deſcendre *Diane* à la fin de la tragédie de Phèdre, ni *Minerve* dans l'Iphigénie en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakeſpeare*, faire apparaître à *Brutus* ſon mauvais génie. Je voudrais que de telles hardieſſes ne fuſſent employées que quand elles ſervent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue et de la terreur : et je voudrais, ſur-tout, que l'intervention de ces êtres ſurnaturels ne parût pas abſolument néceſſaire. Je m'explique : ſi le nœud d'un poëme tragique eſt tellement embrouillé, qu'on ne puiſſe ſe tirer d'embarras que par le ſecours d'un prodige, le ſpectateur ſent la gêne où l'auteur s'eſt mis, et la faibleſſe de la reſſource. Il ne voit qu'un écrivain qui ſe tire mal-adroi-

tement d'un mauvais pas. Plus d'illuſion, plus d'intérêt.

Quodcumque oſtendis mihi, ſic incredulus odi.

Mais je ſuppoſe que l'auteur d'une tragédie ſe fût propoſé pour but d'avertir les hommes que DIEU punit quelquefois des grands crimes par des voies extraordinaires; je ſuppoſe que ſa pièce fût conduite avec un tel art, que le ſpectateur attendit à tout moment l'ombre d'un prince aſſaſſiné, qui demande vengeance, ſans que cette apparition fût une reſſource abſolument néceſſaire à une intrigue embarraſſée: je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout temps et en tout pays.

Tel eſt, à peu près, l'artifice de la tragédie de Sémiramis, (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner.) On voit dès la première ſcène que tout doit ſe faire par le miniſtère céleſte; tout roule d'acte en acte ſur cette idée. C'eſt un dieu vengeur, qui inſpire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ſes proſpérités, ſi les cris de *Ninus* même ne fuſſent venus l'épouvanter au milieu de ſa gloire. C'eſt ce dieu qui ſe ſert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer ſon châtiment; et c'eſt de-là même que réſulte l'inſtruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avaient ſouvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainſi *Sophocle* finit

finit ſon Oedipe en diſant qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant ſa mort: ici toute la morale de la pièce eſt renfermée dans ces vers:

. . . . . Il eſt donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle.* Mais quelle inſtruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime ſi rare, et d'une punition plus rare encore? J'avoue que la cataſtrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas ſouvent; mais ce qui arrive tous les jours ſe trouve dans les derniers vers de la pièce:

. . . . . Apprenez tous du moins
Que les crimes ſecrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles ſur la terre où l'on ne puiſſe quelquefois s'appliquer ces vers; c'eſt par-là que les ſujets tragiques, le plus au-deſſus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, ſur-tout, appliquer à la tragédie de Sémiramis la morale par laquelle *Euripide* finit ſon Alceſte, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage: *Que les dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent ſurpaſſent les idées des mortels!*

Enfin, Monſeigneur, c'eſt uniquement parce que cet ouvrage reſpire la morale la plus pure, et même la plus ſévère, que je le préſente à votre Eminence. La véritable tragédie eſt l'école de la vertu; et la ſeule différence qui ſoit entre le théâtre épuré et les livres de morale, c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la tragédie toute en action, c'eſt qu'elle y eſt intéreſſante, et qu'elle ſe montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour inſtruire la terre, et pour bénir le ciel, et qui, par cette raiſon, fut appelé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, ſans doute, le long détail où je ſuis entré ſur des choſes qui n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait éclaircies, et qui le ſeraient, ſi votre Eminence daignait me communiquer ſes lumières ſur l'antiquité, dont elle a une ſi profonde connaiſſance.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie d'une eſpèce particulière, et qui demande un appareil peu commun ſur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Eſpagne, Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, et donné au théâtre plus de pompe et de dignité.

PERSONNAGES.

SEMIRAMIS, Reine de Babylone.
ARZACE ou NINIAS, fils de *Sémiramis.*
AZEMA, Princeſſe du ſang de *Bélus.*
ASSUR, Prince du ſang de *Bélus.*
OROES, Grand-Prêtre.
OTANE, Miniſtre attaché à *Sémiramis.*
MITRANE, ami d'*Arzace.*
CEDAR, attaché à *Aſſur.*
Gardes, Mages, Eſclaves, Suite.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente un vaſte périſtile, au fond duquel eſt le palais de Sémiramis. Les jardins en terraſſe ſont élevés au-deſſus du palais. Le temple des mages eſt à droite, et un mauſolée à gauche, orné d'obéliſques.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux eſclaves portent une coſſette dans le lointain.*

Oui, Mitrane, en ſecret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillans de ſa ſplendeur,
De ſon puiſſant génie imprime la grandeur !
Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ſes ondes :
Ce temple, ces jardins dans les airs ſoutenus,
Ce vaſte mauſolée où repoſe Ninus ?
Eternels monumens, moins admirables qu'elle !
C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle proſternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me ſont deſtinés :
Je vais dans ſon éclat voir cette reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eſt ſouvent bien trompeuſe;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment?

MITRANE.

Sémiramis, à ſes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eſt dévorée:
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conſerve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air ſombre, intimidé,
Et ſe frappant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de ſa bouche;
Elle invoque les dieux; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle eſt d'un tel état l'origine imprévue?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainſi?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous : ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus :
Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître,
Ce pur sang de Bélus et de nos Souverains,
Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains.
Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême,
Dans des jours de triomphe, au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux :
Un seul de ses regards adoucirait les dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cause ;
Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose :
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé !

MITRANE.

De ses chagrins mortels son esprit dégagé
Souvent reprend sa force et sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame si fière,
A qui les plus grands rois, sur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.
Mais lorsque, succombant au mal qui la déchire ;
Ses mains laissent flotter les rènes de l'empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !

Que par-tout le bonheur eſt mêlé d'amertume !
Qu'un trouble auſſi cruel m'agite et me conſume !
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accuſant le deſtin qui m'a ravi mon père,
En proie aux paſſions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux ſans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
Phradate m'était cher, et ſa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimait, il lui donna ſon fils ;
Ninias, notre eſpoir, à ſes mains fut remis.
Un même jour ravit et le fils et le père ;
Il s'impoſa dès-lors un exil volontaire ;
Mais enfin ſon exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces ;
Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne ſais en ces lieux quels ſeront mes deſtins.
Aux plaines d'Arbazan quelques ſuccès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont aſſez fait connaître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint impoſer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laiſſa tomber de ſon char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de ſa gloire :
Mais ſouvent dans les camps un ſoldat honoré
Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.
Mon père, en expirant, me dit que ma fortune
Irdait en ces lieux de la cauſe commune.

Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre,
Lui seul doit en juger, lui-seul doit les connaître ;
Sur mon sort, en secret, je dois le consulter,
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche : obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadème ;
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même, en secret, lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE *seul.*

Eh ! quelle est donc sur moi la volonté des dieux !
Que me réservent-ils ? et d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, aux pieds du sanctuaire ?
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas !
Dieux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre ?
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?
On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau, ou l'on suppose qu'ils sont entendus.)
Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux ;

De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite...
Les cris ont redoublé, mon ame eſt interdite.
Séjour ſombre et ſacré, mânes de ce grand roi,
Voix puiſſante des dieux, que voulez-vous de moi?

SCENE III.

ARZACE, le grand Mage OROES, Suite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au Mage d'Oroès.*

OUI, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens ſecrets que vous ſemblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux préſenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune et brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate à jamais la mémoire m'eſt chère;
Son fils me l'eſt encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par ſon ordre envoyés,
Où ſont-ils?

ARZACE.

Les voici.

(Les eſclaves donnent le coffre aux Mages, qui le poſent ſur un autel.)

OROES, *ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et avec douleur.*

C'est donc vous que je touche,
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse avec des sanglots ces tristes monumens
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes sermens!
Que l'on nous laisse seuls; allez: et vous, Mitrane,
De ce secret mystère écartez tout profane.

(*les Mages se retirent.*)

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois:
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à se glacer traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts....

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROES.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROES.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre :
Mais de qui ?

OROES.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains ;
Ont de leur trahison caché la trame impie ;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux ;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux :
Des plus obscurs complots il perce les abymes.

ARZACE.

Ah ! si ma faible main pouvait punir ces crimes !
Je ne sais ; mais l'aspect de ce fatal tombeau
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère ?

OROES.

Non, le ciel le défend ; un oracle sévère
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,
Habité par la mort et par les dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la justice ;
Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.
Je n'en puis dire plus ; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un geste, un seul de vos regards,

Ne trahiſſe un ſecret que mon dieu vous confie.
Il y va de ſa gloire et du ſort de l'Aſie,
Il y va de vos jours. Vous, Mages, approchez;
Que ces chers monumens ſous l'autel ſoient cachés.
(*la grande porte du palais s'ouvre, et ſe remplit de gardes. Aſſur paraît avec ſa ſuite d'un autre côté.*)
Déjà le palais s'ouvre, on entre chez la reine;
Vous voyez cet Aſſur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici ſur ſes pas un peuple de flatteurs.
A qui, Dieu tout-puiſſant, donnez-vous les grandeurs?
O monſtre!

ARZACE.

Quoi, Seigneur!

OROES.

Adieu. Quand la nuit ſombre
Sur ces coupables murs viendra jeter ſon ombre,
Je pourrai vous parler en préſence des dieux.
Redoutez-les, Arzace: ils ont ſur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *ſur le devant du théâtre, avec* MITRANE *qui reſte auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *et ſa ſuite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit que mon ame eſt émue!
Quels crimes! quelle cour! et qu'elle eſt peu connue!
Quoi! Ninus, quoi, mon maître eſt mort empoiſonné!
Et je ne vois que trop qu'Aſſur eſt ſoupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Aſſur tient ſa naiſſance,
Sa fière autorité veut de la déférence:

La reine le ménage, on craint de l'offenser ;
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui ?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Célar.*

Me trompé-je, Arzace à Babylone ?
Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil !

ASSUR.

Approchez ; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

ARZACE.

Mes services, Seigneur, et l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi ! la reine vous mande ?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien ?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, et j'aurais pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, et non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux vous l'apprendront peut-être ;
Mais ici, par moi seul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux ;
Je sais pour Azéma vos desseins et vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire :
Et mes profonds respects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui ? vous, associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate ?
Je veux bien par pitié vous donner un avis ;
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire :
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez :
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat,
Qui servit, et la reine, et vous-même, et l'Etat.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire ;
Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous, qui sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être : et je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCENE V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes :* OTANE *son confident va au-devant d'Assur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

SEIGNEUR, quittez ces lieux;
La reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains !

ASSUR *à l'un des siens.*

Sortons; et sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

SEMIRAMIS *avance sur la scène.*

OTANE *révenant à Séniramis.*

O Reine, rappelez votre force première;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SEMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir ?
(*elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abymes, fermez-vous; fantôme horrible, arrête :
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu ?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a dévancé le jour.

SEMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleſte,
Qui dans l'ombre des nuits pouſſe un cri ſi funeſte,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens ſeront prêts à finir.

OTANE.

Au ſein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :
Eſpérez dans ces dieux dont le bras ſe déploie.

SEMIRAMIS.

Arzace eſt dans ma cour !.. Ah ! je ſens qu'à ſon nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raiſon.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux ;
Qui d'un fatal hymen briſa le joug affreux.
Ninus en vous chaſſant de ſon lit et du trône ;
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévintes ſes coups ;
Babylone et la terre avaient beſoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déſerts par vous rendus fertiles,
Les ſauvages humains ſoumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naiſſans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puiſſant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A dépoſé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, ſi leur juſtice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,

D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?
Assur fut en effet plus coupable que vous ;
Sa main qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremblez point pourtant, et rien ne l'intimide.

SEMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens ;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, et je suis sans excuse ;
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez ;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre ;
J'y révère de loin cette fatale cendre ;
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal ?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée ;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, et dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vu ; ce n'est point une erreur passagère,
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;
Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.

Je veillais, je pensais au sort qui me menace,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassurait : tu sais quel est mon cœur.
Assur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice ;
Et je déteste en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer ;
Je m'occupais d'Arzace, et j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient consolée,
Ce ministre de mort a reparu soudain
Tout dégouttant de sang, et le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :
Cependant tout en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune, et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins, sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
Ce Mage révéré, que chérit Babylone ;
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois, en présence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.

Des rois Aſſyriens comme lui deſcendue,
Et plus près de ce trône, où je ſuis attendue,
Il penſe, en m'immolant à ſes ſecrets deſſeins,
Appuyer de mes droits ſes droits trop incertains.
Pour moi ſi Ninias, à qui, dès ſa naiſſance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance;
Si l'héritier du ſceptre à moi ſeule promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis;
S'il me donnait ſon cœur avec le rang ſuprême,
J'en atteſte l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes de Scythe, et ſes climats ſtériles,
Pleins de votre grand nom, ſont d'aſſez doux aſiles.
Le ſein de ces déſerts, où nâquit notre amour,
Eſt pour moi Babylone, et deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point ſa rage.
J'ai démêlé ſon ame, et j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu ſon cœur.
Votre gloire déjà lui fait aſſez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conſervez vos bontés, je brave ſon courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me ſuis vu d'abord admis en ſa préſence;
Elle m'a fait ſentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Aſſur avait d'orgueil;
Et relevant mon front, proſterné vers ſon trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

ARZACE, écoutez-moi; cet empire indompté
Vous doit ſon nouveau luſtre, et moi, ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul, portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en eſt la récompenſe:
Je ne ſerai qu'à vous; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop ſimple et trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits et de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un héros, et le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître;
Il abuſe en ces lieux de ſon pouvoir fatal;
Il eſt inexorable.... il eſt votre rival.

ARZACE.

Il vous aime! qui? lui!

AZEMA.

Ce cœur ſombre et farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux eſclave, et tyran tour à tour,
S'eſt-il flatté de plaire, et connaît-il l'amour?

Mais la reine a paru, tout s'eſt calmé ſoudain,
Tout a ſenti le poids du pouvoir ſouverain.
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque uſage,
La reine hait Aſſur, l'obſerve, le ménage:
Ils ſe craignent l'un l'autre, et tout prêts d'éclater,
Quelque intérêt ſecret ſemble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à ſon nom courroucée;
La rougeur de ſon front trahiſſait ſa penſée;
Son cœur paraiſſait plein d'un long reſſentiment;
Mais ſouvent à la cour tout change en un moment.
Retournez et parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à ſon trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix ſecondera mes vœux et votre eſpoir;
Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la reſpecte et l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envirai peu les ſiens.
Le monde eſt à ſes pieds, mais Arzace eſt aux miens.
Allez. Aſſur paraît.

ARZACE.

Qui? ce traître, à ſa vue,
D'un invincible horreur je ſens mon ame émue.

SCENE II.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZÉMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, et vois enfin ſi les temps ſont venus
De lui porter des coups trop long-temps retenus.
(*Cédar ſort.*)
Quoi! je le vois encore, il brave encor ma haine?

ARZACE.

Vous voyez un ſujet protégé par ſa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un ſujet quel eſt le digne prix?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir ſon ſang qu'au ſang de ſes ancêtres?
Et que Ninias épouſe en ſon berceau..

ARZACE.

Je ſais que Ninias, Seigneur, eſt au tombeau,
Que ſon père avec lui mourut d'un coup funeſte;
Il me ſuffit.

ASSUR.

Hé bien, apprenez donc le reſte.
Sachez que de Ninus le droit m'eſt aſſuré,
Qu'entre ſon trône et moi je ne vois qu'un degré:
Que la reine m'écoute, et ſouvent ſacrifie
A mes juſtes conſeils un ſujet qui s'oublie;
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer.

ARZACE.

Inſtruit à reſpecter le ſang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,

Je fais ce qu'on vous doit, sur-tout en ces climats,
Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la princesse.
Vos intérêts présens, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'Etat, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :
J'aime : et j'ajouterais, Seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;
Je n'en reçois que d'elle, et de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puissance ;
Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance :
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

MADAME, son audace est trop long-temps soufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un objet plus noble et plus digne de nous ?

AZEMA.

En est-il ? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière;
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper;
L'univers nous appelle, et va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême:
Cet aſtre ſi brillant, ſi long-temps reſpecté,
Penche vers ſon déclin, ſans force et ſans clarté.
On le voit, on murmure, et déjà Babylone
Demande à haute voix un hérifier du trône.
Ce mot en dit aſſez: vous connaiſſez mes droits;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible;*
Mais pour vous et pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'Etat dépendait d'un ſoupir.
Un ſentiment plus digne, et de l'un, et de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, et commander au vôtre.
Vos aïeux ſont les miens, et nous les trahiſſons,
Nous perdons l'univers, ſi nous nous diviſons.
Je puis vous étonner; cet auſtère langage
Effarouche aiſément les grâces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous ſortez,
A tous ces demi-dieux que vous repréſentez.
Long-temps foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Uſurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des lois, ou des fers,
Une femme impoſa ſilence à l'univers.
De ſa grandeur qui tombe affermiſſez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, poſſédez ſon courage.

L'amour à vos genoux ne doit se présenter,
Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre ; et du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZEMA.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai sur-tout, quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
Je connais nos aïeux, mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros, que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice :
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins ;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus secrète.
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés ;
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière ;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras :
J'ignore son offense, et je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choisisse
Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez ;
Je ne connais ici que son pouvoir suprême :
Ma gloire est d'obéir, obéissez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

Obéir ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front,
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur ?

CEDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, et de ce long silence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie ;
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui, gagné par moi se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisans ! honte toujours nouvelle !
Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !
Quoi ! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrace,
Près du trône du monde à la seconde place !
La reine se bornait à la mort d'un époux ;
Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups.
Ninias, en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.

C'eſt en vain que, flattant l'orgueil de ſes appas,
J'avais cru chaque jour prendre ſur ſa jeuneſſe
Cet heureux aſcendant que les ſoins, la ſoupleſſe,
L'attention, le temps, ſavent ſi bien donner
Sur un cœur ſans deſſein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible et profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je fuis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans ſes mains aſſurées,
De l'Etat chancelant les rènes égarées,
Appaiſer le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, et combattre en héros.
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
Ce grand art d'impoſer même à la renommée
Fut l'art qui ſous ſon joug enchaîna les eſprits:
L'univers à ſes pieds demeure encor ſurpris.
Que dis-je? ſa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'impoſa ſon courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu conſpirer,
Mes amis conſternés n'ont ſu que l'admirer.

CEDAR.

Ce charme ſe diſſipe, et ce pouvoir chancelle.
Son génie égaré ſemble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble; et ſa crédulité
A depuis quelque temps en ſecret conſulté
Ces oracles menteurs d'un temple mépriſable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens et ſes vœux fatiguent les autels:
Elle devient ſemblable au reſte des mortels:
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons sa faiblesse.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine;
Oser me refuser, soulève ses Etats;
Et de tous les côtés le piége est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la reine vous cède et nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier?
De vous et d'Azéma l'union désirée
Rejoindra de nos rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'empire, et tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, sans doute, il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace?
Elle a favorisé son insolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.
Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux;
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence!
Nous verrons si l'ingrate, avec impunité,
Ose pousser à bout un complice irrité.

(*il veut sortir.*)

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEIGNEUR, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en ſecret vous voir et vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne ſoit témoin.

ASSUR.

A ſes ordres ſacrés j'obéis avec ſoin,
Otane, et j'attendrai ſa volonté ſuprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui ſemble odieux;
Mon aſpect importun lui fait baiſſer les yeux:
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèſent ſans doute,
Ses ſoudaines frayeurs interrompent le cours;
Son ſilence ſouvent répond à mes diſcours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'eſt elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SÉMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

SEIGNEUR, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui long-temps devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, et peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.
Par-tout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée:
Tranquille, j'oubliai, sans crainte et sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la justice;
Elle parle, je cède; et ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du temps,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au temps, de prévoir son outrage.
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux?

SEMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous!

ASSUR.

Je vous avoûrai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.

Craint-on, après quinze ans, ſes mânes en colère ?
Ils ſe ſeraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je ſuis épouvanté, mais c'eſt de vos remords.
Ah ! ne conſultez point d'oracles inutiles :
C'eſt par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inouï, qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à ſon tour,
Peut-il vous effrayer par tous ſes vains preſtiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eſt point de prodiges:
Ils ſont l'appât groſſier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais ſi quelque intérêt, plus noble et plus ſolide,
Eclaire votre eſprit, qu'un vain trouble intimide;
S'il vous faut de Bélus éterniſer le ſang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang.....

SEMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent ſans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon ſceptre on partage le faix;
Et le peuple et les dieux vont être ſatisfaits.
Vous le ſavez aſſez, mon ſuperbe courage
S'était fait une loi de régner ſans partage :
Je tins ſur mon hymen l'univers en ſuſpens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même ſeconde,
Me preſſait de donner des ſouverains au monde;
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le ſais, n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'eſpérer; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, ſans former un lien ſi fatal,
Le ſecond de la terre, et non pas mon égal.

C'était assez, Seigneur, et j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéis à sa voix;
Ecoutez son oracle, et recevez mes lois.
Babylone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau.
C'est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos desseins et votre politique;
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti,
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
De vous et d'Azéma mon successeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que mes droits et les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,
Si vous reconnaissez encor Sémiramis,
Si je puis soutenir la majesté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.
Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous,
Je serai souveraine, en prenant un époux.
Assemblez seulement les princes et les mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages;
Le don de mon empire et de ma liberté
Est l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence:
Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer.

Croyez-moi; les remords, à vos yeux mépriſables,
Sont la ſeule vertu qui reſte à des coupables.
Je vous parais timide et faible; déſormais
Connaiſſez la faibleſſe, elle eſt dans les forfaits.
Cette crainte n'eſt pas honteuſe au diadème;
Elle convient aux rois, et ſur-tout à vous-même:
Et je vous apprendrai qu'on peut, ſans s'avilir,
S'abaiſſer ſous les dieux, les craindre et les ſervir.

SCENE VIII.

ASSUR *ſeul.*

QUELS diſcours étonnans! quels projets! quel langage!
Eſt-ce crainte, artifice, ou faibleſſe, ou courage?
Prétend-elle en cédant raffermir ſes deſtins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes deſſeins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'eſt m'aſſurer du ſien que je dois ſeul attendre.
Ce que n'ont pu mes ſoins, et nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ſes attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de ſa chute;
Un oracle d'Egypte, un ſonge l'exécute?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles reſſorts font d'illuſtres deſtins!
Doutons encor de tout; voyons encor la reine.
Sa réſolution me paraît trop ſoudaine;
Trop de ſoins à mes yeux paraiſſent l'occuper:
Et qui change aiſément, eſt faible, ou veut tromper.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente un cabinet du palais.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main ſalutaire ?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour ſe déſarmer ?
Ils ont ouvert l'abyme, et l'ont daigné fermer :
C'eſt la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace ;
Ils ont changé mon ſort, ils ont conduit Arzace ;
Ils veulent mon hymen, ils veulent expier,
Par ce lien nouveau les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils diſpoſent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'impoſent.
Arzace, c'en eſt fait, je me rends, et je voi
Que tu devais régner ſur le monde et ſur moi.

OTANE.

Arzace ! lui ?

SEMIRAMIS.

Tu ſais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perſe, et ſubjuguais l'Aſie,
Ce héros, (ſous ſon père il combattait alors)
Ce héros entouré de captifs et de morts,
M'offrit, en rougiſſant, de ſes mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles ſanglantes.
A ſon premier aſpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir ſecret ſe ſentit entraîné ;

Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable ;
Le reſte des mortels me ſembla mépriſable.
Aſſur, qui m'obſervait, ne fut que trop jaloux ;
Dès-lors le nom d'Arzace aigriſſait ſon courroux.
Mais l'image d'Arzace occupa ma penſée,
Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée ;
Avant que cette voix, qui commande à mon cœur,
Me déſignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eſt beaucoup appaiſer ce ſuperbe courage,
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage ;
Qui, n'écoutant jamais de faibles ſentimens,
Veut des rois pour ſujets, et non pas pour amans.
Vous avez mépriſé juſqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiſſait votre empire ſuprême :
Et vos yeux ſur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaſſiez vous en appercevoir.
Quoi ! de l'amour enfin connaiſſez-vous les charmes ?
Et pouvez-vous paſſer de ces ſombres alarmes
Au tendre ſentiment qui vous parle aujourd'hui ?

SEMIRAMIS.

Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui :
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang deſcendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme ſuborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur :
Je crois ſentir du moins de plus nobles tendreſſes.
Malheureuſe ! eſt-ce à moi d'éprouver des faibleſſes,
De connaître l'amour et ſes fatales lois !
Otane, que veux-tu ; je fus mère autrefois.
Mes malheureuſes mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triſte hymen, que les dieux m'enlevèrent

Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je puſſe aimer,
Sentant ce vide affreux de ma grandeur ſuprême,
M'arrachant à ma cour, et m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens;
D'une ame qui ſe fuit trompeurs amuſemens.
Le repos m'échappait, je ſens que je le trouve;
Je m'étonne en ſecret du charme que j'éprouve:
Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
Et de tous mes travaux, et du monde ſoumis.
Que je vous dois d'encens, ô Puiſſance céleſte!
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeſte,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embraſant d'un feu par vous-même inſpiré.

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur et la rage
Dont va frémir Aſſur à ce nouvel outrage;
Car enfin il ſe flatte, et la commune voix
A fait tomber ſur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas ſon dépit à ſe plaindre.

SEMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai ſu quinze ans entiers, quel que fût ſon projet,
Le tenir dans le rang de mon premier ſujet:
A ſon ambition, pour moi toujours ſuſpecte,
Je preſcrivis quinze ans les bornes qu'il reſpecte.
Je régnais ſeule alors, et ſi ma faible main
Mit à ſes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront déſormais ſa brigue et ſon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace?
Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,
Pour preſſer cet hymen quitte le ſein des morts.

Sa grande ombre, en effet, déjà trop offenſée,
Contre Sémiramis ſerait trop courroucée ;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne et ſon lit à ſon empoiſonneur.
Du ſein de ſon tombeau voilà ce qui l'appelle ;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :
Pour entendre mes lois je l'ai fait appeler :
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, ſon ſacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SEMIRAMIS.

Sa voix achèvera de raſſurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SEMIRAMIS.

De Zoroaſtre auguſte ſucceſſeur,
Je vais nommer un roi, vous, couronnez ſa tête :
Tout eſt-il préparé pour cette auguſte fête ?

OROES.

Les mages et les grands attendent votre choix ;
Je remplis mon devoir, et j'obéis aux rois :
Le ſoin de les juger n'eſt point notre partage ;
C'eſt celui des dieux ſeuls.

SEMIRAMIS.

A ce ſombre langage,
On dirait qu'en ſecret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas ; puiſſent-ils être heureux !

SEMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés céleſtes.
Ces ſignes que j'ai vus me ſeraient-ils funeſtes ?
Une ombre, un dieu, peut-être, à mes yeux s'eſt montré,
Dans le ſein de la terre il eſt ſoudain rentré.
Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière
Dont le ciel ſépara l'enfer et la lumière ?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du ſort,
Reviennent à mes yeux du ſéjour de la mort ?

OROES.

Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ſes lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

SEMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un ſacrifice.

OROES.

Il ſe fera, Madame.

SEMIRAMIS.

Eternelle juſtice,
Qui liſez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la rempliſſez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.
(*à Oroès qui s'éloignait.*)
Revenez.

OROES *revenant.*

Je croyais ma préſence importune.

SEMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a préſenté des dons aux immortels ?

OROES.

Oui, ces dons leur sont chers; Arzace a su leur plaire.

SEMIRAMIS.

Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui ?

OROES.

Arzace de l'empire est le plus digne appui;
Les dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

SEMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage;
L'espérance et la paix reviennent me calmer.
Allez; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la présence auguste,
Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,
Attirent de nos dieux les regards souverains.
Puissent de cet Etat les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe solemnelle.
Allez.

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

AINSI le ciel est d'accord avec moi;
Je suis son interprète, en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner, par le don d'un empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés ?
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.

Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse, et pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, et je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE, un officier du palais.

OTANE.

ARZACE à vos genoux demande à se jeter :
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne, il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'appaise, et dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés, et vous, Dieux de l'empire,
Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser, soyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétré !

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O REINE, à vous servir ma vie est consacrée :
Je vous devais mon sang, et quand je l'ai versé,
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vu mourir, commandant votre armée ;

Il a laiſſé, Madame, à ſon malheureux fils
Des exemples frappans, peut-être mal ſuivis.
Je n'oſe devant vous rappeler la mémoire
Des ſervices d'un père et de ſa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grâce à vos ſacrés genoux,
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,
Qui, de ſes vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous ſervant de vous faire une offenſe.

SEMIRAMIS.

Vous, m'offenſer? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, ſur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ſes plaintes indiſcrètes:
Je dois dans le ſilence, et le front proſterné,
Attendre, avec cent rois, qu'un roi nous ſoit donné.
Mais d'Aſſur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à ſa conquête;
Le peuple nomme Aſſur, il eſt de votre ſang:
Puiſſe-t-il mériter, et ſon nom, et ſon rang!
Mais enfin je me ſens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écraſé de ſon orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai ſervie.
J'y ſuis aſſez puiſſant contre ſa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'oſe me flatter...

SEMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir? vous, me quitter?
Vous pourriez craindre Aſſur?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes désirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SEMIRAMIS.

Espérez tout ; je vous ferai connaître
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE.

Hé bien, je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hymenée,
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée ?
Pardonnez à l'excès de ma présomption ;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie ;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SEMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, et non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, et vous les soutiendrez.
D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisqu'ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SEMIRAMIS *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, Madame :
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort et des honneurs dignes de vos aïeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère ;
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.
(*à Arzace.*)
Que l'appui de l'État se range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les Satrapes sont auprès du trône. Le grand-Prêtre entre avec les Mages. Il se place debout entre Assur et Arzace. La reine est au milieu avec Azéma et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.

OROES.

PRINCES, Mages, Guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos dieux vous seront révélés :
Ils veillent sur l'empire, et voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient destinée.
Quel que soit le Monarque, et quel que soit l'époux
Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir.... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,

Des souhaits pour leur gloire, et sur-tout pour l'Etat.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'alégresse en des plaintes funèbres !

AZEMA.

Pontife, et vous, Seigneurs, on va nommer un roi :
Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
Mais je naquis sujette, et je le suis encore ;
Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore :
Et sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préside.
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglement soumis,
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE.

Je le jure ; et ce bras armé pour son service,
Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
Qui sans se démentir les anima pour elle.

OROES.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SEMIRAMIS.

Il suffit ; prenez place, et vous, Peuple, écoutez.

(*elle s'assied sur le trône.*)

Azéma, Assur, le grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,

Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les lois d'un époux ;
Si j'ai, de mes ſujets ſurpaſſant l'eſpérance,
De cet empire heureux porté le poids immenſe,
Je vais le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre ſa gloire aux ſiècles à venir,
Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier ſi long-temps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils, puiſſent-ils m'en donner,
Qui, dignes de me ſuivre et de vous gouverner,
Marchant dans les ſentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éterniſent l'ouvrage !
J'ai pu choiſir, ſans doute, entre des Souverains ;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou ſont mes ennemis, ou ſont mes tributaires :
Mon ſceptre n'eſt point fait pour leurs mains étrangères ;
Et mes premiers ſujets ſont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit ſujet ; s'il eut le diadème,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le ſceptre que je tiens.
Maîtreſſe d'un Etat plus vaſte que les ſiens,
J'ai rangé ſous vos lois vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au ſiècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le ſus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut ſeul conſerver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels ſujets, et ſi j'oſe le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai conſulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre ;

Je

Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque est ARZACE.

(*elle descend du trône, et tout le monde se lève.*)

AZEMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance! ô fureurs!

ARZACE *à Azéma.*

Ah! croyez...

OROES.

Juste Ciel! écartez ces horreurs!

SEMIRAMIS *avançant sur la scène, et s'adressant aux mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses;
Ninus et Ninias vous sont rendus en lui.

(*le tonnerre gronde, et le tombeau paraît s'ébranler.*)

Ciel, qu'est-ce que j'entends?

OROES.

Dieux! soyez notre appui.

SEMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous: est-ce faveur ou haine?
Grâce, Dieux tout-puissans! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!
La tombe s'est ouverte; il paraît... Ciel!... je meurs...

(*l'ombre de Ninus sort de son tombeau.*)

ASSUR.

L'ombre de Ninus même! ô Dieux! est-il possible!

ARZACE.

Hé bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SEMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner ?
C'eſt ton ſceptre et ton lit que je viens de donner ;
Juge ſi ce héros eſt digne de ta place.
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut ſacrifier.
Sers et mon fils et moi ; ſouviens-toi de ton père :
Ecoute le Pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main ſacrifie ?

(*l'ombre retourne de ſon eſtrade à la porte du tombeau.*)

Il s'éloigne, il nous fuit !

SEMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embraſſe tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, et reſpecte ma cendre,
Quand il en ſera temps, je t'y ferai deſcendre.

(*le ſpectre rentre, et le mauſolée ſe referme.*)

ASSUR.

Quel horrible prodige !

SEMIRAMIS.

O Peuples, suivez-moi,
Venez tous dans ce temple, et calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables ;
S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables :
C'est le ciel qui m'inspire, et qui vous donne un roi :
Venez tous implorer pour Arzace et pour moi.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux, plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi; je vous perds.

AZEMA.

Ah! parjure!
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève, rends Ninus à ton crime propice:
Commence ici par moi ton affreux sacrifice:
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop: mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous:

Et mon ambition, au comble parvenue,
Juſqu'à vous mériter avait porté ſa vue.
Sémiramis m'eſt chère, oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conſpire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire,
Qui de nos chaſtes feux protégeait le myſtère.
C'eſt avec cette ardeur, et ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma ſurpriſe au choix qu'a fait la reine,
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne:
Apprenez tout mon ſort.

AZEMA.

Je le ſais.

ARZACE.

Apprenez
Que l'empire ni vous ne me ſont deſtinés.
Ce fils qu'il faut ſervir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur ſuprême...

AZEMA.

Hé bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui, preſque en ſon berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui nâquit à la fois mon rival et mon maître...

AZEMA.

Ninias!

ARZACE.

Il reſpire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, juſte Ciel! Eh quoi, Sémiramis....

ARZACE.

Juſqu'à ce jour trompée, elle a pleuré ſon fils.

AZEMA.

Ninias eſt vivant!

ARZACE.

C'eſt un ſecret encore,
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, et ſa veuve eſt à toi.

ARZACE.

Mais ſon fils eſt à vous: mais ſon fils eſt mon roi;
Mais je dois le ſervir. Quel oracle funeſte!

AZEMA.

L'amour parle, il ſuffit; que m'importe le reſte?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obſcurité;
Voilà mon ſeul oracle, il doit être écouté.
Ninias eſt vivant! Hé bien, qu'il reparaiſſe;
Que ſa mère à mes yeux atteſtant ſa promeſſe,
Que ſon père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau:
Que Ninias mon roi, ton rival et ton maître,
Aît pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être.
Viens voir tout cet amour devant toi confondu,
Vois fouler à mes pieds le ſceptre qui m'eſt dû.
Où donc eſt Ninias? quel ſecret, quel myſtère
Le dérobe à ma vue, et le cache à ſa mère?
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis
Ni ces mânes ſacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renverſement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher le parjure.
Arzace, c'eſt à toi de te bien conſulter;
Vois ſi ton cœur m'égale, et s'il m'oſe imiter.
Quels ſont donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie?

Cruel, ſi tu trahis un ſi ſacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes deſtins le fatal interprète
Pour te dicter leurs lois ſortir de ſa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'eſt point fait pour paraître entre les dieux et toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton ſort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.

(*elle ſort.*)

ARZACE.

Arzace eſt à vous ſeule. Ah! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs et de félicités!
Quels étonnans deſtins l'un à l'autre contraires!...

SCENE II.

ARZACE, OROES *ſuivi des mages.*

OROES *à Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux ſolitaires;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer:
A de plus grands aſſauts il faut vous préparer.

(*aux mages.*)

Apportez ce bandeau d'un roi que je révère,
Prenez ce fer ſacré, cette lettre.

(*les mages vont chercher ce que le Grand-Prêtre demande.*)

ARZACE.

O mon Père!
Tirez-moi de l'abyme où mes pas ſont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux ſont chargés!

OROES.

Le voile va tomber, mon fils; et voici l'heure
Où, dans ſa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiſer ſes cris,
L'offrande réſervée à ſes mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande! et qu'eſt-ce qu'il déſire?
Qui, moi! venger Ninus, et Ninias reſpire?
Qu'il vienne, il eſt mon roi, mon bras va le ſervir.

OROES.

Son père a commandé, ne ſachez qu'obéir.
Dans une heure à ſa tombe, Arzace il faut vous rendre,

(*il donne le diadème et l'épée à Ninias.*)

Armé du fer ſacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que ſon front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez préſenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

OROES.

Ses mânes le commandent:
C'eſt dans cet appareil, c'eſt ainſi qu'ils attendent
Ce ſang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne ſongez qu'à frapper, qu'à ſervir leur courroux:
La victime y ſera; c'eſt aſſez vous inſtruire.
Repoſez-vous ſur eux du ſoin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon ſang, diſpoſez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias:
Vous ne me dites point comment ſon père même
Me donnerait ſa femme avec ſon diadème?

OROES

OROES.

Sa Femme, vous! la reine! ô ciel! Sémiramis!
Hé bien, voici l'inſtant que je vous ai promis.
Connaiſſez vos deſtins, et cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux!

OROES.

De ſon époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la reine!

OROES.

Aſſur, l'opprobre de ſon nom,
Le déteſtable Aſſur a donné le poiſon.

ARZACE, *après un peu de ſilence.*

Ce crime dans Aſſur n'a rien qui me ſurprenne:
Mais croirai-je en effet qu'une épouſe, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des ſouverains,
D'un attentat ſi noir ait pu ſouiller ſes mains?
A-t-on tant de vertus, après un ſi grand crime?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, eſt d'un cœur magnanime;
Mais ce n'eſt plus le temps de rien diſſimuler:
Chaque inſtant de ce jour eſt fait pour révéler
Les effrayans ſecrets dont frémit la nature;
Elle vous parle ici; vous ſentez ſon murmure;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne ſoyez plus ſurpris ſi Ninus irrité
Eſt monté de la terre à ces voûtes impies:
Il vient briſer des nœuds tiſſus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis;
Des horreurs de l'inceſte il vient ſauver ſon fils:

Il parle, il vous attend; Ninus eſt votre père;
Vous êtes Ninias, la reine eſt votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reſte enveloppé.
Moi, ſon fils? moi?

OROES.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Apprenez que Ninus, à ſa dernière aurore,
Sûr qu'un poiſon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait ſur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les ſources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Aſſur comblant ſur vous ces crimes inouïs,
Pour épouſer la mère, empoiſonna le fils.
Il crut que de ſes rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à ſa perfide audace:
Et lorſque le palais déplorait votre mort,
Le fidelle Phradate eut ſoin de votre ſort.
Ces végétaux puiſſans, qu'en Perſe on voit éclore,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate avec art préparés,
Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés;
De ſon fils qu'il perdit, il vous donna la place;
Vous ne fûtes connus que ſous le nom d'Arzace;
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcendue,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.

Hé bien, Sémiramis... oui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs et de l'ignominie.
Ma mère... ô Ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
Mais ſi le traître Aſſur était ſeul criminel,
S'il ſe pouvait....

OROES *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces ſacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels myſtères;
Le monument du crime eſt ici ſous vos yeux:
Douterez-vous encor?

ARZACE.

Que ne puis-je, ô Dieux!
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte;
Donnez.

(*il lit.*)

Ninus mourant, au fidelle Phradate.
Je meurs empoiſonné, prenez ſoin de mon fils:
Arrachez Ninias à des bras ennemis;
Ma criminelle épouſe....

OROES.

En faut-il davantage?
C'eſt de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point: l'approche de la mort
Glaça ſa faible main qui traçait votre ſort.
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reſte;
Liſez: il vous confirme un ſecret ſi funeſte.
Il ſuffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De ſa tombe à ſon trône il va guider vos pas;
Il veut du ſang.

ARZACE *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funeſtes oracles

Sont plus obſcurs encore à mon eſprit troublé,
Que le ſein de la tombe où je ſuis appelé.
Au ſacrificateur on cache la victime;
Je tremble ſur le choix.

OROES.

Tremblez, mais ſur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets ſacré dépoſitaire,
Marqué du ſceau des dieux, ſéparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos deſtins.
Mortel, faible inſtrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grâce, et ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NON, je ne reviens point de cet état horrible;
Sémiramis ma mère! ô Ciel! eſt-il poſſible!

MITRANE *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut ſe raſſurer qu'en revoyant ſon roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la reine, et mon auguſte maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient ſur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.

Vous ne répondez point. Un déſeſpoir farouche
Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche;
Vous pâliſſez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé? qu'eſt-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, eſt-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ſes feux, à ſon choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son eſpérance en vous eſt-elle confonduc?

ARZACE.

Dieux! c'eſt Sémiramis qui ſe montre à ma vue!
O tombe de Ninus, ô ſéjour des enfers!
Cachez ſon crime et moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde;
Son ſort, comme le mien, ſur mon hymen ſe fonde.
Je vois avec tranſport ce ſigne révéré,
Qu'a mis ſur votre front un pontife inſpiré;
Ce ſacré diadème, aſſuré témoignage,
Que l'enfer et le ciel confirment mon ſuffrage.
Tout le parti d'Aſſur, frappé d'un ſaint reſpect,
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aſpect;
Ninus veut une offrande, il en eſt plus propice:
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce ſacrifice.

Tous les cœurs ſont à nous, tout le peuple applaudit:
Vous régnez, je vous aime; Aſſur en vain frémit.

ARZACE *hors de lui.*

Aſſur! allons.... il faut dans le ſang du perfide...
Dans cet infâme ſang lavons ſon parricide;
Allons venger Ninus....

SEMIRAMIS.

Qu'entends-je? juſte Ciel!
Ninus!

ARZACE *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que ſon bras criminel
(*revenant à lui.*)
Avait... que l'inſolent s'arme contre ſa reine,
Et n'eſt-ce pas aſſez pour mériter ma haine?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père!

SEMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent ſur moi!
Arzace, eſt-ce donc là ce cœur ſoumis et tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts, déchaînés du ſéjour ténébreux,
De la terreur en vous laiſſent encor la trace;
Mais j'en ſuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeſte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,
Lorſque vous redoutiez d'avoir Aſſur pour maître.
Ne craignez point Ninus, et ſon ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon ſecours, mon époux;
Cher prince.....

ARZACE *se détournant.*

C'en eſt trop : le crime m'environne....
Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas ! il s'abandonne,
Quand lui ſeul à la paix a pu me rappeller.

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Hé bien ?

ARZACE.

Je ne puis vous parler.
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quels tranſports ! quels diſcours ! qui, moi, que je vous fuie ?
Eclairciſſez ce trouble inſupportable, affreux,
Qui paſſe dans mon ame, et fait deux malheureux.
Les traits du déſeſpoir ſont ſur votre viſage ;
De moment en moment vous glacez mon courage ;
Et vos yeux alarmés me cauſent plus d'effroi,
Que le ciel et les morts ſoulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce ſacré diadème ;
Ma bouche en frémiſſant prononce je vous aime :
D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant ;
Et par un ſentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïſſez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas.
Mon cœur ſuivra ton cœur, mes pas ſuivront tes pas.

Quel eſt donc ce billet, que tes yeux pleins d'alarmes
Liſent avec horreur, et trempent de leurs larmes?
Contient-il les raiſons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui..

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis.... oſez-vous?...

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible et néceſſaire...

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon père...

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu?

ARZACE.

Tremblez.

SEMIRAMIS.

Donne: apprends-moi mon ſort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SEMIRAMIS.

N'importe, éclairciſſez ce doute qui m'accable:
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forcez!

SEMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Hé bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſupplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice!
(*Sémiramis lit.*)
Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SEMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lu?
Soutiens-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas! tout eſt connu!

SEMIRAMIS *revenant à elle après un long ſilence.*

Hé bien, ne tarde plus, remplis ta deſtinée;
Punis cette coupable et cette infortunée;
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux.
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père,
Reconnais-moi, mon fils, frappe, et punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le ſacré caractère!

SEMIRAMIS *ſe jetant à genoux.*

Ah! je fus ſans pitié; ſois barbare à ton tour,
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour:
Frappe. Mais quoi! tes pleurs ſe mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur et de charmes!...

Avant de me donner la mort que tu me dois;
De la nature encor laiſſe parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arroſent une main ſi fatale et ſi chère.

ARZACE NINIAS.

Ah! je ſuis votre fils, et ce n'eſt pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embraſſer mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds reſpects, et l'amour la plus pure.
C'eſt un nouveau ſujet, plus cher et plus ſoumis;
Le ciel eſt appaiſé, puiſqu'il vous rend un fils:
Livrez l'infâme Aſſur au dieu qui vous pardonne.

SEMIRAMIS.

Reçois pour te venger mon ſceptre et ma couronne;
Je les ai trop ſouillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Aſie encor vous admirer.

SEMIRAMIS.

Non: mon crime eſt trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SEMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place;
Crains ſes mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils ſeront attendris
Des remords d'une mère et des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez ſoin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible myſtère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SONGEZ qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeſte,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceſte.
Des oracles d'Ammon les ordres abſolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous diſaient que le jour d'un nouvel hymenée
Finirait les horreurs de votre deſtinée:
Mais ils ne diſaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'eſt préparé, votre ſort eſt rempli;
Ninias vous révère. Un ſecret ſacrifice
Va contenter des dieux la facile juſtice:
Ce jour ſi redouté fera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, eſt-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'eſt attendri; je me flatte, j'eſpère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ſes ſens oppreſſés,
Que le ſang de Ninus, et mes crimes paſſés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus ſévère,
Il ne ſe ſouviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils? quel noir preſſentiment!

SEMIRAMIS.

La crainte fait le crime, et c'eſt ſon châtiment.
Le déteſtable Aſſur fait-il ce qui ſe paſſe?
N'a-t-on rien attenté? fait-on quel eſt Arzace?

OTANE.

Non; ce ſecret terrible eſt de tous ignoré:
De l'ombre de Ninus l'oracle eſt adoré;
Les eſprits conſternés ne peuvent le comprendre.
Comment ſervir ſon fils? pourquoi venger ſa cendre?
On l'ignore, on ſe tait. On attend ces momens,
Où, fermé ſans réſerve au reſte des vivans,
Ce lieu ſaint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple eſt aux autels; vos ſoldats ſont en armes.
Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias eſt au temple, et d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper ſa victime inconnue,
Dans ſes ſombres fureurs Aſſur enveloppé
Raſſemble les débris d'un parti diſſipé;
Je ne ſais quels projets il peut former encore.

SEMIRAMIS.

Ah, c'eſt trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Aſſur chargé de fers en vos mains ſoit remis:
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaiſera l'éternelle juſtice,
En répandant du moins le ſang de mon complice:
Qu'il meure; qu'Azéma, rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te ſatisfaire:
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes ſens agités!

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MADAME, pardonnez, ſi ſans être appelée,
Des mortelles frayeurs trop juſtement troublée,
Je viens avec tranſport embraſſer vos genoux.

SEMIRAMIS.

Ah! Princeſſe, parlez, que me demandez-vous?

AZEMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de ſauver Arzace.

SEMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZEMA.

Il devient votre époux;
Me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SEMIRAMIS.

Lui mon époux? grands Dieux!

AZEMA.

Quoi! l'hymen qui vous lie...

SEMIRAMIS.

Cet hymen eſt affreux, abominable, impie.
Arzace? il eſt... parlez; je friſſonne, achevez:
Quels dangers! hâtez-vous...

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Ce peut-être au moment que ma voix vous implore...

SEMIRAMIS.

Eh bien?

AZEMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SEMIRAMIS.

Quels forfaits, juſtes Dieux!

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SEMIRAMIS.

Qui? lui?

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſile,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:
D'une main ſacrilége, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SEMIRAMIS.

O Ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Aſſur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, et par lui ranimée,
Ses amis raſſemblés, qu'a ſéduits ſa fureur.
De ſes deſſeins ſecrets j'ai démêlé l'horreur,
J'ai feint de réunir nos cauſes mutuelles,
Je l'ai fait épier par des regards fidelles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre déteſté,
Il marche au ſacrilége avec impunité.

Sûr que dans ce lieu saint nul n'oſera paraître,
Que l'accès en eſt même interdit au grand-prêtre,
Il y vole : et le bruit par ſes ſoins ſe répand,
Qu'Arzace eſt la victime, et que la mort l'attend ;
Que Ninus dans ſon ſang doit laver ſon injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'aſſemble, on murmure.
Je crains Ninus, Aſſur, et le ciel en courroux.

SEMIRAMIS.

Hé bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous :
Il me ſuffit. Je vois ce qui me reſte à faire.
On peut s'en repoſer ſur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos deſtins à la fois ſont remplis ;
Défendez votre époux, je vais ſauver mon fils.

AZEMA.

Ciel !

SEMIRAMIS.

Prête à l'épouſer, les dieux m'ont éclairée,
Ils inſpirent encore une mère éplorée :
Mais les momens ſont chers. Laiſſez-moi dans ces lieux ;
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici ſe rendre.

(*Azéma paſſe dans le veſtibule du temple ; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mauſolée.*)

Ombre de mon époux ! je vais venger ta cendre.
Voici l'inſtant fatal, où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
J'obéirai ; mes mains qui guidaient des armées,
Pour ſecourir mon fils à ta voix ſont armées.
Venez, Gardes du trône, accourez à ma voix ;
D'Arzace déſormais reconnaiſſez les lois :

Arzace eſt votre roi, vous n'avez plus de reine;
Je dépoſe en ſes mains la grandeur ſouveraine.
Soyez ſes défenſeurs, ainſi que ſes ſujets.
Allez.

(les gardes ſe rangent au fond de la ſcène.)

Dieux tout-puiſſans, ſecondez mes projets.

(elle entre dans le tombeau.)

SCENE III.

AZEMA, *revenant de la porte du temple ſur le devant de la ſcène.*

QUE méditait la reine, et quel deſſein l'anime?
A-t-elle encor le temps de prévenir le crime?
O prodige, ô deſtin, que je ne conçois pas!
Moment cher et terrible, Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, Puiſſances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE ou NINIAS.

AZEMA.

AH! cher Prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des dieux, et je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

AZEMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice; il le faut, j'obéis.

AZEMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment ?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer ?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier;
Aſſur, l'indigne Aſſur a d'un pas ſacrilége
Violé du tombeau le divin privilége :
Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux ! tout eſt donc éclairci.
Mon cœur eſt raſſuré, la victime eſt ici.
Mon père, empoiſonné par ce monſtre perfide :
Demande à haute voix le ſang du parricide.
Inſtruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeſte,
Qu'amène à mon courroux la juſtice céleſte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eſt l'aveugle inſtrument.
Les dieux ſeuls ont tout fait, et mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deſtinée.

Je vois que malgré nous tous nos pas ſont marqués ;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont ſemé les miracles :
J'obéis ſans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir :
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure ;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père.
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère :
Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

DIEUX ! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous ? quel ſang doit aujourd'hui couler ?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire ;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.
Abymes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds que ce monſtre englouti

[illegible]

Perte au fils et [illegible]
Cieux, [illegible]
O fils per[illegible]
Qu'une [illegible]
Nimes, [illegible]
N'[illegible]
Dût se [illegible]
Ouvrir [illegible]
J'y [illegible]
Ont [illegible]
Je crains [illegible]

[illegible]

NIXIAS, [illegible]

[illegible]

CÉS[illegible]

[illegible]

Vous êtes [illegible]

[illegible]

Vous me voyez [illegible]
Au fond de ce [illegible]
J'errais dans les [illegible]
Plein de respect, d'horreur et de [illegible]
Il marchait devant moi : [illegible]
Que son ombre en [illegible]
Auprès d'une colonne, et [illegible]
Qui suffisait à peine à ce lieu [illegible]
J'ai vu briller le fer dans la main [illegible]
J'ai cru le voir tomber : [illegible]

Je vois que malgré nous tous nos pas ſont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont ſemé les miracles :
J'obéis ſans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure ;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père.
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère :
Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

DIEUX ! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous ? quel ſang doit aujourd'hui couler ?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire ;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.
Abymes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds que ce monſtre englouti

Porte au ſein des enfers la fureur qui le preſſe !
Cieux, tonnez ! Cieux, lancez la foudre vengereſſe !
O ſon père ! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils !
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres !
N'entends-je pas ſa voix parmi des cris funèbres ?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y deſcendrai, j'y vole... Ah ! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel et font trembler la terre !
Je crains, j'eſpère.... il vient.

SCENE VI.

NINIAS, *une épée ſanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

CIEL ! où ſuis-je ?

AZEMA.

Ah ! Seigneur,
Vous êtes teint de ſang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du ſang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de reſpect, d'horreur et de ſaiſiſſement ;
Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place,
Que ſon ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, et loin de la clarté
Qui ſuffiſait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide ;
J'ai cru le voir tomber : tout coupable eſt timide.

J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur ;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déjà je le traînais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière ;
Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés ;
Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,
Des dieux qu'il invoquait, et le repentir même
Qui semblait le saisir à son heure suprême ;
La sainteté du lieu, la pitié dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois ;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?
Mon cœur est pur, ô Dieux ! mes mains sont innocentes :
D'un sang proscrit par vous, vous les voyez fumantes ;
Quoi, j'ai servi le ciel, et je sens des remords !

AZEM'A.

Vous avez satisfait la nature et les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère ;
Calmez à ses genoux ce trouble involontaire :
Et puisqu'Assur n'est plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

(*Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes de la Reine.*)

AZEMA.

CIEL ! Assur à mes yeux !

NINIAS.

Assur ?

AZEMA.

Accourez tous, ministres de nos dieux,
Ministres de nos rois, défendez votre maître.

SCENE VIII et dernière.

Le Grand-Prêtre OROES, les Mages et le Peuple, NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en est pas besoin ; j'ai fait saisir le traître,
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer.
La reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait ? et quelle est la victime immolée ?

OROES.

Le ciel est satisfait ; la vengeance est comblée.
(*en montrant Assur.*)
Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur :
(*en montrant Ninias.*)
Peuples, de votre roi voilà le successeur.

Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître;
Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR.

Toi, Ninias ?

OROÈS.

Lui-même : un dieu qui l'a conduit
Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR.

Toi de Sémiramis tu reçus la naissance !

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.
Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain :
Il ne méritait pas de tomber sous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.
(*Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante; un mage qui est à cette porte la relève.*)

ASSUR.

Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi;
(*apercevant Sémiramis.*)
Mais je te laisse encor plus malheureux que moi :
Regarde ce tombeau, contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô Ciel, a donc frappé ma rage !

AZEMA.

Ah ! fuyez, cher époux !

MITRANE.

Qu'avez-vous fait ?

OROÈS, *se mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras ensanglantés;

Remettez dans mes mains ce glaive trop funeſte,
Cet aveugle inſtrument de la fureur céleſte.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah ! cruels, laiſſez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le déſarme.*

Gardez de le laiſſer à ſa propre fureur.

SEMIRAMIS *qu'on fait avancer, & qu'on place ſur un fauteuil.*

Viens me venger, mon fils : un monſtre ſanguinaire,
Un traître, un ſacrilége, aſſaſſine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur ! ô crimes inouïs !
Ce ſacrilége affreux, ce monſtre eſt votre fils.
Au ſein qui m'a nourri cette main s'eſt plongée :
Je vous ſuis dans la tombe, et vous ſerez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas ! j'y deſcendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuſe mère allait à ton ſecours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'eſt le dernier trait à mon ame éperdue.
J'atteſte ici les dieux qui conduiſaient mon bras,
Ces dieux qui m'égaraient...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :
Je te pardonne tout, ſi pour grâce dernière,
Une ſi chère main ferme au moins ma paupière.

(*il ſe jette à genoux.*)

Viens, je te le demande, au nom du même ſang
Qui t'a donné la vie, et qui ſort de mon flanc.

Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira j'étais plus criminelle.
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits,
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux :
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils, mon cher fils...
C'en est fait.

OROES.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice.

Fin du cinquième et dernier acte.